

MUSÉE PHILIPON.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON, A PARIS.



OU

MAGASIN COMIQUE

DE

PHILIPON,

Contenant 800 Dessins

PAR MM. CHAM DE N..., — EUSTACHE, — FONTALLARD (CHARLES), — FOREST, — GAVARNI, — GRANDVILLE, JACQUE, — PROVOST-DUMARCHAIS, — CH. VERNIER;

Textes

PAR MM. CHAM DE N..., — L. HUART, — DES O...., — E. MARITUS ET CH. PHILIPON.



PARIS,

CHEZ AUBERT ET Cie, PLACE DE LA BOURSE, 29.

25e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PARIS DÉVOILÉ

OU

LES MYSTÈRES SUS.

Par CHAM.



705

Tableau de mœurs parisiennes : scènes de la vie intime des gouêpeurs, grinches, escarpes, chourineurs et autres bons zigs

Un mot aux Souscripteurs du *Musée*.

L'absence de MM. Cham et Philipon, qui sont allés visiter les bords peu fleuris de la Tamise, a occasionné un retard dans la publication du *Musée comique;* cet Albom reprend aujourd'hui son cours pour ne plus l'interrompre : seulement, l'impossibilité de faire graver trente ou quarante dessins dans une semaine nous forcera, pendant quelque temps, à ne publier que deux numéros par mois. Mais aussitôt que nous aurons pu nous remettre en avance, nous reviendrons au mode hebdomadaire qui, nous le savons, a beaucoup contribué à notre succès.

AUBERT ET CIE.

Un homme de grand talent et d'une fort belle réputation littéraire, un beau garçon, décoré de trente-six ordres, riche, et connu pour mener une vie élégante, l'auteur de *Mathilde*, M. Eugène Sue, publie un livre qui fait la plus universelle sensation, — on le traduit en toutes les langues, — en belge d'abord, ce qui n'est pas le plus beau ! — en anglais, en allemand, en hollandais (on finira quelque jour par le traduire en français); un livre attendu par l'aristocratie avec tant d'impatience que son journal achète à prix d'or les pages successives du manuscrit et les sert toutes chaudes, jour par jour, sous forme de petites tartines feuilletées, à l'appétit de trois cent mille lecteurs. Quel peut être le sujet d'un ouvrage qui excite un tel engouement? — Vous l'avez deviné, c'est la peinture des mœurs parisiennes, — de ces mœurs douces, aimables et distinguées que la bonne compagnie de tout le globe aime à connaître et qu'elle cherche à imiter.

Notre ami M. Cham a fait un compte-rendu de cet ouvrage avec toute la candeur et la fidélité qu'on lui connaît ; nous le mettons sous les yeux de nos lecteurs.



706



707



708



769



770



771



772



773

les. Des doigts de fer aux pointus, potelés et parfumés fermèrent ses paupières sous un cataclysme de coups de poing premier numéro. Le dernier surtout était si bien perlé, que le Chourineur tourna trente-deux fois sur lui-même et à la trente-



774

[illegible] pas d'étendu aux pieds du jeune homme faible et délicat qui connaissait si parfaitement la savate.

Mais le jeune homme faible et délicat, se prenant d'une amitié subite et bien naturelle pour le Chourineur, qu'il ne connaissait pas, et pour la Goualeuse, qu'il n'avait jamais vue, les invita tous deux à *pitancher* au prochain *tapis-franc*, et les y conduisit le plus amicalement du monde.



775

[illegible] des étages. C'est un repaire de filous, de forçats libérés, d'assassins et de filles du dernier rang.

Comment là, me direz-vous, ces lieux et ces gens que M. Sue [illegible] journal de l'aristocratie — nous font fréquenter? Sans doute, n'avez-vous pas voulu une peinture de mœurs parisiennes? La voici. Sachez d'abord que le jeune homme délicat qui estomaque le coup de poing, comme vous avez vu, n'est rien moins qu'un prince déguisé. — La Goualeuse, *fille* de la Cité, n'est [illegible] qu'une pure et belle fille sage [illegible] gieuse comme une rosière, et il n'est pas jusqu'au Chourineur lui-même qui ne soit, malgré un petit temps de *pré*, le plus digne homme de la terre.

Mais, à propos de *pré*, j'oubliais que vous ne *dévidez* peut-être pas *le jars*. Tout le monde ne jouit pas des bienfaits de l'éducation[1].



776

[1] *Dévider le jars* veut dire parler argot. — Le *pré*, ce sont les galères. — *Pitancher*, c'est boire. — *Goualeuse*, chanteuse. — *Chourineur*, donneur de coups de couteau. — Les *ardents*, les yeux. — Les *tranchants*, les ciseaux. — L'*aileron*, le bras. — La *pelure*, les vêtements. — *Acheter à l'œil*, acheter à crédit.

Reprenons notre simple récit.

L'enseigne du *tapis-franc* est le *Lapin blanc*. La dame du comptoir, haute en couleur et très-barbue, à la voix rauque et virile, aux gros pieds et aux grosses mains, paraît être d'une force peu commune; la société du lieu lui donne le nom générique de l'Ogresse; son nom particulier est *Ponisse*.

Dans le fond du restaurant, sous [illegible] attablés devant un broc de vin auquel ils touchaient à peine, se trouvaient deux messieurs qui se parlaient à voix basse d'un air inquiet; l'un de ces convives ne mangeait que d'une main; — son autre main avait servi de dernier repas le matin même, à une femme qu'il avait assassinée.

Plus près était assis un de ces jeunes voyoux qu'on rencontre le soir dans les quartiers dangereux; il avait seize ans à peine, sa figure imberbe était hâve, creuse, plombée. Un regard éteint, des membres frêles et tremblants, une poitrine étroite et une petite toux sèche et continue décelaient les habitudes précoces du vice.

D'autres buveurs et buveuses, tous d'un type brutal, féroce, grossier ou stupide, complétaient les hôtes du *tapis-franc*.

De temps en temps on voyait apparaître devant les carreaux crasseux et couverts de boue qui donnaient sur la rue Aux Fèves, la grande figure d'un charbonnier promenant ses regards sur les consommateurs. Cet homme mystérieux flânait dans la rue comme un simple particulier; mais, je vous le dis tout bas, c'était, lui aussi, un très-grand personnage, un chambellan décoré, comme M. Sue, de trente-six ordres.

Vous paraissez surpris? vous avez tort. C'est d'une grande vérité locale; je vous assure que dans la Cité on voit beaucoup de charbonniers, de filles et de voleurs.

Le jeune homme délicat, le *Chourineur* et la *Goualeuse* firent donc leur entrée, bras dessus, bras dessous, dans le café du *Lapin blanc*.



777

Ici l'auteur nous donne le portrait de ces trois intéressants personnages.

Le Chourineur (l'homme rossé). — Haute taille, force athlétique, cheveux blond-pâle, tirant sur le blanc ; sourcils et favoris roux-ardent.



778

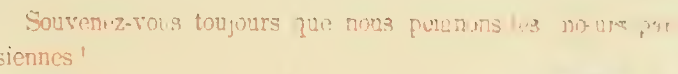
La rue, la misère, les rudes labeurs du bagne (vous savez quels rudes labeurs ces pauvres petits forçats exécutent dans le bagne! vous savez qu'on les attelle quatre à une brouette, qu'on leur fait porter à six la charge d'un commissionnaire) tout cela a bronzé son teint de cette couleur sombre, olivâtre, particulière aux forçats..... et aux mariniers, aux portefaix, aux cultivateurs, aux Provençaux et à tous les gens qui s'exposent à l'ardeur du soleil.

Malgré son désagréable surnom, cet homme est fort gentil, fort affectionné ; il est reconnaissant, dévoué, discret, honnête ; il aime à rendre service à ses semblables ; il est généreux, compatissant, désintéressé, et possède une foule d'autres qualités aimables. C'est bien fort ça!.. — Oui, mais n'oubliez pas que c'est une peinture de mœurs parisiennes, il faut bien, que diable ! vous représenter les galériens de Paris comme ils sont.

La Goualeuse (la fille dépravée) a seize ans et demi ; c'est un type angélique et candide, une idéalité poétique et suave : son visage est rond et frais ; ses dents sont des perles ; ses lèvres, du corail ; elle a de grands yeux bleus voilés par de longs cils qui frisent ; le duvet de la jeunesse veloute ses joues vermeilles, et de chaque côté de ses tempes satinées descend une natte de cheveux d'un blond cendré magnifique.

Un collier de grains de corail entoure son cou d'une beauté éblouissante. Sa taille est fine et souple comme un jonc. Sa voix est si douce, si vibrante et harmonieuse qu'on l'écoutait avec ravissement dans le *tapis-franc*, et qu'on l'avait nommée la *Goualeuse* (la chanteuse). Mais il y a plus, dans cette tourbe de scélérats où vivait la Goualeuse, dans ce monde réprouvé où elle exerçait sa profession, elle avait été surnommée *Fleur de Marie*.

779



Souvenez-vous toujours que nous peignons les mœurs parisiennes !

L'inconnu (en argot cela veut dire l'homme qu'on ne connaît pas) — nous le nommerons Rodolphe, — trente ans, taille svelte et bien proportionnée, n'annonçant pas du tout la vigueur surprenante dont il vient de faire preuve avec son ami le Chourineur..

Ses traits sont régulièrement beaux, trop beaux peut-être pour un homme en blouse.

Ses yeux brun-orangé, entourés d'un cercle bleu ; sa démarche nonchalante, son regard distrait, son sourire ironique annoncent la constitution délabrée de l'HOMME BLASÉ ET AFFAIBLI PAR LES ARISTOCRATIQUES EXCÈS D'UNE VIE OPULENTE..... Ouf!!!

Et pourtant, de sa main élégante et musquée, Rodolphe vient de terrasser une des canailles les plus robustes et les plus redoutables de ce quartier de canailles.

780

La mère Ponisse, l'*Ogresse*, vient à la rencontre des trois arrivants et leur demande ce qu'elle doit leur servir. Le Chourineur lui répond :



781

Donne-nous deux doubles *cholettes de tortu* à 12, un *arlequin* et trois croûtons de *lartif* bien tendre (deux litres de vin à 12 sous, trois croûtons de pain bien tendre et un *arlequin*). — Avant l'explication de ce dernier mot, je dois, cher lecteur, t'engager à prendre quelques pastilles de Malte : gare au mal de mer! — Un *arlequin* est un ramassis de viandes différentes, de poissons et de sauces diverses mêlés et provenant tous de la desserte des tables de domestiques.... Pouah!!..

Rodolphe, en sa qualité de prince déguisé, craignant sans doute de compromettre sa dignité avec des gens qu'il ne connaissait pas, désira savoir à qui il avait affaire et les pria de conter leur histoire.

La Goualeuse narra qu'elle était venue au monde à l'âge de huit ans, ou qu'elle le pensait, ne se rappelant rien de rien avant cet âge heureux. A cette époque une personne charitable et borgne l'avait lancée d'abord dans le commerce des astuents, ensuite dans celui des sucres d'orge ; puis, le besoin d'é-



782



783



784



785



786


787



788



789

en proportion inverse du nombre de rats. Rodolphe le grand prince va périr comme ses compagnons de captivité — et par conséquent mourir de la mort aux rats — lorsque le Chourineur, que ses inspirations n'ont pas abandonné, et qui n'abandonne pas son ami intime, le grand prince, ouvre la porte du caveau, délivre Rodolphe, et rend beaucoup de rats à la société.

Tandis que Rodolphe comptait les marches de la cave et dépendait son nez contre leur vase ou des rats, le Maître d'école escaladait la maison de M. Mufle et travaillait sur le vieillard; mais le Chourineur, toujours inspiré pour la vertu, est adroit à sauter



790

tour le mur du jardin, relevait M. Mufle, le voyait querir la garde et se précipitait sur le Maître d'école.



791

Le Maître d'école est pris et garrotté, le Chourineur après ce service rendu à la patrie, court, comme nous l'avons dit, délivrer Rodolphe. Celui-ci revient dans sa petite maison, car c'est dans sa petite maison de l'allée des Veuves que le ... a eu lieu.



792

Le Maître d'école, toujours garrotté et gardé à vue, est amené devant le prince, qui, en vertu des droits que lui confère la charte, jugeant son ami de la veille, son collaborateur, le condamne à l'*aveuglement* (en argot ce mot paraît vouloir dire *cécité*).

Mais les bienfaits de Rodolphe ne s'arrêtent pas là, le Maître d'école, à qui l'on vient de crever les yeux pour son bien, reçoit en outre cinq cents francs et un superbe discours prononcé en sa faveur par le prince lui-même, avec la manière de se servir de la vertu, dans laquelle son *aveuglement* pourra le faire rentrer — s'il rentre en lui-même... C'est clair!

Quant au bon, sensible, généreux, courageux et dévoué *fagot affranchi*, dit le Chourineur, Rodolphe, qui lui doit la vie, lui achète une charge de boucher... En voilà une autre charge!

Mais au moment où il s'apprête à chouriner un bœuf en bas âge, le Chourineur trouve à cet animal tant de ressemblance avec le caporal qu'il chourina jadis, que le remords se réveille encore une fois dans son cœur, et il jette son couteau en s'écriant:



793

Non, je ne pourrai jamais égorger une bête.

Rodolphe, plus que jamais enchanté de son ami, se hâte de l'expédier en Algérie.

Quant à lui, connu des abonnés des *Débats* sous le nom de l'inconnu, il déclare enfin qu'il continuera à garder l'incognito.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Si la suite de ce livre curieux est une peinture aussi exacte des mœurs parisiennes, nous ne manquerons pas d'en rendre compte.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.



CONTE DE CHAMBRÉE,

NARRÉ ET DESSINÉ

PAR CH. JACQUE,

EX-CAPORAL AU 52e DE LIGNE.

HISTOIRE DE LA RAMÉE,

EX-FUSILIER DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

Depuis son entrée au service et avant, jusqu'à sa mort et après,

Racontée et dessinée par CH. JACQUE, ex-caporal au 52[e] de ligne.



795

— Cric!
— Crac!
— Cuiller à pot!
— Savate!
— Sabot!
— Pierre en bois!!
— Fusil!
— Sous-pieds de guêtres!!
— Bassinet!
— En route!!!
— Pas acceleré!!!!!
— Marche!!!!!!. . . . .
. . . .

« J'traverse perruques, montagnes, catogans, et j'arrive à trente-six lieues au-dessus de la lune, dans le pays où c'que quatre hommes et un caporal sont commandés tous les matins de service pour réveiller le soleil à grands coups de gaule.

» J'vous disais donc que La Ramée est venu au monde tout comme un autre; seulement qu'sa mère ayant eu une envie pendant sa grosseur qui n'avait pas été contentée, y en était résulté un accident, et c'pauv' petit La Ramée avait né avec une déformité qui était très-visible à l'œil nu. Sa famille fut fort étonnée de le voir naître tout armé d'un *sâbe*, d'une géberne, et d'une petite paire de moustaches très-catholiques pour *sa* jeune âge;



796

ce qui démontre péremptoirement que sa paroissienne de mère


797

avait eu une envie de tambour major.... rien que ça!

» Le père de La Ramée était tenté d'faire boire à son fils un bouillon dans l'fleuve de l'endroit; mais quand il eut vu qu'son fourniment n'était pas à demeure, il en eut pitié et l'éleva avec les plus grands soins, d'autant qu'il s'était aperçu d'son amour de caractère.

» Si bien qu'arrivé à l'âge de vingt ans La Ramée, qui se r'sentait toujours de son origine militaire, résolut d'servir sa patrie et s'engagea sous les drapeaux d'l'armée frrrançaise. La Ramée avait beau être orné d'une moustache comme en portaient les vieux de la vieille, ce fut pitié à son arrivée au régiment d'voir comme quoi il fut volé, carotté, berné par ses chefs, ses camarades et ses supérieurs; on y fit faire pendant deux mois toutes les corvées d'la compagnie.

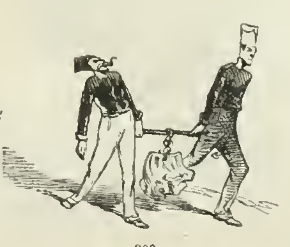
» On lui inséra les plaisirs de la *corvée du balai*,


798

ainsi que de la *corvée de la soupe*;


799

on l'y fit goûter le bonheur de la *corvée de boucherie*,


800

et l'on n'oublia pas les avantages de la *corvée de légumes*;


801

on prit soin de l'éreinter le plus possible sous les *corvées de fournitures*,


802

tous les caporaux de semaine ne manquant jamais de mémoire pour ne pas le priver d'une seule *corvée de pain*,


803

d'une seule *corvée de bois*,


804

et l'on sut lui ménager assez de temps pour qu'il apprît parfaitement à *passer la jambe à Thomas*, autrement dit à balancer la tinette.



805

» Il subit toutes sortes de mauvaises charges et épreuves à l'usage des jeunes soldats ; on alla jusqu'à lui *mettre le moine*, c'est-à-dire, comme vous savez, à lui passer un nœud coulant au pouce du pied pendant son sommeil, et à tirer la corde par secousses jusqu'à ce que le diable en prenne les armes. Vous savez !



806

pendant qu'on tire la ficelle, y a rien de plus drôle que de voir les atroces contorsions qu'y fait sans se réveiller.

» Malgré tous ces désagréments, il devint un troupier fini avant qu'il eût fait seulement la moitié d'un congé; et après huit ans de service, que son temps fut expiré, c'était le plus fin fusilier de son régiment.

» Faut vous dire qu'il n'était entré au service que dans l'espérance d'arriver au grade de caporal. « Vous le serez avant » qu'il soit long-temps, qu'on lui dit. Comment que vous » vous appelez ? — Je m'appelle la Ramée, qu'y dit.

» V'là que La Ramée fait un congé de huit ans, et on ne le nomme pas seulement un peu caporal. « Cré nom d'un!... qu'y » dit, on m'a enfoncé! — Tiens, que lui répond le capitaine, » si tu veux te réengager, avant qu'y soit un mois tu seras capo- » ral. — Ma foi, qu'y dit, si c'est comme ça, eh ben, je veux *ben!* » V'là mon vieux cornichon qui s'*rengage* pour huit ans. Mais les huit ans s'écoulent... pas le *moindrement* caporal ! « C'est » comme ça qu'on m'tient parole! qu'y dit La Ramée, pour » c'te fois là, je m'en vas ! — Allons, que lui dit le capitaine, » reste. Si je ne t'ai pas fait avancer, qu'y dit, c'est que j'ai pas » pu ; l'avancement est si difficile à présent! Mais si tu veux » rester, dit-il, t'es sûr que le premier caporal à passer, ça sera » toi!... — Allons, que dit La Ramée, nous verrons si vous » tenez parole. » Et v'là qu'y s'*rengage* encore pour huit ans.



807

» Qué-ques jours après, on était à causer sur l'avancement, et La Ramée, qu'était un malin sur toutes sortes de choses, disait qu'un commandant était un chef supérieur et qu'un sous-officier et un caporal était un chef subalterne.

« Quoi ! chef subalterne! s'écria un caporal qui s'trouvait là » en s'élançant comme un furieux. qu'appelez-vous subalterne? » Vous allez vous rendre sur-le-champ à la salle de police pour » deux jours.

» — Comment? que dit La Ramée...

» — N'répondez pas, j'vas vous clouer quinze jours pour insu- » bordination... »



808

» Sur ces entrefaites, le capitaine de La Ramée, qui s'appelait Michein et qui était un homme juste, arrive, et, s'étant fait tout expliquer, reprit La Ramée avec douceur, expliqua au

caporal comme quoi il n'avait pas été insulté, et lui ordonna de lever cette punition. « J'suis le père de « tous ceux que je commande, s'écria le bon « capitaine, La Ramée n'a tenu aucun pro- « pos offensant envers son supérieur, il « ne lui sera, pour ses paroles, infligé au- « cune punition ; mais comme il a évidem- « ment eu l'intention de répliquer et de « tenir tête au caporal Coïman, il se rendra « pour un mois à la salle de police » (ce qui prouve bien que les punitions ne nous arrivent jamais que par notre faute).


809

« V'là qu'au bout d'quatre ans La Ramée faisait toujours faction ; pas plus d'sardines sur les bras que de perruques à la broche. Quand La Ramée vit ça, il dit : « Ma foi, puisqu'on n'veut « pas me faire passer caporal, il faut au moins qu'on m'donne « des effets propres et qu'on me nourrisse bien. V'là vingt ans « que je suis au service, qu'y dit, et j'ai toujours le même habit ! « Je crois qu'on me fait manger pendant quinze jours les mêm- « z-haricots, dit-il, j'vas réclamer. »

« Le capitaine, voyant ça et que les autres de la compagnie se plaignaient aussi, arrive à l'appel, et leur dit avec indignation : « Malheureux !..... depuis quand que vot' capitaine ne « vous fait pas justice ? Vous avez osé murmurer !... vous n'êtes « pas des hommes !!!... Vous mériteriez que je vous fisse tous « fusiller ; mais c'est une mort trop honorable pour des gredins « comme vous, et je vous fais grâce pour c'te raison-là ! Doré- « navant, qu'on m'instruise des besoins de la compagnie, et je « vous montrerai que je suis toujours là peur maintenir vos droits, « pour vous servir de père ! Ainsi, qu'on m'apporte demain tous « les habits de la compagnie, et pour que ça ne coûte rien, je les « retournerai moi-même ; j'ai été tailleur dans le temps. »


810

« Ah ! qué brave homme ! que dirent tous les soldats, en v'là un de capitaine !... Qui fut dit fut fait : quatre ou cinq jours après, v'là qu'on rend les habits à la compagnie ; mais v'là que tous les habits étaient si courts qu'y avait de quoi crever de rire de voir comme ils allaient.


811

« —Le capitaine s'a « trompé ! dirent les « soldats.— Eh ! non, « tas de nigauds, s'é- « cria La Ramée ; « ne vous voyez donc « pas que le capitaine « nous a pris à chacun « un morceau pour « faire des habits neufs « à ses trois garçons « qui sont enfants de « troupe ? — C'est « vrai, répondirent « les soldats ; c'est toi « qu'es le plus an- « cien, tu vas récla- « mer. »


812

« V'là que le colonel passe dans les chambres, et La Ramée lui conte l'affaire.


813

« — Bien! qui dit, on te fera justice, mon vieux brave. » En effet, il rassemble tous les capitaines : « — Comment! qu'y » leur dit, messieurs les officiers se permettent de tromper de » pauvres soldats, malgré mes leçons et mon exemple! Cré » nom d'un! voilà une belle équipée! Pour un rien, je rendrais » mes épaulettes. Et puis, pourquoi souffre-t-on que ce polisson » de La Ramée viole le réglement en n'observant pas l'ordre


815

» hiérarchique? Ne devait-il pas adresser ses réclamations à » son caporal, qui les aurait transmises au sergent de semaine, » qui les aurait reportées au sergent-major, qui en aurait fait » part au lieutenant de semaine? Ce dernier, pour ne pas se » brouiller avec le capitaine, eût trouvé moyen d'apaiser la » chose en fourrant une vingtaine d'hommes à la salle de » police, et l'affaire en serait restée là. Mais v'là qu'un animal » de la cintième du premier m'interpelle comme si ça me » regardait! Ç'aurait été bien gentil si un général était venu à » passer dans les chambres à ma place! Rien qu'à voir le » compte-rendu d'un pareil désordre, il aurait reculé mon avan- » cement de trois ans et avancé le sien de six. Mais heureuse- » ment j'ai l'œil à tout et je sais empêcher la dilapitation. » Capitaine Michein, vous serez aux arrêts forcés pour quinze » jours! »



— Cric!
— Crac!
— Est-ce qui en a qui dorment?
— Non, non!

« — Cré nom de nom! les capitaines ne demandaient pas leur reste ; y en avait pas un qu'avait une goutte de sang dans sa poche.


816

» Celui de la *cintième* du premier n'était pas plus content qu'y ne fallait ; on aurait dit un canard de quinze sous qui va-z-en semestre.


817

» Il arrive chez lui avec une figure qui faisait pitié. « — Bri- » gand de La Ramée, qu'y dit en entrant à sa femme, j'aurais » toujours dû me méfier de ce gueux-là ; j'ai réchauffé un serpent » dans mon sein : c'est un ambitieux qui ne sait quel moyen » employer pour atteindre le caporalat.

» — Tu t'embêtes dans les feux de file, que lui dit son » épouse, qu'avait plus de tête que les autres n'en ont ordi- » nairement, je m'en vas aller trouver le colonel. »

» V'là qu'elle s'atifaille avec ses belles fanferluches, et allons donc! la v'là partie. Faut vous dire qu'elle n'avait pas plus de quarante-trois ans, et que c'était une beauté, quoi!


818

» Le colonel, qui ne crachait pas sur les beautés, consentit à lever les arrêts du capitaine, à la condition qu'on infligerait à La Ramée une punition exemplaire, et le capitaine de la cintième du premier s'empressa de l'coller au clou pour trois mois. V'là qu'est bien !


819

» Chat échaudé craint l'eau froide; La Ramée ne réclama plus, ce qui prouve bien que la discipline a été inventée pour la tranquillité des soldats.

» Quand il eut fini son troisième congé : « — Ma foi ! qu'y » dit, on m'a *esquinté* d'injustices ; on ne m'a pas tenu compte » de mes services : je suis toujours resté dans les plus simples » troubadouriers ; mais, c'est égal ! y ne me faut plus que six » ans pour avoir ma retraite ; eh ben ! je me r'engage : au bout » de six ans j'aurai ma retraite, et avec cela, pourvu que je » gagne seulement trois francs par jour, j'aurai de quoi vivre. »

» V'là qu'après l'appel le sergent-major s'met à dire : « La » Ramée, fusilier à la cinquième du premier, a droit à quitter » aujourd'hui le régiment et à rentrer dans ses foilliers respec- » tives.

» — Eh ben ! major, que dit La Ramée, je m'rengage ; » v'là vingt-quatre ans que je sers mon pays, et j'veux faire » encore six ans pour payer complétement ma dette à la patrie.

» — La patrie ! la patrie se passera très-bien de toi, répliqua » le capitaine qu'était devant la compagnie. N'est-il pas de mon » devoir de purger le régiment d'un réclamant comme toi, » d'une brebis galeuse ? Allons, allons ! pas de plus long séjour ! » Qu'on lui flanque sa feuille de route et qu'il détale !


820

« Comment, dit La Ramée, est-ce que...

» — Pas d'réponse, ou j'te fais faire six mois de prison » d'ville avant de t'en aller. »

» La Ramée avait trente-huit francs de sa masse à toucher ; le fourrier lui fait de suite son compte, lui retient tant pour une vis de culasse, tant pour une goupille, tant pour une tache à sa couverture, et trouve qu'il ne lui revient que deux centimes.

« On les lui remet avec sa ration de pain et sa feuille de route. Le v'là parti... »

— Cric !

— Crac !

— Ah ! cré nom d'un... y en a joliment qui dorment.

— Va toujours.

« — Eh bien, ce n'est pas drôle, que se disait en route La Ramée ; comment, ces gredins-là me flanquent mon congé ! Enfin, n'importe ; nous deviendrons ce que nous pourrons.

» La Ramée, qu'avait le cœur gros d'avoir quitté les camarades, ne put pas manger de deux jours ; le troisième jour il

s'arrêta, et, tout en se reposant, il découvrit par ses calculs



821

qu'on l'avait carotté d'une ration d'pain et d'plusieurs centimes.

« Ça ne peut pas se passer comme ça, qui s'dit; marche » aujourd'hui, marche demain, on fait beaucoup d'chemin, sur- » tout quand on ne tombe pas l'nez par terre, on en est quitte » de s'ramasser et même de s'débarbouiller; je n'suis qu'à vingt- » six lieues et demie de la caserne, j'vas réclamer. » Comme il se l'vait pour partir, saint Matthieu, qui s'prom'nait par-là, l'aperçut au détour de la route.



822

« Qué vénérabe troubadour, qui dit saint Matthieu; r'pas- » sons-y une invitation de m'faire l'aumône, pour l'éprouver. » Saint Matthieu, qu'est pas pus m'lon qu'un aut' saint, s'dit.



823

« C'est un malin, j'vas m'procurer une mine de *pauve*, sans ça i » n'couperait pas là-dedans. » Qui fut dit fut fait : v'là qu'saint Matthieu i apparaît tout d'un coup en *pauve*. Saint Matthieu, qu'était pas en retour d'avoir été embêté par des quantités de ces gens-là dans sa vie, s'y prend dans le soigné. « Ah! brave soldat, » qu'i lui dit, j'me r'commande à votre bonne âme charitabe; i a » pus d'quinze jours que j'ai pas eu seulement une crème fouettée » à m'mettre sous la dent. Oh! mon brave, soyez charitabe en- » vers moi comme la patrie a été généreuse et r'connaissante » envers vous. — Oui-dà, qu'lui dit La Ramée, t'as encore bon » nez, toi; tu t'adresses à un homme que la patrie a décoré » d'une ration d'pain après vingt-quatre ans d'bon service, et » deux centimes; mais cré nom d'un... si t'as jamais porté une » clarinette de cinq pieds, tu n's'ras pas dégoûté d'partager avec » moi, et nous mangerons encore avec plaisir c'pauve pain que » l'pays nous donne et que l'fourrier nous rogne. D'ailleurs, si » t'en as pas assez d'la moitié, prends tout, j'en gagnerai à la » ville prochaine. J'suis encore solide, et j'trouverai bien de l'ou- » vrage : le premier endroit v'nu m'sera bon; j'ai pus d'famille, » ma vieille mère est morte; mais malgré tout ça, j'compte que » la Providence protégera La Ramée, ex-fusilier à la cintième » du...

» — Arrête, s'écria le mendiant, je te connais depuis long- » temps, j'ai su que tu étais victime des injustices de tes chefs; » j'apprécie ton bon cœur, et, pour te récompenser, je te fais le » don de faire entrer dans ton sac tout ce qui te viendra à l'i- » dée. Tu pourrais croire que je te blague; mais tel que tu me » vois, je suis saint Matthieu. »

» La Ramée voulait se jeter aux pieds de son bienfaiteur; mais celui-ci lui dit fièrement : « Un militaire ne doit jamais se » mettre à genoux devant personne, » et à l'instant il disparut dans un nuage avec un fracas assez soigné. »

— Cric!

— Crac!

— Ah! ma foi, je n'conte plus; y en a des masses qui dorment, personne ne répond!

— Bah! bah! y en a pas plus de trois ou quatre; va donc! va donc!

« La Ramée se remit en route; mais à peine eut-il fait dix-neuf lieues de plus, qu'il rencontra un autre individu qui lui dit :



« Monsieur, vous n'avez pas l'air d'un millionnaire, vou-» lez-vous accepter une bonne place? Vous ne me refuserez pas » sans doute, quand vous saurez que je vous suis adressé par » saint Matthieu, qui est enchanté de vos procédés et désire » vous être utile.

» — Je suis à vous, que dit La Ramée.

» — Venez donc, » que dit l'inconnu.

» Ils entrèrent dans un bois, et s'introduisirent dans une longue galerie souterraine et invisible, au bout de laquelle il y avait un tas de chaudières.

« Votre emploi, dit l'inconnu, sera d'entretenir le feu sous » ces chaudières, mais sans jamais regarder dedans, qu'i dit. » Songez-y bien; je vous donnerai vingt-cinq francs par jour et » du tabac à volonté, et, dans quelques années, vous pourrez » vous retirer avec un joli bénéfice. »

» La Ramée accepta, et l'étranger le laissa seul. Au bout de quelques jours, l'ex-fusilier eut beau fumer le plus de tabac possible dans les plus grandes pipes du pays, il finit par s'embêter à mort; il ne put résister au désir de lever le couvercle d'une marmite. Qui fut bien étonné, si ce n'est mon La Ramée, en voyant que le contenu de la marmite était son malheureux sergent-major! Il leva les autres couvercles des chaudières, elles contenaient une foule d'individus qui se mirent à crier ensemble :

« Ah! mon cher La Ramée!

» — Oh! mon pauvre La Ramée!

» — Je t'en supplie, tire-moi d'ici! ah! mon adorable, mon » délicieux La Ramée!

» — N'parlez pas tous à la fois, qu'il dit, pourquoi dia-» ble êtes-vous là?

» — J'vas t'conter ça, que dit un beau parleur, moi » qui t'aimais tant, moi qui ai toujours été pour toi le plus » tendre des sergents-majors. Le lendemain de ton départ,



» un gredin d'choléra nous a esquintés, moi, l'capitaine, » sa femme, le fourrier, l'colonel, l'caporal d'ordinaire et autres, » l'diable nous a empoignés tous parfaitement bien, attendu qu'il » a été long-temps gendarme, et il nous a tous amenés ici, où tu » es chargé de nous faire bouillir. Sensible et vertueux La Ra-» mée, délivre-nous! »

» La Ramée avait si bon cœur, qu'il allait se décider à rendre » la liberté à ces braves gens, quand il vit arriver son bourgeois.

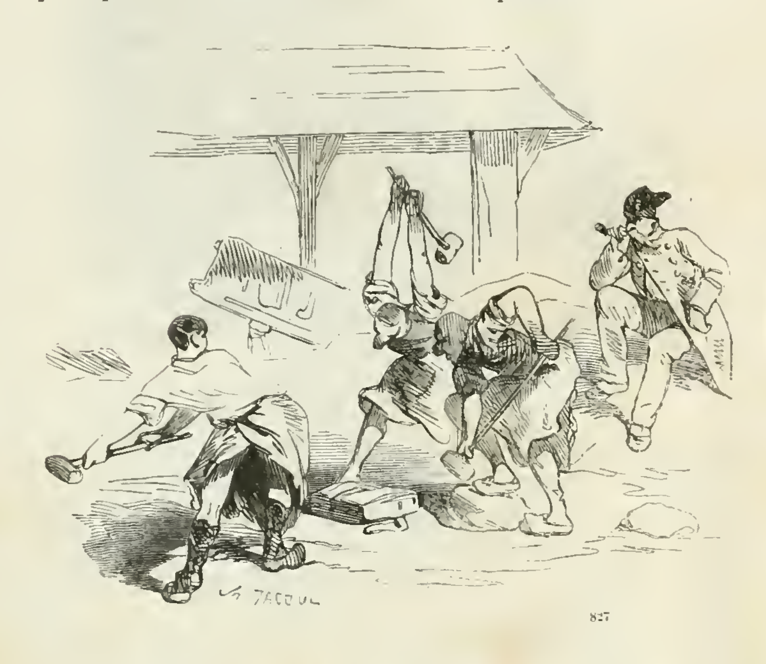
» Il replaça vivement tous les couvercles, et courut lestement, par frime, chercher du bois pour alimenter le feu; mais le diable avait vu le manége, et lui lançait déjà des regards terribles.

« Tenez, dit La Ramée en mettant son sac sur son dos, » j'vois bien qu'je n'vous conviens pas; ainsi j'aime autant vous » quitter. — Me quitter! s'écria le diable; c'est-à-dire que tu » vas rejoindre tous ces brigands-là dans leurs chaudières. —



» Saint Matthieu, viens à mon aide! que dit La Ramée; je » forme le vœu d'avoir le diable dans mon sac. » Et à l'instant

le diable y fut. La Ramée ouvrit toutes les portes, et il sortit ce jour-là de l'enfer tous ceux qui avaient obtenu des grades depuis la création du monde : fourriers, gros-majors, adjudants et autres. « Heureusement, que s'disait l'diable dans l'sac, qui n'en » manquera jamais pour les remplacer! » Mais v'là qu'La Ramée, rencontrant trois maréchaux-ferrants, met son sac par terre, et leur dit : « Prenez vos marteaux, camarades, et battez-moi » ce sac de toutes vos forces et tant que vous pourrez. » Pan! pan! pan! Les maréchaux battent le sac pendant deux heures,



827

et le rendent à La Ramée en lui disant : « Cré nom d'un! c'est » dur comme le diable! — Je l'crois bien! » qu'dit La Ramée, et, ouvrant le sac, il leur fit voir le diable en personne naturelle, qui décampa sans demander son reste.

» La Ramée se servit très avantageusement du don de saint Matthieu. Voyait-il des napoléons, un bon pâté, une brioche, une paire de bottes ou un château, v'lan! il n'avait qu'à souhaiter, et l'affaire était dans le sac... I s'procura tous les plaisirs de la vie, tels que des femmes de tous les grades et de tous les âges, de la gomme élastique, du vin d'Bordeaux, des aiguilles anglaises et des gibelottes de lapin. Mais enfin il arriva qu'à force de faire la noce, mon La Ramée, en descendant le fleuve de la vie,



828

finit par s'y laisser tomber, et termina dans ces eaux le cours de ses prospérités, et y trouva une mort prématurée.

» La Ramée, qui n's'embêtait pas dans les feux d'file, avait beau être mort, i n'consentit pas comme ça à servir d'asticots aux ablettes du fleuve de la vie; il se fit repêcher adroitement, et s'mit



829

en route pour le paradis. Après avoir monté, monté, bien monté, il arriva à la porte, qui s'trouve à cent trois lieues au-dessus du soleil levant. Il vit saint Pierre, qu'était en train d'balayer le devant de la maison. « N'est-ce pas ici que d'meure saint Mat- » thieu? — Si fait; qu'est-ce que tu lui veux? — J'veux lui » parler. — Ton nom? — La Ramée. — Oh! mon ami, faut » s'passer d'entrer pour aujourd'hui; franchement, tu t'es con- » duit sur terre comme un pas grand'chose. — Y a donc pas » moyen d's'arranger? — Impossible. — Une petite goutte n'est » pas de r'fus? — J'suis sourd. — Au moins tu n'me laisseras » pas partir comme ça, que j'suis éreinté, sans m'laisser reposer » un instant sur mon sac. — Allons, et n'sois pas long-temps. »

» Faut vous dire qu'La Ramée, qu'avait plus d'esprit que l'pape, s'avait aperçu qu'la porte du paradis était entr'ouverte, et il lui prit la curiosité d'voir c'qu'était d'dans.

» I fait semblant d'défaire son sac pour s'asseoir, et, profitant

qu'saint Pierre est dans sa loge pour aller r'porter un instant son balai, il lance le susdit sac dans le paradis l'pus loin qu'i peut,



830

et forme l'désir d'être dedans. Qui fut dit fut fait, et La Ramée, r'sortant d'son sac, s'assit dessus gravement.

« Saint Pierre courut après lui pour le faire sortir; mais l'bon



831

Dieu qui s'trouvait là fut charmé de la gentillesse d'esprit d'La Ramée, et prononça ces paroles remarquables : « Qu'on le laisse » en paradis, puisqu'il y est entré. »

— Cric!

— Cric!!!

— Cric!!!!! Cric!!!!!!

— Ah! les gredins! ils dorment tous; eh bien! ça m'est égal, tas d'animaux qu'vous êtes ; j'vas conter tout de même, et j'vas gueuler qu i faudra qu'vous vous réveilliez, ou que l'diable en prenne les armes.

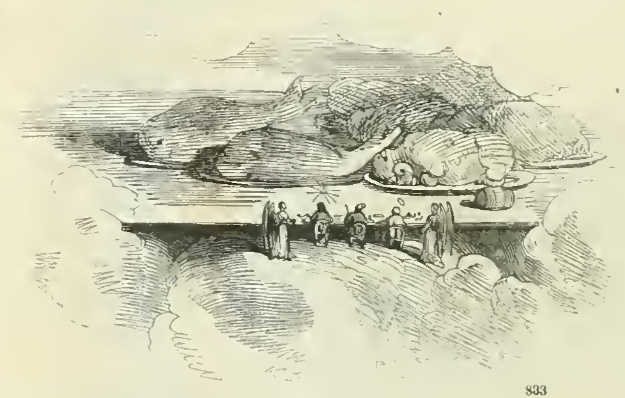
« J'vous disais donc qu'La Ramée sut si bien s'arranger qu'i s'mit dans la manche du bon Dieu. Comme il était prêt d'le r'mercier de tout c'qu'il avait fait pour lui, saint Matthieu vint à passer, La Ramée le reconnut, et alla lui donner une poignée d'main. L'bon Dieu paraissant étonné de c'qui s'connaissaient, saint Mathieu i raconta tout, et l'bon Dieu, de plus en plus charmé du vieux troubadour, l'invita à dîner ce jour-là.

« Ils furent tous les trois reconduits jusque chez l'bon Dieu



832

par la musique du paradis et les anges, et La Ramée s'donna



833

une culotte qu'on n'peut s'imaginer. En définitive, La Ramée s'conduisit si bien, que l'bon Dieu en fit un saint.



834

« Fallait voir la balle vénérable de La Ramée sous c'uniforme-là. »

LA

MYTHOLOGIE COMIQUE,

Illustrée par CHAM.

(SUITE.)



835

Apollon, qui voiturait habituellement le soleil autour de la terre, se trouvant un matin fort enrhumé, voulut garder la chambre et confia son carrosse à Phaéton, l'un de ses fils. Phaéton, jeune dandy qui conduisait fort bien un tilbury dans les Champs-Élysées, eut la présomption de croire qu'il conduirait également le char de son papa. Mais autre chose est de mener un cheval normand dans une allée droite et sablée, ou de conduire à grandes guides, dans un terrain accidenté et mouvant comme sont les nuages, quatre gaillards pur sang, tels que Eoüs, Phlégon, Ethon et Pyroïs..... Bientôt, en effet, les coursiers emportés prirent le mors aux dents; le char, cruellement cahoté, vint heurter les bornes du ciel, et Phaéton, précipité de son char, se brisa la tête sur l'angle d'un brouillard.

Le ciel et la terre s'embrasèrent aussitôt, les nuages se prirent à flamber comme des allumettes, les étoiles se mirent à pétiller et la lune à roussir; les dieux n'étaient pas à la noce, il faisait dans le paradis une chaleur d'enfer. Vénus, Junon et la chaste Pallas elle-même commençaient à s'enflammer. Jupiter entra dans une colère de lion, secoua sa crinière et foudroya le maladroit cocher; mais cela n'éteignait pas l'incendie.



836

Le ciel ni la terre, rien n'était assuré. Heureusement les pompiers arrivèrent à temps pour concentrer le feu et s'en rendre maîtres.

Parmi les enfants d'Apollon (nous ne parlons pas ici des membres du Caveau et autres rococos qui usurpent cette divine filiation) il ne faut pas oublier l'*Aurore aux doigts de rose*, comme disent les poètes.

L'Aurore avait pour mission d'ouvrir les volets de l'univers; c'était un beau brin de fille à qui il prit fantaisie de faire



837

accorder l'immortalité à Tithon, son mari. — Bientôt cependant

elle en eut du regret et le changea en cigale. Toutes les déesses, cela est à remarquer, métamorphosèrent leurs maris d'une manière ou d'une autre.



838

Diane, fille de Jupiter et de Latone, faisait voir la lune aux mortels. — Actéon, ayant voulu la voir de trop près, fut par elle métamorphosé en cerf.



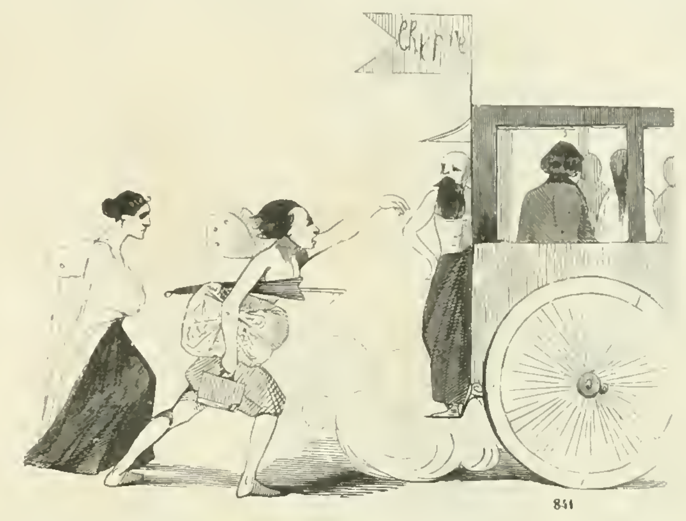
839

Bacchus, fils de Jupiter, eut pour précepteur le gros Silène, qui lui enseigna l'art de boire, dans lequel cet élève obtint de si brillants succès, qu'il devint le patron des ivrognes.



840

Outre les pipes d'écume, les colliers de perles et les bracelets de corail; outre les huîtres, les homards, les harengs saurs et les morues, la mer compte encore au nombre de ses productions Vénus, patronne des Lovelaces, des Faublas et des poupées.



841

Zéphire la conduisit dans l'île de Chypre, où les Heures tenaient un pensionnat pour les deux sexes.



842

Vénus trouva en elles des institutrices ailées (lisez, si cela vous plaît, des institutrices zélées), qui firent les plus louables efforts pour l'éduquer convenablement; mais Vénus, devinant que pour une femme la beauté tient lieu d'esprit et de savoir, n'en prit qu'à son aise.



843

Aussi, lorsque Jupiter voulut voir si elle avait un peu pioché, si elle avait répondu aux sacrifices qu'on avait faits pour elle, reconnut-il que sa protégée n'était forte, ni sur les mathématiques, ni sur la chimie, ni sur l'histoire; en un mot, qu'elle n'était bonne qu'à jouer les rôles de jeune-première... C'est pour-

quoi il lui donna le domaine de la beauté à gérer, et lui fit épouser un vieux peu ragoûtant, nommé Vulcain.



844

Ce Vulcain était fils de Jupiter lui-même et de Junon. Seul enfant légitime du premier dieu de l'Olympe qui en eut beaucoup — d'enfants; il était un chef-d'œuvre de laideur..... et tellement remarquable sous ce rapport que son tendre père en eut horreur et le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs, et arriva le soir dans l'île de Lemnos, où les habitants le reçurent comme un présent du ciel. Hélas! dans sa chute il se cassa une cuisse, c'était le moins qu'il pût se casser en tombant de cette hauteur.

Mais si la nature lui avait refusé les grâces du physique, elle lui avait prodigué les dons du génie. Dès sa plus tendre jeunesse il se livra au culte des métaux; ce fut lui qui inventa l'étamage des casseroles, le maillechort, le plaqué, le métal d'Alger et la poudre à faire briller le cuivre.



845

Tant de talents lui rendirent l'estime de son papa, et Jupiter le rétablit dans tous ses droits; mais l'enfant conservait une dent contre sa respectable mère qui avait abusé du droit maternel en le faisant difforme. Junon lui dit un jour :

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère,
» J'en porte la peine; mais quoi!
» Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
» Est-ce plutôt ma faute à moi,
» Que la faute de votre père? »

Vulcain, ne trouvant rien à répondre à ce raisonnement captieux, pardonna les auteurs de ses jours et vécut avec eux en bonne intelligence.

Sur ces entrefaites, les Titans entreprirent d'escalader le ciel, et Jupiter, abandonné de tous les dieux, reçut de son fils un très-puissant secours, car Vulcain lui fabriqua la foudre, et les Titans furent terrassés.

Ses ateliers étaient situés dans les cavernes du mont Etna, où il travaillait en compagnie de ses cyclopes, géants qui n'avaient qu'un œil percé au milieu du front.



846

Réconcilié avec son papa, Vulcain lui demanda la main de Minerve; mais cette déesse s'était jusqu'alors promis de garder sa liberté et se sentit plus que jamais éloignée du mariage. Jupiter, trop galant pour la contraindre, s'écria :

« L'occasion vous est offerte,
» Vous, ma fille, de résister;
» Et vous, mon fils, de l'emporter :
» Ainsi, mes enfants guerre ouverte. »

La guerre se fit donc, Minerve résista comme une prude, Vulcain attaqua comme un forgeron, et le résultat de la bataille



847

fut la naissance de Erésichthon, l'inventeur des chars à bancs, pataches et autres véhicules de l'ancien régime.



848

Vénus, digne déesse de la beauté, aima successivement Mars, parce qu'il était le plus courageux; Apollon, parce qu'il était le plus beau; une foule d'autres dieux, parce qu'ils étaient les plus insignifiants, et finit par s'amouracher de Vulcain, parce qu'il était le plus laid. Mars, témoin d'une *conversation* britannique de Vénus et Vulcain, prit mal la chose, se frotta le front et courut cacher sa honte dans la Thrace. Vénus, ayant aussi quelque chose à cacher, se retira dans l'île de Cypre, où elle donna naissance à l'Amour.

Mais Jupiter, prévoyant l'énorme quantité de boulettes que ce galopin d'Amour ferait commettre à la race humaine, et craignant de surcharger les établissements d'enfants trouvés, à la population desquels il avait lui-même travaillé outre mesure, le proscrivit et le menaça de son courroux.



849

Vénus le tint caché dans les forêts de l'île de Cypre, où il suça le lait des bêtes féroces.

Bientôt il lui poussa des ailes teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offraient l'emblème de son inconstance.



850

Bientôt aussi il se familiarisa avec ses pères nourriciers, les lions, les tigres, les léopards et autres animaux malfaisants; il les dompta, les soumit à ses lois et inventa le procédé retrouvé dernièrement par Van Amburg pour les polir et les civiliser comme des ânes savants.

Dès qu'il put manier les armes, il se façonna un arc et des flèches, et s'essaya contre les bons animaux féroces qui l'avaient



851

nourri de leur lait. — Les malheureux devenaient amoureux comme des bêtes et passaient leur temps à graver sur l'écorce des hêtres des cœurs enflammés percés de flèches.

Un jour que ce petit drôle, accompagné de sa maman, se promenait dans une prairie émaillée de fleurs, il se vanta, le petit fat qu'il était, de les cueillir plus vite que sa respectable mère.



852

Il eût triomphé si la nymphe Péristère n'eût aidé Vénus à

remplir son tablier. Cupidon, furieux, changea la malheureuse nymphe en colombe.

Un jour Jupiter, qui était dur comme un beefteak de restaurant, éprouvant un violent mal de tête, pria Vulcain de la lui fendre d'un coup de hache.



853

Vulcain, la complaisance même, lui rendit ce petit service d'amitié et la lui fendit jusqu'aux épaules : il en sortit Minerve, toute grande et toute armée.



Ce fut cette déesse, et non M. Vidal, du passage Vivienne, comme on le croit généralement, qui inventa l'écriture : elle inventa aussi la peinture orientale et la broderie au canevas ; mais ce ne fut pas elle qui inventa la poudre.

Minerve était une vertu (ce qui prouve qu'il y avait un peu de tout dans l'Olympe païen) : elle arracha les yeux au pauvre Tirésias, qui, se trompant de côté, était entré dans le bain des



dames et avait surpris la déesse en costume un peu trop décolleté.

(*Nous ferons en passant remarquer à M. Eugène Sue que son brevet d'invention pour l'*aveuglement *est radicalement nul, périmé qu'il est par cette punition de Minerve.*)

Jalouse de la manière dont Jupiter avait enfanté la déesse de la Sagesse, Junon voulut aussi procréer sans le secours de son époux (il ne faudrait pas non plus prendre un brevet d'invention pour cette idée-là, elle est tombée dans le domaine public depuis long-temps). Elle consulta Flore et toucha une fleur qui donna le jour au beau Mars, dieu de la guerre et des tambours-majors.



(*La suite à un prochain numéro.*)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

28e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.



MATHILDE

MISE

EN PIÈCE

ET DIVISEE EN CINQ PARTIES,

OUVERTURE ET MORCEAUX

ARRANGÉS PAR

M. PIRATI.

HORRIBLE ASSASSINAT.

L'événement de ce mois, c'est l'horrible assassinat commis, boulevard Saint-Martin, par une fort jolie actrice, mademoiselle Fitz-James, sur la personne de madame Mathilde de Lancry, fille d'un de nos plus célèbres romanciers, jeune femme blonde, intéressante, triste, langoureuse, d'une beauté parfaite et d'une vertu plus que parfaite. Mademoiselle Fitz-James, par des raisons que l'instruction seule peut faire connaître, s'est portée envers la malheureuse épouse de M. de Lancry aux plus violents excès : non contente de la défigurer, elle l'a tuée — tout à fait tuée! et il ne reste aujourd'hui de ce modèle de grâces, de patience et de résignation qu'un délicieux portrait et des mémoires.

Si quelque chose pouvait consoler le père infortuné de la victime, ce serait la sympathie que son malheur inspire : deux mille spectateurs viennent tous les jours visiter le théâtre de ce crime et pleurer sur les désagréments de la vertu. Mais le malheureux M. Sue est inconsolable..... on craint pour sa raison.

Portraits peu flattés des héros de ce drame terrible.



858

La blonde Mathilde de Grandcry, vertueuse quand même, malheureuse par état, pleurnicheuse par tempérament, douce, bonne, patiente et résignée comme vous pourrez voir.



859

Ursule, cousine et rivale de Mathilde, beauté légère, un peu inconséquente et très-envieuse : courant au vice par goût et revenant à la vertu par dégoût.



860

M. de Grandcry, cousin de M. Ce-serin — par alliance, mari de Mathilde, amant d'Ursule, ami de Morico, homme à la mode — et faussaire.



861

La Rancune, amoureux platonique, homme vertueux, très-ennuyeux, pas mal naïf et bien jobard; digne ami de Ce-serin et bourreau surnuméraire.



862

Le comte de Morico, sorcier en apparence, traître en réalité, amoureux non-platonique, barbare et fort peu délicat.



863

Ce-serin, époux d'Ursule, Georges-Dandin premier numéro, bon fils, bon mari, bon ami; tirant les marrons du feu pour tout le monde, lui seul excepté.

ICI DESSOUS
EST
LA PIÈCE DE SUE.

MATHILDE, OU LES DÉSAGRÉMENTS DE LA VERTU,

PAR MM. SUE ET PYAT (FÉLIX).

FELIX *qui potuit rerum cognoscere causas!*

Dessins de Cham de N....

(La scène se passe à Paris dans un riche appartement fort mal distribue, à ce qu'il paraît, car les domestiques traversent le salon pour desservir la table.

Une dame, qui n'est pas la maîtresse de la maison, et qui jouit d'une vue excellente, aperçoit dans la glace un valet qui dérobe une prune.



Cette dame dénonce le valet à madame BON-DOS, femme de charge, et la prune volée devient une pomme de discorde. Madame BON-DOS, sortie de son assiette, fait une scène au voleur,



qui met à son tour les pieds dans le plat et s'écrie : — *Je suis ici par la volonté de* QUELQU'UN, *et je n'en sortirai que par la force du* MÊME.

— *Ceci cache un mystère!* dit la dame; qu'en pensez-vous, madame BON-DOS?... — Ça me fait le même effet, repart celle-ci.....



La dame qui a amené son fils (*Ce-serin*), nouvellement marié, dans la maison de M. de GRANDCRY, soupçonne sa belle-fille de faire la cour au maître du logis, et par conséquent de placer CE-SERIN dans une position désagréable.



Madame BON-DOS confirme ces soupçons. — Mon pauvre Benoît, dit la maman, tu n'es donc qu'un Claude!... — C'est tout à fait mon avis, répond la femme de charge.

La pauvre maman va faire une terrible sortie contre sa bru,



868

lorsqu'elle en est empêchée par l'entrée de MATHILDE, épouse de M. de GRANDCRY, qui arrive en compagnie d'URSULE, sa cousine; d'URSULE, femme de CE-SERIN et *amie* du mari de MATHILDE. Ce dernier survient aussi.



869

GONTRAN DE GRANDCRY est, comme vous voyez, un beau, un dandy; — c'est un vilain monstre qui trompe cruellement sa langoureuse épouse, et la fait juste au féminin ce que madame URSULE fait au masculin CE-SERIN, son mari.



870

GRANDCRY pousse la chose jusqu'à remettre, en présence de toute la société, un petit poulet à sa cousine...

Mais la maman, qui continue à avoir de bons yeux, voit encore ce manége dans la perfide glace; en femme qui sait son monde, elle s'écrie : — URSULE, vous êtes une... et vous, monsieur, malgré toute la politesse que je vous dois comme maître de la maison, je ne veux pas tenir la chandelle... fi! que c'est laid... devant votre femme, encore!... Et, en mère sage et prudente, elle ajoute : — Je dirai tout à mon fils... Mais où sont donc mes lunettes (car sa vue s'est subitement affaiblie)? Et, pour les chercher, elle abandonne sur une table la lettre, dont URSULE se saisit...

GRANDCRY, que l'algarade de la maman avait mis dans ses petits souliers, respire; — MATHILDE pleurniche, — madame CE-SERIN, la mère, se fâche tout rouge, — URSULE rit et fait à son mari qui survient un conte à dormir debout... — Cette lettre était une facture, lui dit-elle; nous voulions, mon cousin et



871

moi, te faire un petit cadeau, une de ces aimables surprises que les femmes et leurs cousins ménagent quelquefois aux maris... — Cher ange! chère Bellotte! dit CE-SERIN, tu voulais me donner ça?... et ma mère te contrarie... Oh! maman, ce n'est pas gentil de votre part..... Allons, je vous pardonne..... Adieu, maman; adieu, cousin... Ah! vous faites des cachotteries avec ma femme! ah! vous voulez me faire des surprises — en cachette... Bon! bon! me voilà prévenu...

Ils sortent tous, excepté MATHILDE et son perfide époux.

MATHILDE, moins serine que CE-SERIN, n'est pas dupe du conte bleu de sa cousine; elle pleurniche, mais mademoiselle FITZ-JAMES, pas si bête, montre les dents au volage (de fort jolies dents, ma foi!); celui-ci promet de ne plus recommencer; il promet d'être à l'avenir sage comme une demoiselle — comme une demoiselle sage, bien entendu!

MATHILDE s'en rapporte, mais il lui faut une preuve; et cette preuve, renouvelée des... Romains, c'est un dialogue qu'elle écoutera par le trou de la serrure et dans lequel GRANDCRY se fâchera avec URSULE et la congédiera.

GRANDCRY consent au guet-apens demandé par la noble et généreuse MATHILDE, et URSULE, qu'on fait tomber dans le piége, reçoit son paquet, avec prière de le faire et de partir tout de suite.

Benoît CE-SERIN arrive en sautant sur un pied; il a son cadeau, il est dans le ravissement. — Voyez donc, cousine; voyez donc, cousin, le joli cadeau de ma femme... C'est une épingle monstre, une broche... Me voici embroché comme un dindon... Dieu! comme le bonheur me rend spirituel!! Vive les broches! vive la mode! vive Paris!... il n'y a que Paris au monde! je suis fou de Paris...

—Mon ami, vous êtes bu... Nous quittons Paris aujourd'hui même, nous retournons à Rouvray.

— Ah! tiens, nous quittons Paris? Bon, bon!... quittons Paris... Vive Rouvray!

Ce-serin et sa femme vont partir pour Rouvray; Mathilde et son époux converti vont partir pour Chantilly. — Tous vont partir et laisser en plan le public de la Porte-Saint-Martin lorsqu'un valet, doré sur toutes les coutures, apporte une lettre du comte de Morico, gentilhomme nègre; Grandcry est désespéré de son arrivée, c'est pourquoi il va le chercher afin de le présenter à sa femme.

Madame Bon-dos, qui remplit les fonctions de femme à tout faire, introduit auprès de Mathilde un petit monsieur, frisé, barbu, ébouriffé et gringalet. C'est un amoureux platonique, un futur passé qui veille sur Mathilde, et lui chante en prose :



872

Dormez, dormez, chères amours;
Pour vous je veillerai toujours.
Do-ormez, dormez, mes chè res amours;
Dormez-ez, dormez ez, dormez donc, mes chères amours.

Puis il ajoute : — Morico est ici, c'est un gueusard, un millionnaire, un pppolisson, méfiez-vous-en; vous voilà prévenue, vous savez tout, je me sauve... Et il se sauve en effet.

A peine l'excellent et naïf La Rancune est-il parti, que Grandcry revient et présente son digne ami Morico à Mathilde.

Morico (lorgnant la femme de son ami) : — Madame, vous êtes jolie comme tous les cinq cents diables. Je veux vous faire danser; je veux donner un bal à tous ces pékins de Parisiens qui n'ont pas le sou, et portent des gants jaunes—serins!... Tous ces drôles viendront mendier des invitations, faire des platitudes pour avoir l'honneur de danser chez môa... Nous rirons beaucoup des bassesses de l'aristocratie.



873

Mathilde reste étourdie de tant d'esprit, de goût et de modestie...

Grandcry est visiblement embarrassé...

Ce-serin et sa femme viennent faire leurs adieux à la compagnie; mais Morico leur dit : — Vous ne partirez pas. Je ne le veux pas... môa!

— Monsieur!... dit Ursule.

— Taisez-vous! lui répond Morico, ou je parle du fermier Anselme...

Ursule est terrifiée par cette menace; elle dit toute tremblante : — Nous ne partirons pas.

Que signifient donc ces paroles mysterieuses : *Le fermier Anselme*! C'est un secret que, seul,

Felix, *qui potuit rerum cognoscere causas*,

pourrait nous dire, mais qu'il ne dit pas.

Ce monstre de Morico met le comble à ses atrocités en engageant toute la compagnie... à son bal, et quitte la scène en disant : *A lundi!* comme on dirait : *A l'échafaud!* La toile tombe avec d'affreuses convulsions, et la musique ajoute à l'horreur de cette situation.



874

DEUXIÈME ACTE.



Nous sommes au bal travesti du lundi; tout le monde est endimanché; l'aristocratie de Paris, représentée par cinq figurants qu cachent leurs mains noires dans une paire de gants de coton blanc, se livre à une foule de cancans de portière sur le compte du comte Morico et de la vertueuse Mathilde.

Mais bientôt la société du bal s'élève au chiffre de sept personnes par l'arrivée des deux cousines.

Ursule déclare à Mathilde qu'elle adore son mari (le mari de Mathilde, entendons-nous bien!), et que rien ne pourra les séparer.

La douce Mathilde pleurniche encore, mais mademoiselle Fitz-James prend des airs de marchande de pommes en colère.

Ursule lui déclare qu'elle la hait du plus profond de son cœur.

Mathilde pleurniche toujours, mais mademoiselle Fitz-James montre le poing, et jure la plus tendre réciprocité.

Enfin elles se livrent toutes deux aux charmes d'une conversation qui finirait par une véritable peignée, si mademoiselle Fitz-James, qui a complétement abandonné le caractère de Mathilde, n'abandonnait aussi le champ de bataille.



A peine est-elle partie, que Morico survient, trouve Ursule seule, et lui tient à peu près ce langage :

—Votre mari vous emb..., je me mets bien à votre place. Vous aimez le mari de votre cousine, et il vous aime... c'est à merveille. Mais Mathilde vous gêne, et son mari me produit le même effet. Débarrassez-moi de lui, je vous débarrasserai d'elle; ça va-t-il? — Non, c'est affreux! — Allons donc! farceuse! il le faut, ou je narre à Ce-serin l'histoire du *fermier Anselme*...— Vous êtes donc le diable? — Flatteuse!

Il la conduit au fond du salon en lui disant qu'à minuit une chaise de poste sera prête pour elle et pour Grandcry.

MONOLOGUE DE MORICO.

Quelle foule (dix figurants)! quel bruit! quelle fête!... et tout cela pour moi, pour moi, Morico, fils très-naturel d'une négresse esclave; pour moi, sauvage; pour moi, drôle, qu'on hait et qu'on méprise.... pour moi, ces fêtes, ce luxe, ces femmes belles, parées, étincelantes de diamants; pour moi, Morico, leurs tendres sourires, leurs charmes, leur esprit; pour moi la musique enivrante de la Porte-Saint-Martin, et les figurants si frais et si beaux, et leur élégance et leur tenue des dimanches.... Oh! c'est à en perdre la tête... et je la perds; et je dis des bêtises, en veux-tu, en voilà; j'en dis pour mes cinq millions de rente... et j'ai envie d'en faire... Oui, je ferai des bêtises pour Mathilde; car je ne l'aime pas, et elle me déteste... O bonheur! j'ai enfin trouvé une femme qui ne m'aime pas... Sapristi! c'est étonnant... Mais non, je m'abuse peut-être... Oh! si cela pouvait être! Oh! si elle pouvait me haïr, m'abominer, m'antipather! oh! oh!... ah! ah!...

— Vous m'avez fait appeler? dit Grandcry.

— Oui, lui répond Morico. Vous partez à minuit; vous enlevez Ursule.

— Enlever ma cousine; ce serait du propre!

— Vous êtes bien délicat aujourd'hui.

— Mais pourquoi voulez-vous?...

— Vous êtes bien questionneur aujourd'hui.

— Mais c'est un peu fort ça!

— Vous êtes bien récalcitrant aujourd'hui.

— Mais ma femme, je la planterais là!...

— Vous êtes bien vertueux aujourd'hui.

Grandcry, *à part* : Vous êtes bien assommant aujourd'hui.

Morico, *regardant dans la salle* : — Il y a de l'écho ici... — En voilà assez!... Vous allez faire le gentil avec votre cousine, vous allez la chauffer et la décider à partir.

Et moi, pour l'effet de la scène, je vais inventer quelque chose de neuf, — je vais écouter par le trou de la serrure votre dialogue avec Ursule...

Ursule tombe une seconde fois dans le même piége, et Grandcry recommence la scène du premier acte au profit, cette fois, de son ami Morico.

Grandcry et Ursule partiront à minuit. Mathilde vient cher-

cher son mari et trouve le comte noir, qui lui fait une déclaration en style sauvage; elle le repousse ; il entre en fureur et s'écrie :

— Ah! vous le prenez sur ce ton, femme charmante! Hé bien! vous me le demanderez à genoux et vous ne l'aurez pas...

— Ciel! qu'entends-je ? Dieu soit béni, voici mon mari.....

La brillante société envahit le salon, Morico conduit Mathilde et s'assied près d'elle pour lui dire à haute et intelligible voix :

877

— Vous êtes forcée de m'écouter, tout le monde nous regarde; vous êtes affreusement compromise, chacun croit que... Autant vaut que cela soit...

La société s'indigne pour le compte du mari, qui, selon l'usage, ne s'aperçoit de rien : les gants de coton se hérissent.



878

Le naïf La Rancune, qui veille toujours sur ses amours et qui se trouve tout naturellement au bal de Morico, s'horripile et pousse naïvement Grandcry à venger *leur* offense.

Ce-serin lui-même voit la paille dans l'œil de son cousin et lui crie : — Je vais taper dessus, mon cousin, si vous ne vengez pas ma cousine...

Grandcry, poussé à bout, jette ses gants, son chapeau et son bouquet au nez de Morico,



879

et crie : — Monsieur Morico, vous êtes une canaille!... Vous voulez faire faire des cancans sur mon épouse... et me faire passer pour un !.....

Les figurants s'en vont, Morico les rappelle et leur dit :

— Que diable! on ne s'en va pas comme ça, écoutez : monsieur de Grandcry, ce beau lion, est un...

— ARRÊTEZ!! crie Grandcry... taisez-vous, je ferai ce que vous voudrez...

— C'est bien! repart Morico, je vous disais, messieurs les figurants, que monsieur est un... pauvre fou!... A présent, allez vous coucher. — La toile tombe sur ce nouveau mystère.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe dans une maison isolée, au milieu d'une atroce forêt. Mathilde, enlevée en chaise de poste, a été amenée là par le valet du premier acte (le voleur de fruits); elle croit que l'ordre de cet enlèvement est parti de son mari : elle est fatiguée et demande du thé. — Une vieille drôlesse, qui remplit les fonctions de madame Bon-dos, lui apporte une tasse narcotisée... A peine la femme vertueuse en a-t-elle goûté, qu'elle sent une profonde envie de faire dodo...



880

Tout à coup ce monstre de Morico paraît...— Vous êtes enfoncée, madame, lui dit-il; votre mari vous a plantée là pour



881

enlever votre cousine : c'est moi qui vous ai fait enlever; vous êtes dans ma tanière, et vous venez de boire une infusion d'opium.


882

Dans deux minutes vous allez ronfler comme une toupie d'Allemagne..... Oh! vous me direz des nouvelles de cette petite infusion... Maintenant, madame...

— Ne m'approchez pas!... au secours, à la garde!... Maman! maman!! au secours!

— Madame, calmez-vous, j'ai beaucoup de choses à vous dire et vous n'avez que peu de temps à rester éveillée...

— Monsieur, je le dirai à mon ami!...

— Monsieur de La Rancune?... je m'en moque, madame, je lui ai joué un joli tour de mon métier, ainsi qu'à son ami Ce-serin; ils ne viendront pas nous déranger, vous pouvez dormir tranquille... Vous ne ronflez pas encore?... bon, causons de nos petites affaires.....

— Oh! mon mari, mon mari!

— Je vous l'ai déjà dit, madame la comtesse, votre mari aime une autre femme et il l'a enlevée ce soir... D'ailleurs, il viendrait qu'il ne dirait rien; il préfère être........ ce qu'il sera, que d'aller où je pourrais le mener avec ce morceau de papier...

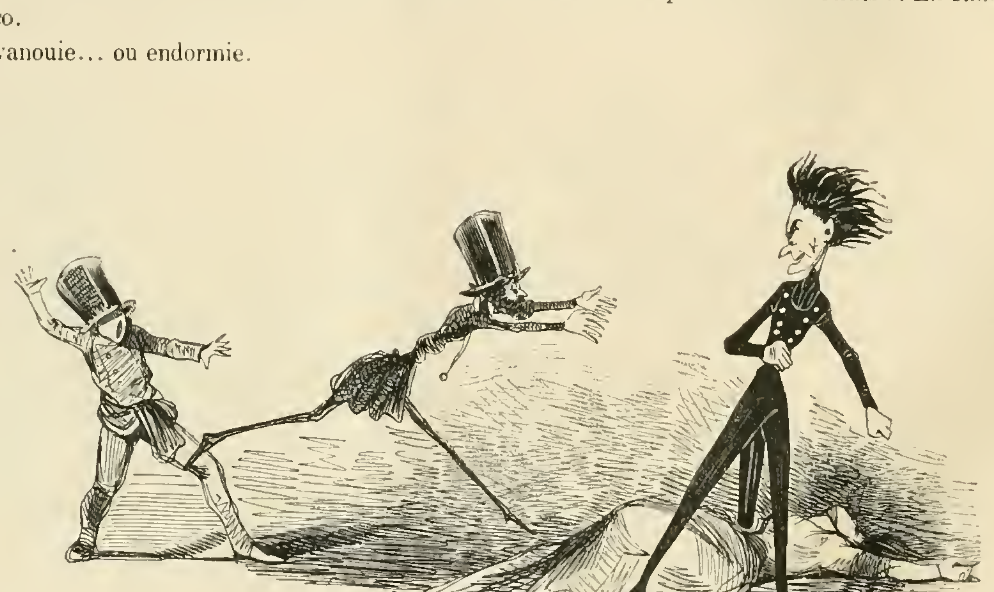
— O mon Dieu!

— C'est une petite erreur de signature, une folie de jeunesse, peu de chose, un faux!... Mais vous dormez peut-être?...

— Jamais, jamais! je me périrai plutôt... (Elle fait mine de s'enfoncer une aiguille dans le cœur.)

Tout à coup on entend des voix s'écrier : — Mathilde! Mathilde, arrêtez... La porte vole en éclats et La Rancune suivi de Ce-serin se précipite sur Morico.

Mathilde tombe évanouie... ou endormie.



883

(La Rancune.) Pauvre femme!... endormie... elle est bien heureuse, elle ne nous verra pas jouer!... A nous maintenant, Morico de malheur!

— Mais, messieurs, c'est un abus de la force, un acte arbitraire, une violation de domicile!... Je demande à aller en référé.....

— Monsieur, nous n'abuserons pas de vos moments, vous allez nous écrire une petite lettre par laquelle vous vous reconnaîtrez ravisseur, canaille, assassin..... Vous la signerez et tout sera dit..... mais tout ne sera pas fait, nous vous marquerons ensuite d'un fer rouge au front...


884

— Mais c'est horrible!... la loi me protégera... vous n'oserez pas!

— A la Porte-Saint-Martin l'on ose tout!... et puis, toi, miserrrable! n'as-tu pas osé PORTER un regard sur *cet ange*?... Mais tu ne savais donc pas que cette femme m'est sacrée?

— Non, je ne le savais pas.

— Hé bien! tu le sauras... Mais tu ne savais donc pas que, moi qui te parle, je n'ai jamais osé offrir un vœu, une prière, un soupir à cet ange... et cependant je suis joliment entreprenant, va!... Non, non, tu ne resteras pas en France... tu n'es pas digne de rester parmi les Frrrrançais!... tu as fait boire un bouillon à *cet ange*... tu as failli tuer *cet ange*... tu...

— Tu, tu, tu, — Turlututu! tu m'embêtes avec ton *ange!* Tue-moi donc tout de suite et que ça finisse...

(La suite au prochain numéro.)

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris

— Hé bien, non ! je ne te tuerai pas ; je serai plus conséquent que ça avec mes antécédents amoureux : j'ai été jobard jusqu'à présent, je continuerai à l'être. Je te lâcherai, tu t'en iras en liberté, et tu pourras recommencer si cela te fait plaisir, na !

Morico, libre, fait de sa liberté l'usage qu'on devine : il envoie une balle dans la poitrine de l'imbécile qui n'a pas su profiter de sa victoire.



885

QUATRIÈME ACTE.

Tout le monde continuant à voyager, tout le monde finit par se retrouver à Paris, même le naïf La Rancune, qui a été justement mis à mort il y a un an.

Tous sont d'une affreuse pâleur, et paraissent jouir de la plus mauvaise santé.

Le naïf La Rancune se plaint de son amour rentré, Mathilde éprouve les mêmes symptômes ; ils pleurent ensemble comme deux bornes-fontaines... Ils ne font que pleurer, ce que voyant Mathilde, elle conjure son amant de partir. Sauvez-vous, lui dit-elle ; sauvez-moi.... Je crains de me porter à quelque extrémité...



886

La Rancune, effrayé, s'enfuit ; mais le scélérat avant de partir s'est abandonné à sa passion, a perdu toute retenue, oublié tous ses devoirs d'homme vertueux. Il a commis une faute qu'il doit bien amèrement se reprocher... Le croira-t-on ? lui, La Rancune, il a osé... Non, on ne le croira pas !... Cette femme qu'il aimait depuis son enfance, cette femme qui a pour mari l'homme que vous savez, cette femme abandonnée pour sa cousine, cette femme avec laquelle il vit depuis un an.... le scélérat ! il ose, avant de partir, lui prendre tendrement la main.

. . . .

Fiez-vous donc à quelqu'un maintenant !

Ce-serin est également plongé dans la douleur par le fait de l'amour... L'amour exerce d'affreux ravages dans cette maison, c'est une espèce de cocotte, une épidémie, un cholera-morbus qui les met tous dans un bien triste état.

L'infortuné Ce-serin sait enfin de quoi il tourne pour lui.



887

Morico, en envoyant une balle dans la poitrine du naïf La Rancune, a blessé au cœur ce pauvre mari par ces mots lâchés à brûle-pourpoint : — Vous êtes... malheureux ! votre femme est enlevée par Grandcry.

Il entre donc, le..., malheureux, comme le père Sournois, poursuivi par un horrible cauchemar.

Mathilde veut le consoler : — J'ai été, comme vous, trahie, abandonnée... eh bien ! je m'en fiche...

—Parbleu! vous me la donnez belle! vous vous consolez, vous, avec un amant; mais moi je suis seul comme un pauvre chien... Non, non, je ne l'oublierai jamais.... Chère amie, s'écrie-t-il, tu m'as bien fait... des sottises, mais tu ne pensais pas me faire de la peine; au contraire.... Et il continue à battre la campagne au lieu d'aller battre sa femme, ce qui serait moins légal, mais beaucoup plus naturel.

Mathilde, restée seule, chante un petit monologue sur la situation de son pauvre petit cœur qui ne s'est pas donné à son époux, mais qui s'est laissé prendre, et qui brûle de se reprendre pour se redonner... C'est joli comme tout!

Madame Bon-dos, qui a repris son grade de femme à tout faire, introduit une dame voilée.



888

C'est Ursule... Ursule bien changée, Ursule revenue à la vertu et à Paris.

Elle narre à sa cousine une foule de petites facéties de jeunesse, elle avoue qu'avant le mariage de Mathilde avec Grandcry elle avait déjà fréquenté ce dernier... Elle conte, en le gazant, ce qui se passa jadis chez le fermier Anselme. Elle fait une confession générale, après quoi elle demande l'absolution.



889

La douce et bonne Mathilde l'accorderait; mais mademoiselle Fitz-James est implacable..... C'est avec dédain, avec mépris, avec haine et colère qu'elle reçoit la pénitente qui vient cependant l'avertir d'un danger. Morico et Grandcry sont de retour; ils vont venir, et Ursule trahit leurs secrets pour sauver sa cousine et manifester son repentir.

Grandcry vient à son tour narrer ses erreurs de jeunesse: il raconte aussi l'histoire du petit faux, et dit que Morico pouvant l'envoyer aux galères, il est dominé par la peur, et fait à Morico tous les sacrifices, y compris celui de sa femme. Il va l'emmener lui-même en Italie, dans un château de Morico, à qui il en fera présent... Mais Ce-serin et La Rancune paraissent, et jettent un défi aux deux coupables... On se battra dans une heure, à Vincennes, au carrefour de l'Étang.



890

CINQUIÈME ACTE.

Nous voici dans le bois de Vincennes...

Ursule et Mathilde viennent bras dessus bras dessous voir la chose.



Ne trouvant point leurs époux respectifs, elles supposent qu'ils ne sont point encore arrivés, et vont se promener un moment pour laisser à ces messieurs le temps de régler leurs petites affaires.

Les combattants font aussitôt leur entrée. Morico a l'air de dire : *Je voudrais bien m'en aller!* Le duel l'amuse fort peu, car, se dit-il, comme dit le proverbe : Au bois, l'on y va trois, et l'on en revient deux... et *quand on est mort, c'est pour la vie.*

Enfin, les règles du combat sont arrêtées, les adversaires se placent...

Notez bien que le naïf La Rancune n'est encore que témoin; c'est toujours à son profit que se joue la pièce. Pan!... Ce-serin a tiré, et Grandcry tombe transpercé... Morico le soutient et l'engage à tirer, malgré sa blessure, ne fût-ce que pour son agrément. Grandcry tire en effet, et tue Morico...



892

Au bruit, ces dames accourent; Mathilde s'écrie : Mon mari! Ursule dit tout bas : Le mien me reste, je n'ai pas de chance!... et elle tombe à genoux. Ce serin, qui la voit prosternée, pense tout haut : C'est pour moi qu'elle priait!...

CENDRILLON.

Dessins de CHAM.

Ne mettez sous les yeux des enfants rien qui puisse troubler ou effrayer leur esprit par des craintes ou des désirs chimériques; évitez surtout de fausser leur jugement.

Il était une fois un gentilhomme, qui, veuf d'une excellente femme, fut assez imprudent pour se remarier. Le ciel l'en punit en lui envoyant une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles qui lui ressemblaient sous tous les rapports, et le mari avait, de son côté, une jeune fille d'une douceur et d'une beauté sans exemple. Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère déploya tous les charmes de son caractère.



893

Ne pouvant souffrir les qualités de sa belle-fille qui rendaient encore plus haïssables ses deux propres enfants, elle la nourrit de coups de poings et l'abreuva de dégoûts : c'était elle, la pauvre enfant, qui devait nettoyer la vaisselle, frotter, faire les bottes,

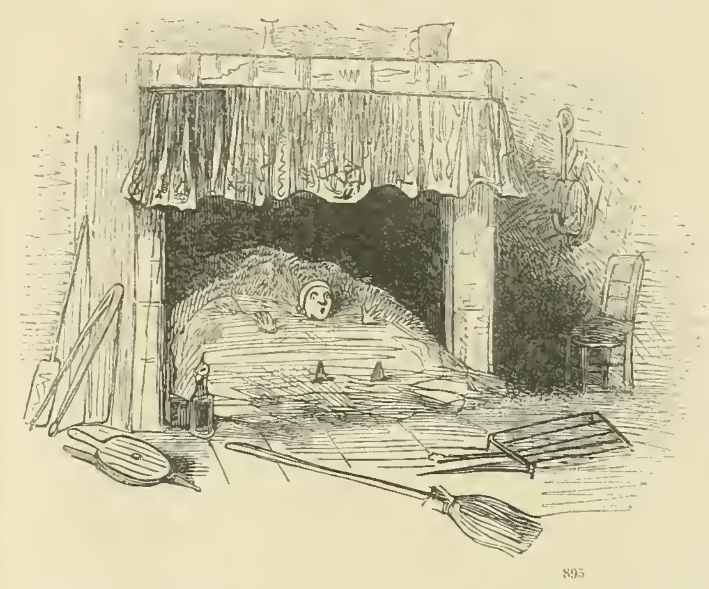


894

et habiller mesdemoiselles ses belles-sœurs. Elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs se carraient dans des lits à la mode.

La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée; car sa femme le gouvernait entièrement, selon l'usage de ce temps-là.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait se mettre dans la cheminée et s'asseoir au milieu des cendres, ce qui était assez malpropre, et prouvait que la personne même la plus parfaite ne



895

possède jamais toutes les qualités. Ce petit défaut la faisait appeler Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits tout couverts de poussière, ne laissait pas que d'être cent fois plus belle que ses sœurs quoiqu'elles fussent vêtues magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi



896

donna un bal et invita toutes les personnes de qualité : les femmes d'agents de change, les banquières, les fournisseuses,

les chefesses de bureau, tout ce qui formait l'aristocratie de sa cour.

Les deux belles-sœurs de Cendrillon ne furent point oubliées. Nouvelle peine pour la pauvre fille; car c'était elle qui repassait le linge de ces demoiselles, empesait leurs collerettes, et leurs tournures (dont elles avaient grand besoin). On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. Moi, disait l'aînée, je mettrai ma robe de velours rouge et ma belle guipure.



897

Moi, disait la cadette, je n'aurai que ma robe d'indienne ordinaire; mais je prendrai mon manteau à fleurs d'or et ma féronnière en diamants qui n'est pas piquée des vers. On envoya quérir des mouches de la bonne faiseuse, on acheta des corsets à la mode, et l'on rompit plus de douze lacets pour rendre à ces dames la taille aussi fine qu'elles le voulaient.



898

Cendrillon, qui avait un excellent caractère, donna de fort bons avis à ces demoiselles, et offrit même de les coiffer, ce qu'elles acceptèrent. Et pendant qu'elle se livrait à cette *merlanesque* opération, ses sœurs la narguaient avec ingratitude, en lui disant : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! mesdemoiselles, leur répondait la pauvre enfant, vous vous moquez de moi, ce n'est pas là ce qui me convient. — Tu as raison; on rirait bien si l'on voyait une souillon de ton espèce aller au bal. » Une autre que Cendrillon les eût coiffées de travers; mais, dit l'auteur, elle eut la générosité de les coiffer parfaitement bien.



899

Enfin le moment du départ arriva, et Cendrillon les suivit des yeux le plus long-temps qu'elle put; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en larmes, lui demanda ce qu'elle avait. « Je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas, lui dit sa marraine, qui était fée. — Hélas! oui, répondit Cendrillon en soupirant. — Hé bien! je t'y ferai aller, reprit la bonne marraine. » Et elle la mena dans sa chambre en ajoutant : « Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. «



900

Cendrillon s'empressa d'aller cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la ferait aller au bal. Sa marraine la creusa (la citrouille), et, n'ayant laissé que l'écorce, elle la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau landau



901

parfaitement suspendu : la queue forma le timon, la chair se changea en coussins de velours, et les graines devinrent autant de clous dorés qui faisaient le plus brillant effet.

La fée regarda ensuite dans la souricière, où elle trouva six souris tout en vie ; elle dit à Cendrillon de lever la trappe, et, chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un très-magnifique attelage de six chevaux gris-pommelé.

Comme elle était embarrassée pour faire un cocher, les souris étant toutes du sexe féminin, « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point de rat dans la ratière ; cela ferait notre affaire. — Tu as raison, dit sa marraine, va voir. » Il y en avait trois! trois de la plus belle espèce. La fée en prit un à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en gros cocher qui avait une des plus belles moustaches qu'on pût voir!



902

Ensuite elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir, apporte-les-moi. » Elle ne les eut pas plutôt, qu'elle les changea en six laquais ; leur peau forma une livrée délicieuse, et ils montèrent aussitôt derrière le carrosse, où ils restèrent attachés comme s'ils n'eussent fait d'autre métier toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien! voilà de quoi aller au bal ; n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais je ne puis y aller avec mes vilains habits. — C'est juste! repartit sa marraine. » Elle



903

la toucha de sa baguette, et ses habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent tout garnis de dentelles et ornés de pierreries.

Elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.



904

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, son cocher un vilain rat, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur forme et leur couleur primitives.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit, et elle partit ne se sentant pas de joie.

Son succès fut prodigieux! la danse cessa, les violons se turent, tant on était attentif à contempler les beautés de cette princesse inconnue. Le roi lui-même, tout vieux qu'il était et tout occupé d'un changement de ministère qu'il préparait, ne put s'empêcher de dire tout bas à la reine : « Fichtre! en voilà une de soignée princesse! » La reine dit au roi : « Il est vrai de dire qu'elle est un peu *choknosof!* » Le roi dit à la reine : « Si j'avais trente ans de moins.... — Voulez-vous bien vous taire, gros libertin, repartit la reine. »



905

Toute la cour était dans le ravissement, à l'imitation de la famille royale. Les hommes faisaient la roue comme des paons amoureux ; les femmes admiraient tout haut et enrageaient tout bas ; chacun se promettait cependant d'imiter cette inimitable princesse, de copier sa coiffure, sa tournure, la coupe et l'étoffe de ses habillements.

Le fils du roi la mit à la place d'honneur, et fit pour lui plaire

des frais inouïs : il lui offrit des oranges et des marrons, du cidre et du vin blanc ; bref, il la combla d'honnêtetés, et, la prenant ensuite par la main, il la conduisit à la danse, où elle se distingua par des pas et des entrechats si prodigieux, que le malheureux prince royal acheva d'en perdre la tête.


906

Tout à coup, entendant sonner minuit moins un quart, elle fit une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put.

Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle prenait goût à cet exercice, et qu'elle désirait bien retourner au bal le lendemain, comme le prince l'en avait priée.

Dans ce moment, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon alla leur ouvrir en bâillant, se frottant les yeux, et s'étendant comme si elle n'eût fait que se réveiller ; elle n'avait


907

cependant pas eu envie de dormir de toute la nuit. « Oh ! si tu savais, lui dit une de ses sœurs, quelle belle princesse nous avons vue au bal ! elle nous a fait mille civilités, elle a partagé avec nous les oranges et les marrons que le prince royal lui a donnés. » Cendrillon était au comble de la joie, et elle leur dit : « Mon Dieu, que vous êtes heureuses ! Ne pourrais-je point voir cette belle princesse ? Hélas ! mademoiselle Javotte (c'était le petit nom d'une de ces belles demoiselles), prêtez moi votre habit jaune, que vous mettez tous les jours, j'irai avec vous à la cour. — Vraiment, dit mademoiselle Javotte, vous nous feriez beaucoup d'honneur de nous accompagner ! il faudrait que je fusse folle pour y consentir. » Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et aurait été fort attrapée que sa sœur l'eût prise au mot.

Le lendemain, à peine ses sœurs furent-elles parties pour le bal, que Cendrillon remonta dans sa citrouille, encore plus parée que la première fois.


908

Le fils du roi ne la quitta pas plus que son ombre, et ne cessa de lui dire et lui offrir des douceurs. La jeune fille ne s'ennuyait point, cela se conçoit, — et elle ne manqua pas d'oublier la recommandation de sa marraine ; minuit sonna, qu'elle ne croyait pas encore être arrivée à onze heures ; elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait pu le faire une biche.

Le prince la suivit, et descendit quatre à quatre les marches de son palais.

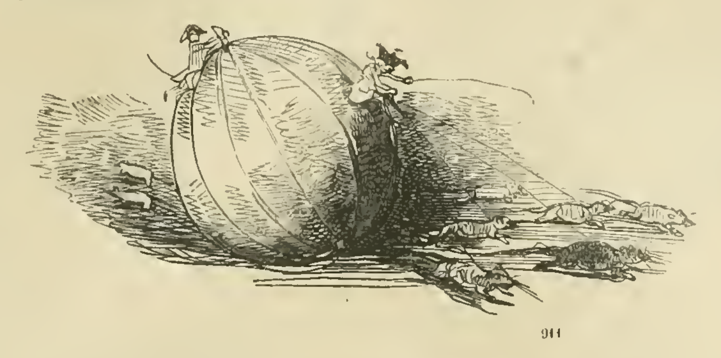

909

Mais, quoiqu'il fût parfaitement taillé pour la course, il ne put la rejoindre.


910

Dans la précipitation de sa fuite, dans le trouble que lui cau-

sait le désenchantement de sa toilette, Cendrillon perdit une de ses jolies pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement et serra sur son cœur.

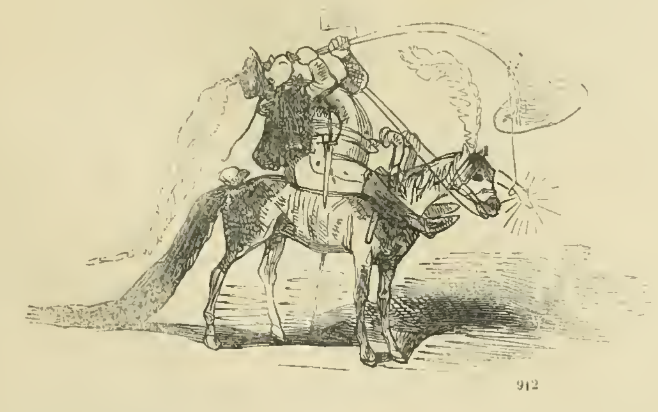


911

La pauvre enfant arriva chez elle très-essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits ; rien ne lui était resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, pareille à celle qu'elle avait laissée tomber.

On demanda aux gardes du corps qui faisaient faction à la porte du palais s'ils n'avaient pas vu sortir une belle princesse. Ils répondirent qu'ils n'avaient vu sortir personne si ce n'était une fille fort mal vêtue, et qui avait plutôt l'air d'une cuisinière que d'une princesse.

Le fils du roi, plus amoureux que jamais, fit publier à son de



912

trompe qu'il épouserait celle dont le pied serait juste à la pantoufle.

On commença à l'essayer aux princesses, puis aux duchesses, puis aux banquières, — agentes de change, — notairesses, — courtières, enfin à toute la cour, mais inutilement.



913

On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans cette gentille petite pantoufle, mais inutilement. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Voyons donc si elle me chausserait. » Ses sœurs se prirent à rire et à se moquer d'elle ; mais le gentilhomme chargé de faire l'essai de la pantoufle ayant regardé attentivement Cendrillon et la trouvant fort jolie, dit que cela était de toute justice, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles du royaume. Il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son joli petit pied, il vit qu'elle était même trop grande.

L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais il doubla encore lorsque Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle et la mit à son pied.

Aussitôt arriva la marraine, qui donna un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, et les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres. Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal Elles se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon de leurs mauvais traitements. Cendrillon, qui avait bon cœur et qui les quittait, leur pardonna.

On la conduisit chez le prince, parée comme une châsse, et peu de jours après il l'épousa.



914

L'archevêque qui les bénit prit pour texte de son sermon : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris :* toute la morale du conte est là-dedans.



915

ÉTRENNES

DE 1843.



Aubert et Cie,

ÉDITEURS.

Le COMIC ALMANACK a droit à un compte-rendu dans le MUSÉE COMIQUE — et à un compte-rendu favorable, d'abord parce que c'est un charmant petit livre d'étrennes, bien fait, bien imprimé, illustré avec art, avec goût et avec talent, doré sur tranches, cartonné avec luxe et digne d'être offert à une femme élégante, — ensuite parce qu'il est publié par l'éditeur du Musée, écrit par notre spirituel collaborateur Louis Huart, dessiné par nos amis MM. Trimolet et Vernier, et enfin imprimé par MM. Béthune et Plon, nos imprimeurs ordinaires. Nous ne cachons point, comme on le voit, les raisons qui peuvent influencer notre jugement ; mais, pour prouver cependant que l'amitié ne nous égare pas, nous offrons ici un échantillon de ce petit chef-d'œuvre typographique, en regrettant qu'il ne nous soit pas possible d'en agir de même pour les délicieux croquis à l'eau forte dont M. Trimolet a enrichi ce volume. Ajoutons que c'est un présent peu dispendieux : il ne se vend que 5 francs.

JANVIER.



LES HONNEURS DES GRANDEURS.



— Un immense roulement de tambours qui retentit depuis Metz jusqu'à Perpignan, et depuis Brest jusqu'à Besançon, annonce à toute la France qu'une nouvelle année commence. C'est là une assez triste nouvelle pour bon nombre de personnes, surtout pour les dames qui ont trente-neuf ans, car elles arrivent à un chiffre fatal qu'il suffit presque de prononcer pour faire blanchir les cheveux.

Heureux celui qui au 1er janvier ne reçoit, en fait d'hommages, que ceux de son facteur, car il en est quitte pour trente sous!



— Si janvier ramène les bonnes soirées passées auprès d'un large brasier qui pétille, il ramène aussi les factions sous l'arcade du Louvre, et le malheureux garde national, condamné à deux heures de Sibérie forcée, n'échappe à une congélation complète qu'en se coiffant de trois bonnets de coton, et en se fabriquant un manchon de son bonnet d'ours. C'est dans des circonstances pareilles qu'on apprécie tout l'avantage d'être inscrit sur les contrôles d'une compagnie d'élite!



— Privés de leurs jeux dans le jardin des Tuileries, les jeunes moutards français cherchant à marcher sur les traces de leur grand frère âgé de quinze ans, pendant que leur bonne est allée parler politique avec quelque valet de chambre des environs, se mettent à culotter des pipes avec un aplomb tout oriental. — Sauf à éprouver ensuite quelques légères peines de cœur et d'estomac.

FEVRIER.



LE BAL MUSARD.



— Le froid repince de plus belle et les petits rentiers s'aperçoivent avec peine qu'une voie de bois ne suffit pas pour tout un hiver, aussi se décident-ils à prendre quarante nouveaux francs au fond du vieux tiroir de leur vieux secrétaire. — Le portier, d'après l'usage antique et solennel, continue à prélever sa dîme et se choisit une légère bûche, ce qui fait pousser un énorme soupir au locataire.



— Les plaisirs du carnaval produisent leur effet accoutumé sur les Parisiens, et bon nombre d'entre eux, après les nuits passées au bal, se trouvent atteints d'un rhume de cerveau compliqué d'une fluxion de poitrine, et, trois médecins aidant, ils ne tardent pas à passer dans ce monde que l'on est convenu de nommer *meilleur*. — Ce qui n'empêche pas que chacun ne cherche à se procurer cette amélioration à son sort que le plus tard possible.



— M. Gannal se faufile à la suite des médecins et, voulant conserver à la postérité la plus reculée l'image de ce notaire ou de ce ferblantier, — chose dont la postérité se passerait parfaitement, — injecte notre décédé avec sa merveilleuse liqueur; ce qui fait que ce personnage, taillé de son vivant sur le modèle de Levassor, se trouve vingt-quatre heures après sa mort transformé en un rival de Lepeintre jeune.



Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.

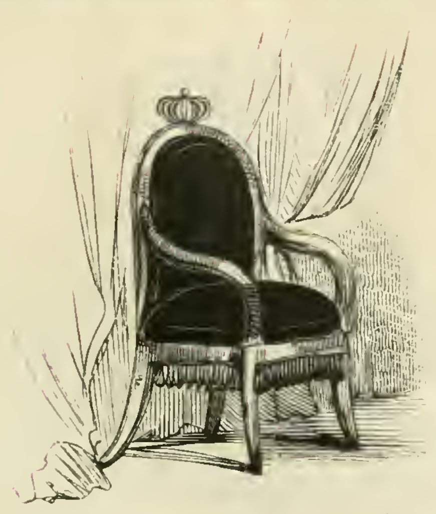
MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PARIS DÉVOILÉ OU LES MYSTÈRES SUS,

Deuxième Partie. — Par CHAM.

L[illegible] dans l'A[illegible] [illegible] pas [illegible] non plus [illegible] P[illegible]-J[illegible] [illegible] de l[illegible] [illegible] [illegible] S[illegible] G[illegible]



916

P[illegible]r éviter les [illegible] [illegible] strict [illegible], s'était [illegible] en l'[illegible] qu[illegible] avait [illegible] son [illegible]

[illegible] chose peut para[illegible] tr[illegible] quelques-uns de [illegible]; mais, comme le f[illegible] observer M. Sue, c'est un usage a[illegible]té dans les cours du Nord. Grâce à cette ingénieuse précaution, un prince voyage avec fruit, avec agrément, et é[illegible] aux [illegible] d'une représentation gênante.

Malgré son *transparent* incognito, malgré son apparence de [illegible] d'allumettes chimiques en faillite, Rodolphe ter[illegible] [illegible] Nous introduisons le lecteur dans l'h[illegible] de la rue P[illegible]



— Passez, je vous prie.

— Je n'en ferai rien. Après vous.

— Je pense pour vous [illegible]. Dieu! que c'est beau! qu[illegible] c'est [illegible]! On voit bien que nous sommes chez un *D[illegible]* h[illegible]...

Dix heures viennent de sonner.

917

[illegible]

M. Sue [illegible] singulièrement cette heure-là. Les [illegible] sonnent toujours dix heures. Je parie qu'il y a quelque mystère là-dessous!

Dix heures doivent être pour M. Sue le moment du lever, du déjeuner, ou de quelque autre importante fonction.

Au milieu d'une grande pièce, précédant le cabinet de travail [illegible] M[illegible]



918

Le premier valet [illegible] lettres [illegible] le soir par [illegible] prince Rodolphe [illegible]

Un huissier, tout [illegible] et la [illegible] battants et [illegible]

— Son Excellence [illegible] Gr[illegible]



919

Le baron de Graune avait [illegible] cinquante [illegible] et [illegible] cheveux gris [illegible]



921



925



922



923



924



925



926



927



928



929

[illegible]



930

[illegible] M. Willis [illegible]



931

[illegible] de son [illegible] cholérа ; le ciel est juste et M. Willis [illegible] aux portes du tombeau. David est appelé en [illegible] il fait un miracle [illegible] tue pas son malade. Surpris de ce procédé et pénétré de reconnaissance, M. Willis s'empresse de renvoyer son sauveur au cachot.

Le prince Rodolphe visitant l'Amérique à la tête de [illegible]



932

[illegible] David et Cecily [illegible] récompense le [illegible] par une dot de 25,000 fr. ; puis il marie les deux amants. — Hélas !

Fatal retour des choses d'ici-bas !

[illegible] Cecily fut-elle au comble de ses vœux [illegible] et le pauvre David [illegible] la preuve qu'il était [illegible]



933

[illegible]

— S[illegible], je vois [illegible] comme une [illegible] vous avez, [illegible] pages, déposé [illegible] œufs de huit [illegible] besoin.

[illegible]

Rodolphe, muni des précieux renseignements [illegible] par son Vidocq diplomatique, se rend [illegible] du Temple afin de découvrir la demeure du jeune banquier François Germain, [illegible] termédiaire de sa correspondante mademoiselle Rigolette.

Ce grand prince portait un paletot [illegible] problématique [illegible]



934

Le prince [illegible] que les [illegible] de la rue de la Limace [illegible] inexact qu'il était [illegible] encore le [illegible] de Gerolstein.

[illegible] la maison de la rue du Temple. Craignant de ne pas mettre autant de grâce que lui dans ces répétitions, nous [illegible] nos lecteurs à la [illegible] C'est [illegible] même chose.

[illegible] grand prince [illegible] entra chez [illegible]. Il aperçut d'abord un globe de verre rempli d'eau, qui servait de réflecteur, un pot [illegible] vases sur la cheminée, sur la table, sous le lit, partout.

Ah! daignez m'épargner le reste.

Rodolphe [illegible] engager la conversation [illegible]

[illegible]



935

— Madame, [illegible] l'appartement [illegible] à louer!

— Monsieur, [illegible] répondit elle, il y a z une chambre à louer au *cinquième*. Mais on ne peut pas la voir... Alfred est sorti.

Rodolphe, en profond stratégiste, profitant de l'absence [illegible] garnison, voulut pénétrer au cœur de la citadelle, et pour cela il employa une de ces ruses de guerre qui réussissent toujours avec une adversaire comme madame Pipelet. Il [illegible] une tournée de *dur*, et jeta au cerbère un gâteau [illegible].

Madame Pipelet s'empressa d'a[illegible] deux verres de *consolation*.

Pendant son absence, le facteur apporta deux lettres : l'une pour un M. Bradamanti, [illegible]; l'autre, pour [illegible] Naturellement étonné de voir un [illegible] recevoir une lettre, le grand prince [illegible] deux [illegible] à son [illegible] madame Pipelet, [illegible]



946

— Bah! [illegible] c'est du commandant [illegible]

— Du commandant[illegible]



937

— Oui, [illegible] c'est [illegible] Il [illegible] de [illegible] comme [illegible]

— Et vient-il souvent?

— Ah! [illegible] voici déjà trois fois [illegible] tout pour son bonheur, et [illegible] pas plus de [illegible] que dans mon œil. [illegible] verre [illegible] mais elle n'a [illegible] monté [illegible] y paraît qu'elle avait déjà assez [illegible] du commandant. Une autre fois elle [illegible] jusqu'à [illegible] encore, et elle a reparti sans [illegible] de voiture [illegible] au cocher d'[illegible] rue Saint-Dominique [illegible]



938

Au [illegible] Rodolphe [illegible] en [illegible] ses [illegible] présent, et le prince [illegible] son ami d'Harville.

— Je monte chez le commandant, poursuit madame Pipelet, j'avais mis mes [illegible] pas [illegible] à sa porte [illegible]. Je la pousse [illegible] il faisait sombre [illegible] commandant me prend [illegible] amoureusement :



939



940



941



942



943



944



945



946

[illegible] Lyon [illegible] Rodolphe ne tarda pas à quitter l'ambassadrice [illegible] se promenait triste et pensif au milieu des melons [illegible] végétaux, il entendit une affreuse conversation entre Cé[illegible]rat, son épouse en retraite, et [illegible] complice. Cé[illegible]rat racontait que la belle marquise d'Harville devait aller le lendemain matin, rue du Temple, n° 17, [illegible] Charles Robert [illegible] de famille; elle ajoutait que [illegible] par une lettre anonyme [illegible] le mari de la marquise [illegible] de perdre sa meilleure [illegible].



947

Rodolphe [illegible] cette pauvre innocente [illegible] ne put [illegible] la fatale [illegible].

A midi, M. d'Harville prend un cabriolet et sa femme prend un milord. Le cabriolet suit le milord, et tous deux [illegible] rue du Temple, 17.



948

La marquise [illegible] la hideuse [illegible] Bras-Rouge.

Le marquis la suit [illegible] elle est perdue...

Non, Rodolphe l'attend dans l'escalier... — Madame, [illegible] votre mari sait tout; [illegible] montez au cinquième, et faites une distribution d'aumônes : votre mari [illegible] du [illegible]

Le m[illegible] te [illegible]

Rodolphe se précipite dans [illegible] du commandant, qui le prend dans ses bras en lui disant : *T[illegible] s [illegible] ard, mon ange!*



949

Pendant ce temps [illegible] descend du ciel [illegible] bras dessus bras dessous avec son [illegible] plus [illegible] que jamais.

FIN DE LA [illegible]

Nos éditeurs, MM. Aubert et Cie, ont eu l'heureuse idée d'établir des étrennes de livres et albums à prix fixe, ce qui évite à tout le monde l'ennui de marchander, et détruit la crainte de payer trop cher. Cette idée est excellente, et ce qui le prouve c'est que les magasins de la place de la Bourse sont visités par tout Paris. Mais il faut dire aussi que tous les goûts et toutes les fortunes trouvent à se satisfaire chez MM. Aubert et Cie, où se rencontrent à la fois les albums les plus riches et des albums de 50 centimes, les livres du plus grand luxe et des livres de 30 centimes. Les magasius de MM. Aubert et Cie sont le vrai bazar de la librairie parisienne.

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

HISTOIRE DES MÉSAVENTURES

DU

CHEVALIER DE MAL-MENTAL,

DOUBLE FOU, AMOUREUX ET CONSPIRATEUR (1).

DESSINS D'EUSTACHE.

Raoul de Mal-mental reçut le jour d'un père *très-pané*, et cela exerça une influence bien fâcheuse sur son moral. Ce qui prouve combien Mal-mental le père était pané, c'est qu'après avoir donné le jour à son fils il mourut sans lui avoir jamais rien donné autre chose.

Du reste, nous présumons que ce vieux gueux n'était pas honnête, car sans cela on n'aurait pas manqué de nous parler de sa vertu ; puisqu'on a gardé le silence sur ce sujet, c'est qu'il n'y avait absolument rien à en dire.

A la mort du vieillard, Raoul, après un inventaire exact et complet, terminé en trois minutes, s'étant aperçu qu'il héritait uniquement du nom de son père, résolut de venir manger ses revenus à Paris. — En conséquence, il prit la route de la capitale, et il ne prit même guère que cela pendant trois jours de marche, — vu l'état de ses finances.

Arrivé à Paris, le jeune chevalier de Mal-mental eut une première monomanie : ce fut de visiter le grand roi Louis XIV et les restaurants à trente-deux sous. — Après plusieurs essais également infructueux, le jeune chevalier, grâce à la protection du maréchal de *Vieux-Lard*, plus connu sous le sobriquet de *Villars*, parvint à s'enrôler dans un régiment de tourlourous de l'époque, ce qui l'admit à l'honneur d'aller se faire casser différents membres au service du grand roi ; — ce malheureux Mal-mental ne se contentait pas d'avoir la tête fêlée.

Mais, voyez la chance ! — notre héros part pour la Flandre, et voilà que ça l'amène immédiatement à voir Versailles, attendu qu'après la première victoire le maréchal de *Vieux-Lard* dit à son protégé : « Mon ami, vous êtes couvert de lauriers et de boue, profitez de cela pour aller vous présenter à Louis XIV. Vous lui direz de ma part : — Gloire, victoire, guerriers, lauriers et Français ! — ça suffira. »

Effectivement, à peine le grand roi entend-il ces mots que ça lui cause le plus grand plaisir ; — mais il s'empresse de congédier Mal-mental en le félicitant sur son courage et en lui promettant sa protection. Mal-mental sort du palais avec un orgueil de dindon, tellement il se croit déjà truffé de pensions et bardé de décorations, en récompense des nobles cicatrices imprimées par l'ennemi !



En voyant que notre chevalier de Mal-mental fait ainsi soixante lieues en dix heures et parvient à plaire à Louis XIV, vous vous dites peut-être : — Voilà un gaillard qui, s'il continue, ne peut pas manquer de faire son chemin, nous n'avons plus besoin de nous inquiéter de lui… — Et peut-être même, pour ne plus vous occuper de lui, étiez-vous déjà sur le point de planter là le roman !

Halte-là, monsieur, comme vous y allez… attendez un peu, et vous allez voir qu'en un clin d'œil les verres de la lanterne magique sont changés : — Voici que le grand roi Louis XIV, le soleil de Versailles, a la faiblesse de se laisser mourir comme un vulgaire ferblantier ; — le régent gouverne à son tour, et n'a rien de plus pressé que de mettre sous la remise tous les anciens serviteurs du grand roi, et Mal-mental ne se trouve plus possesseur que d'un nez qui a trois pieds de long (anciennes mesures du temps de Louis XIV).

Pour comble de malheur, Mal-mental, qui était amoureux fou d'une dame du grand monde, entend tenir des propos sur l'objet

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Alexandre Dumas, qui avait eu connaissance de notre manuscrit, nous ne savons par quel moyen, a publié un roman en quatre volumes, sous le titre des *Aventures du chevalier d'Harmental*. — Comme ce roman ne peut être qu'une parodie de notre ouvrage, nous attaquerons M. Alexandre Dumas en contrefaçon.

de sa flamme, et conçoit immédiatement le projet de tuer, selon les règles les plus propres de l'art, l'insolent qui s'est permis ce blasphème envers sa dulcinée.

Seulement, les duels étant défendus sous peine de mort pour le survivant, ce qui ne laissait pas que de compliquer la question, les témoins pour ces sortes de parties de plaisir se trouvaient assez difficilement. — Aussi, que fait Mal-mental? — Il se rend sur le Pont-Neuf, où jadis se réunissaient une foule de *Ruffians* (c'était la *Bourse* de l'époque), et il ne tarde pas à voir arriver en chair et en os l'homme de ses rêves, c'est-à-dire une espèce de sacripant nommé le capitaine *Roc-finette*, orné de moustaches presque aussi longues que sa rapière.



951

Mal-mental offre aussitôt à ce monsieur son amitié et l'occasion de se faire couper la gorge. — Le capitaine Roc-finette, touché de cette marque de confiance, accepte immédiatement, et nos deux champions vont sur-le-champ retrouver leurs adversaires qui les attendent au bois de Boulogne. Nos combattants se rencontrent, se saluent respectueusement, se mettent en garde, s'enfoncent réciproquement six pouces d'acier n'importe où, — puis se resaluent encore plus respectueusement.

Quant à Roc-finette, il n'a pas reçu la moindre égratignure, attendu que sa longue épée, ou, pour nous servir du mot propre, sa *colichemarde*, a pour habitude de perforer tous ses adversaires depuis vingt ans. — Vous conviendrez que ce Roc-finette était en société un homme tant soit peu colichemardant.

Pour récompense de ce service, Mal-mental donne son cheval au capitaine, en le priant de le garder toute sa vie (toute la vie du cheval, bien entendu). — Roc-finette le jure, et en conséquence il va le vendre aussitôt, attendu qu'il éprouve le besoin de le manger, et que, pour se livrer à ce repas plus agréablement, il aime mieux transformer cet animal en pièces de six livres.

Rentré chez lui, Mal-mental trouve deux billets arrivés *franco*. — Le premier a été écrit par la dame pour laquelle il vient d'exposer sa vie et de sacrifier son cheval. — En termes très-polis cette dame le prie de ne plus remettre les pieds dans son domicile politique et conjugal, attendu qu'elle a choisi un autre ami intime.

Mal-mental tombe de son haut, et, pour se remettre, éprouve le besoin de s'arracher quelques poignées de cheveux.



952

Le second billet annonce à Mal-mental qu'un domino gris orné d'un nœud violet lui donne rendez-vous pour le même soir au bal de l'Opéra. — Ce ruban violet veut filer avec lui une aune de conversation.

Mal-mental, dans le premier moment, ne sait pas trop s'il veut ajouter foi à une lettre anonyme qui n'est pas signée, — puis enfin il se décide à mettre un nez de carton, et sous ce travestissement il se rend au bal de l'Opéra, où le Musard de l'époque fait danser la Monaco à tous les jeunes balochards des meilleures familles de France. — Il aperçut même le beau duc de Richelieu qui pinçait son léger cancan à la barbe de tous les sergents de ville, et sans s'inquiéter le moins du monde s'il désobligeait son gouvernement; il va sans dire que son travestissement était du meilleur goût et parfaitement *chicandard!*



953

Mal-mental ne tarde pas à rencontrer dans le foyer son Ruban violet, et ledit Ruban l'entortille tellement, qu'il lui persuade de se laisser emballer dans un coucou qui doit le conduire, les yeux bandés, dans un lieu complétement inconnu de la police française.

Après une course assez longue, les voyageurs arrivent dans

un souterrain habité pour l'instant par un tas de conspirateurs qui méditent un assassinat en faveur du régent.



954

Tous ces brigands sont des seigneurs de la plus grande distinction, et la maîtresse du logis n'est rien autre que la duchesse du Maine, qui, pour différents motifs de famille, tient à se débarrasser de son parent Philippe d'Orléans, à appeler en France le roi d'Espagne, et à exciter une guerre civile : — la vie est si courte, qu'on ne saurait trop en embellir le cours.

L'âme de cette conspiration est l'ambassadeur Cellamare, qui, au dire de quelques historiens d'ordinaire parfaitement renseignés, était un grand bel Espagnol, sec comme une allumette chimique allemande, et jaune comme une orange portugaise, du reste ayant tout l'aimable entrain d'un Anglais, et l'accent éminemment alsacien.



955

Il est vrai que d'autres historiens non moins bien renseignés prétendent que ce personnage avait une taille qui aurait été la parodie de celle de Lepeintre jeune, si Lepeintre jeune eût existé à cette époque, et possédait un aimable coloris qui semblait emprunté à un vieux fond de tonneau de vin de Bordeaux.

Aussi, pour satisfaire tous les goûts, avons-nous pris le parti de faire confectionner une double portraiture de ce célèbre personnage ; — et notez que ces portraits sont parfaitement ressemblants, attendu qu'ils n'ont pas été pris au daguerréotype.



956

Mal-mental, après avoir contemplé ce personnage pendant quelque temps, ce qui ne lui procura pas une bien grande satisfaction, mais ce qui nous laisse pourtant à penser qu'on lui avait ôté son bandeau, pousse tout à coup un : — *Ah ! sacristi !* d'admiration en apercevant les beaux yeux de la duchesse du Maine, qui, voyant que le jeune homme est *toqué*, profite de cette première influence pour en faire complétement un conspirateur.

Mal-mental, en sa qualité de tourlourou licencié, est très-mécontent du gouvernement, et se met à jurer tout ce qu'on veut sur tous les poignards de la société, et sur les beaux yeux de la duchesse, qui le poignardent encore bien davantage.

Bref, on choisit notre jeune homme pour en faire l'agent actif de la conspiration, attendu que tous les autres messieurs sont trop grands seigneurs pour avoir du cœur ; c'est bon pour les petites gens. — Pour commencer à conspirer, on envoie Mal-mental habiter une petite chambre sise à un cinquième étage de la rue du *Temps-Perdu*, appartement qu'il loue sous le nom et sous le costume d'un jeune Savoyard. — Ce moyen était ingénieux et devait dérouter tous les soupçons de la police; car on sait bien que les Savoyards, fussent-ils nés en Auvergne, ne songent jamais, en fait de politique, qu'à se procurer des peaux de lapin au plus bas prix possible. — Le commissaire de police du quartier ne soupçonnait guère que c'était à la peau du régent lui-même que Mal-mental voulait avoir affaire.

A peine installé rue du *Temps-Perdu*, Mal-mental ne sut que faire du sien ; et, pour se désennuyer, il se mit à cultiver les beaux-arts en jouant sur un *mirliton* toute sorte d'airs d'Armide.

Or, un jour comme il était à sa fenêtre, qu'aperçut-il à la fenêtre d'en face ? — Une ravissante tête de jeune vierge. — Et quelle tête et quelle vierge ! — Ce n'est que rue du *Temps-Perdu* qu'on en trouve de pareilles.

Le soir venu, qu'aperçoit derechef à cette même fenêtre notre même Savoyard ! — Une *ombre chinoise* qui n'aurait pas été admise dans le répertoire du moral M Séraphin.



957

A cette vue, Mal-mental fut tout d'abord très-vexé, et il plaça tout de travers son bonnet de Savoyard ; mais bientôt il fait cette réflexion aussi neuve que consolante, que cette silhouette noire qui prend de telles licences sur le front blanc de la jeune voisine peut être son père !

Mal-mental est tiré de ses rêveries amoureuses par un message de la duchesse du Maine, qui l'engage à se préparer à tenter le grand coup en question, et à chercher d'autres Savoyards non moins intrépides que lui pour se rendre maîtres du régent dans une de ses excursions nocturnes.

Mal-mental pense de prime abord à son ami le capitaine Rocfinette, qui lui a donné son adresse chez madame veuve Fillon, particulière bien connue dans Paris, et chez laquelle il était en train de manger les restes de son cheval. — Puis, après s'être assuré du concours de cet honorable collaborateur et lui avoir assigné rendez-vous pour la nuit suivante rue des *Bons-Enfants*, où l'on doit assassiner le régent, Mal-mental regrimpe dans sa petite chambre pour jouer un dernier air de mirliton, air passionné qui fasse connaître tout son amour à la ravissante voisine, et qui lui dénote en même temps que le jeune et infortuné Savoyard est sur le point de courir un grand danger.

A peine Mal-mental est-il au milieu de son morceau (*la complainte de Fualdès*), que la fenêtre de face s'entr'ouvre, — et, ô bonheur, — la jeune fille continue son même air sur son virginal mirliton !

Ce n'est pas tout : — en continuant à jouer sur son mirliton, la jeune fille apprend au Savoyard qu'elle se nomme Bathilde, qu'elle est la pupille de la vieille silhouette dont il a été parlé plus haut, et qui n'est rien autre qu'un nommé *Soiffard*, non, je veux dire *Buvard*, honnête copiste de la Bibliothèque du roi.

De son côté, Mal-mental embouche son instrument, et joue : — *Je suis Lindor, ma naissance est connue*, — ce qui veut dire à ne pas s'y méprendre : *Je m'appelle Mal-mental*, et je ne suis pas Savoyard !

Voilà qui prouve bien que les parents ne sauraient donner trop tôt quelques notions de musique aux jeunes filles, ne fût-ce qu'une légère nuance de mirliton, — instrument qui était le piano du temps de la Régence.



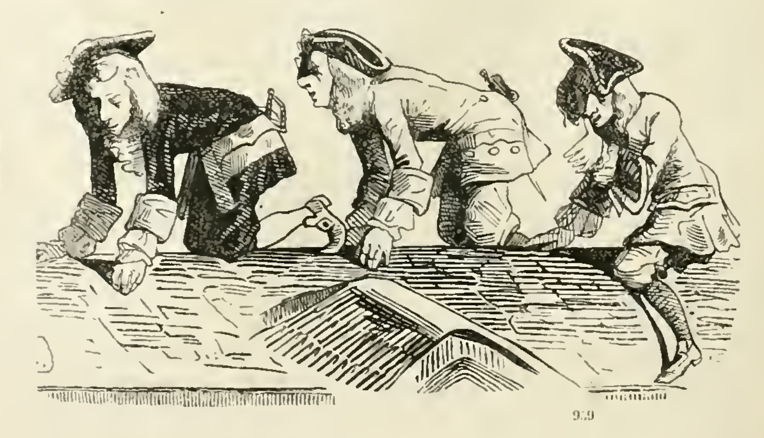
958

Comme ce duo commençait cependant à devenir par trop musical, les deux amants y mirent fin en allant se coucher, — chacun dans son lit respectif, bien entendu.

DEUXIÈME PARTIE.

Le régent, future victime des menées ténébreuses du noir souterrain de l'Arsenal, doit aller souper chez la femme de M. de Sabran, — aimable seigneur qui s'était rendu justice en se logeant rue des *Bons-Enfants*. — Comme le régent a pour habitude de prolonger ses soirées jusqu'au petit jour, jusqu'à cette heure solennelle où l'on ne rencontre dans les rues de Paris que des laitières et des moineaux francs, les conjurés ont résolu de profiter de la circonstance pour se porter au coin d'une rue par où doit passer l'imprudent prince pour retourner au Palais-Royal.

Mais voyez un peu comme les projets humains sont contrariés au moment où l'on s'y attend le moins ! — Le régent et ses aimables compagnons, au lieu de sortir de chez madame de Sabran tout bonnement par la porte comme de vulgaires bourgeois, s'imaginent de parier qu'ils sont capables de faire concurrence aux chats, et conçoivent le projet téméraire de rentrer au Palais-Royal par les gouttières !



959

C'est en vain que madame de Sabran cherche à retenir le prince, il suit l'exemple qui vient de lui être donné par son écervelé de favori le petit *Rat-vanne*, et sort par la fenêtre pour grimper sur le toit.



960

Voilà donc nos gaillards qui se mettent à courir sur les tuiles à l'instar de véritables angoras ; et comme il est un Dieu pour les... princes, le régent n'attrape seulement pas une entorse dans cet exercice où un honnête homme se serait vingt fois rompu le cou.

Quant à nos conspirateurs, je vous laisse à penser la piteuse mine qu'ils firent lorsqu'ils se virent passer sous le nez, ou plutôt bien au-dessus du nez, le gibier qu'ils guettaient.



961

Dans leur désespoir, les conjurés conçoivent la folle idée d'aller crocheter la serrure de la porte d'entrée du Palais-Royal ; mais elle tient bon quoiqu'elle n'ait pas été confectionnée par M. Fichet, et, le *guet* survenant, les conjurés se retirent fort tristes.

Dans sa retraite à travers la rue des Bons-Enfants, Mal-mental, accompagné du vieux brigand Roc-finette, cause une peur effroyable à un bourgeois de Paris légèrement attardé, et ce bourgeois n'est rien autre que le respectable tuteur de Bathilde, le père *Soiffard*, non *Buvard*, en personne !



962

Aussi le père Soiffard se croit-il arrivé à son dernier quart d'heure, — ses jambes, qui n'étaient pas déjà trop solides auparavant, se mettent tellement à flageoler que c'est à peine s'il a la force de se traîner jusqu'à la rue du *Temps-Perdu* ; — et arrivé auprès de Bathilde, il raconte comment il s'est échappé des mains des terribles bandits ! — O noble chevalier de Mal-mental, c'est toi qu'il qualifiait de cette épithète désagréable. Mais aussi pourquoi diable étais-tu en compagnie de Roc-finette, d'une longue rapière et de quatre effroyables pistolets ? — Tu devais savoir que, même du temps du préfet de police M. Voyer-d'Argenson, les brigands seuls avaient le privilége de porter des armes, et que tout honnête homme qui se permet d'avoir seulement une canne plombée pour se défendre contre les voleurs et les chiens errants est immédiatement condamné à une amende par le tribunal de police correctionnelle.

Notre conspirateur ayant manqué son coup retourna se cacher plus que jamais dans sa petite chambrette de la rue du Temps-Perdu, et l'amour le consola des désagréments de la politique.

Comme la flûte est un moyen de correspondance qui laisse beaucoup à désirer et dont on perd facilement la clef, Mal-mental se mit à chercher un facteur qui voulût bien se charger de porter ses billets doux à Bathilde ; — il le trouva dans une levrette appartenant à la jeune personne et qu'il attira dans son parti et dans sa chambre en la soudoyant avec plusieurs kilogrammes de sucre de betterave. L'amour est un petit drôle bien ingénieux, car je me plais à croire que ce fut lui qui souffla cette idée à Mal-mental, à moins que ce ne fût l'épicier du coin.

Après quelques jours de travail l'éducation de l'intelligente levrette fut complète ; non-seulement elle avait appris à garder sur son nez un léger morceau de sucre sans y toucher, — mais

encore elle apprit à porter à son cou un *poulet*, toujours sans y toucher.



963

Un chien est un facteur donné par la nature!

Au milieu de ces divers exercices les heures s'écoulaient délicieusement rue du *Temps-Perdu*, et le chevalier avait presque oublié le danger qui menaçait sa tête. C'est l'habit savoyard qui déteignait sur lui et qui lui donnait cette heureuse insouciance.

Pendant ce temps, le régent est informé par son fidèle ministre Dubois (dont on fait les cardinaux) du danger qu'il a couru; il fait prendre des renseignements sur les conjurés, sans cependant prendre lui-même plus de précaution pour l'avenir. Cela tenait principalement à ce qu'il se rendait chaque soir dans une foule de lieux qui, pour être publics, ne doivent pas cependant être visités publiquement, et une escorte de mousquetaires stationnant à la porte de l'hôtel de madame veuve Fillon aurait produit un assez mauvais effet dans Paris. — Il aurait fallu que ces mousquetaires fussent bien gris pour ne pas rougir du rôle qu'on leur faisait jouer.

A la suite d'une mercuriale adressée au régent par sa mère, l'infortuné bâille à se décrocher les mâchoires, et pour se distraire il ne trouve rien de mieux que de convoquer un grand conseil des ministres! — Au bout d'une demi-heure de discours officiels, le plus parfait entrain règne dans toute l'illustre assemblée.



964

La duchesse du Maine, prévenue du danger que courait son dévoué chevalier de Mal-mental, s'éloigna de Paris, et, pour le récompenser d'avoir manqué son coup rue des Bons-Enfants, le nomma colonel d'un régiment qui lui appartenait! — Par malheur, ce régiment était de la grosse cavalerie, des carabiniers, rien que cela! et l'infortuné Mal-mental, très-gringalet de sa nature, était beaucoup trop à l'aise dans ce costume guerrier, attendu que toutes les cuirasses sont prises sur la même mesure. — Sans cela il était gentil comme un cœur, et il ne pouvait pas se lasser de s'admirer dans sa psyché. On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de tel que l'habit militaire pour avantager un homme!



965

TROISIÈME PARTIE.

Au bout de six semaines, le beau carabinier est tout à coup rappelé à Paris par une missive secrète de la duchesse du Maine, qui lui donnait rendez-vous dans sa maison de campagne de Sceaux, pour assister, conjointement avec tous les autres conspirateurs, à une grande fête ornée d'intermèdes, de danses, de chants, de saucissons, de marrons, d'artichauts et autres pièces d'artifices, afin que le régent n'y vît que du feu.

Tivoli et le bal de la *Chaumière* ne sont rien auprès des fêtes inventées par la duchesse du Maine; — pour unique divertissement, on ne se faisait pas peser dans un fauteuil, ou on ne gagnait pas des roses en perkale en jouant au jeu de l'arc et en appliquant des coups de poing sur un *dynamomètre*. — Saperlotte! la duchesse du Maine entendait autrement la plaisanterie, et en fait de bouffonneries elle avait imaginé des quadrilles de *quilles* dansantes et chantantes. — Rien qu'à les voir, c'était à en perdre la boule.



966

De plus, au milieu de la fête, la duchesse se retira avec ses initiés dans un petit pavillon mystérieux pour recevoir chevalier de *l'ordre de mouche à miel* l'ambassadeur Cellamare; et à cette occasion on se livra à une foule de logogriphes qui auraient désorienté le rédacteur du *Charivari* lui-même chargé de cette spécialité. — On attrapait la migraine, mais on s'amusait furieusement. — Inutile de dire que Mal-mental ne comprit absolument rien à tous ces exercices spirituels, et il se contenta de s'écrier de temps en temps : — *Sacristi, j'ai bien mal à la tête!* — (Sacristi est un mot qui se dit dans les carabiniers.)

Pour clôturer la fête, toute sa société se réunit dans un bosquet afin d'entendre chanter une cantate par une jeune fille vêtue d'une tunique de gaze parsemée d'étoiles d'argent. — A la vue de cette jeune fille, la migraine de Mal-mental augmenta subito, car il crut reconnaître Bathilde; et pourtant ce ne pouvait pas être elle, puisque la *déesse* était, à ce qu'on lui avait dit, la première chanteuse de l'Opéra. — Et patatra! voici que tout à coup la déesse, que tout le monde trouvait si bien, se trouve complétement mal... — car c'est Bathilde, c'est bien Bathilde, qui a reconnu dans le beau carabinier son savoyard de voisin!

Ceci cause un léger grabuge et la conclusion de la fête; — ce qui est dommage, car c'était furieusement amusant.

De retour à Paris, notre héros se redéculotte une troisième fois et reprend ses atours de Savoyard, pour aller habiter de nouveau sa chère petite chambre, d'où il peut apercevoir sa non moins chère petite voisine.

Mais, ô désespoir! — la fenêtre de Bathilde reste hermétiquement fermée, attendu que la jeune fille est vexée, très-vexée de toutes les cachotteries de son voisin, qui ne lui avait pas révélé de prime abord sa profession de carabinier. — Le chevalier se désespère, car c'est en vain qu'il fait chanter à son mirliton les airs les plus brûlants; aussi, ne pouvant voir cette fatale fenêtre sans jalousie, il s'imagine être trahi par un rival plus heureux. — Il n'est pas jusqu'à la levrette qui ne reste insensible aux appas du sucre de betterave!

Pour savoir enfin à quoi s'en tenir, notre jeune homme imagine un plan qui lui est soufflé par un abbé de ses amis, autre conspirateur de profession : — c'est de pénétrer chez le père Soiffard, non, je veux dire Buvard, en lui portant différents manuscrits à copier. — Cette idée était toute simple; aussi cela explique parfaitement pourquoi elle ne s'était pas présentée tout d'abord à l'esprit d'un homme aussi *toqué* que notre héros.

Le Savoyard, ou plutôt le chevalier de Mal-mental se rend donc chez Soiffard, non, Buvard, en ayant soin de choisir le moment où il sait qu'il ne sera pas chez lui, afin de pouvoir l'attendre pendant trois heures d'horloge, ou de montre, ce qui revient absolument au même.

Il profite de cela pour tomber aux pieds de Bathilde et pour lui parler de son âme, de sa flamme, et enfin pour lui débiter toutes les fariboles en usage dans cette circonstance depuis le commencement du monde. — De plus, il lui révèle sa position sociale, et un peu même sa position particulière de conspirateur; — bref, le carabinier apprend à la jeune fille tout ce qu'il sait, ce qui était peut-être aller un peu loin pour une première entrevue.

Dans ce même moment, le ministre *Dubois* (dont on fait des cardinaux) ne perd pas non plus son temps, et vient révéler à Philippe d'Orléans toutes les nouvelles machinations qui s'organisent contre sa personne, machinations qui lui ont été révélées par madame veuve Fillon, l'hôtelière ordinaire du capitaine Roc-finette, qui n'est pas très-fin lorsqu'il a bu, et qui a le malheur de boire toutes les fois qu'il a de l'or dans sa poche, ne fût-ce qu'une pièce de quinze sols.

Le régent se montre d'abord incrédule, car cet homme vertueux ne pouvait pas s'imaginer qu'il existât des hommes pervertis sur terre; mais Dubois met sous le nez du prince des pièces tellement significatives, que le régent ne peut s'empêcher de manifester sa stupéfaction par une grimace toute particulière



967

Le lendemain tout se complique encore bien davantage! — Le père *Soiffard*, non, *Buvard*, auquel le chevalier avait remis des différents manuscrits espagnols à copier, — ce qui s'expliquait parfaitement vu sa qualité de Savoyard, — trouve dans ces manuscrits une lettre française, et ladite lettre n'est rien autre chose que le plan de la nouvelle conspiration qui doit éclater prochainement, et qui est ourdie conjointement avec le roi d'Espagne.

Mais n'anticipons pas sur les événements et reposons un instant nos esprits fatigués par des scènes si palpitantes d'intérêt.

QUATRIÈME PARTIE.

Le lendemain de la découverte de la Grrrand-Conspiration, le régent, qui n'ignore pas l'axiome célèbre : — *Il faut s'aimer*

pour recueillir, — feint d'aimer beaucoup le jeune roi Louis XV, afin de recueillir le droit de faire fourrer à la Bastille tous les grands seigneurs et tous les ambassadeurs qui se permettent de contrecarrer sa manière de régenter la France.

Notre profond diplomate fait donc solliciter de l'auguste moutard et roi, âgé de dix ans, une audience particulière, afin de lui parler des projets de l'Espagne, et de lui offrir des joujoux de l'Allemagne.

Avec les jeunes rois comme avec tous les autres jeunes *fouyous* quelconques, les petits polichinelles entretiennent l'amitié.



968

Du reste, l'antichambre royale est pleine de courtisans qui attendent le lever de son auguste et morveuse majesté. — Louis XV paraît enfin et commence la réception par lancer à travers les jambes de l'assemblée une grosse boule qu'il vient de trouver parmi les joujoux. — Cette manière royale de jouer aux quilles est trouvée excessivement plaisante — par toutes les personnes qui n'ont pas reçu l'objet sur les tibias.



969

Le régent profite de cet instant de repos pour venir s'asseoir par terre à côté du roi, afin de pouvoir causer Espagne tout à son aise; mais le maréchal de Villeroi, gouverneur et moucheur en chef du royal poupon, s'approche et prétend être de la conversation. — Cette prétention outrecuidante fait monter la moutarde au nez du régent, qui se relève instantanément et marque au maréchal de Villeroi tout son déplaisir par un geste plein de dignité.



970

Ce n'est pas tout, le régent, qui en voulait depuis long-temps à ce vieux Villeroi, profite de l'occasion pour s'en débarrasser, et le fait immédiatement emballer dans une chaise à porteurs, afin qu'on le transporte, pas accéléré, jusqu'à la Bastille.



971

Une fois maître absolu du roi et muni de pleins pouvoirs, vous croyez peut-être que le régent va envoyer tous les conjurés rejoindre le duc de Villeroi à la Bastille? — Non pas, vraiment; à l'instar du père *Sournois*, le prince dit à son ami Dubois (dont on fait des cardinaux) : — *Dissimulons!*

Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que Mal-mental, de plus en plus poussé par la duchesse du Maine, forme de nouveau la partie d'aller enlever le régent le soir même, lorsqu'il traversera le bois de Vincennes, — et le capitaine Roc-finette a commandé une troupe choisie qui doit se rassembler à cinq heures pour aller faire cette expédition.

Mais où l'ambition ne va-t-elle pas se nicher? — Voici qu'au moment de partir, ce diable de capitaine, humilié de commander en second sous les ordres de Mal-mental, menace de refuser son concours si on ne lui laisse pas tout l'*honneur* et surtout tous les profits de l'expédition.

Mal-mental, justement irrité de ce manque de bonne foi, passe son épée au travers du corps de son déloyal associé, et la fameuse *colichemarde* fut cette fois vaincue par l'épée du petit carabinier, ce qui prouve bien qu'on ne peut se fier à rien ici-bas, pas même aux colichemardes!



972

O petit étourdi, qu'as-tu fait? — Roc-finette emporte dans la tombe le mot d'ordre du ralliement des conjurés; et comment vas-tu retrouver tes autres conjurés, qui doivent te donner un fameux coup d'épaule dans ce coup de main?

Tu sais, il est vrai, que, déguisés en paysans lorrains, ils doivent se réunir sur la place du *Marché-aux-Cochons* et se promener dans la foule. — Mais à quel signe les reconnaître (les conjurés, bien entendu, pas les autres animaux)? — N'importe, Malmental se rend sur la place en question, et là, au milieu des quadrupèdes dont il vient d'être parlé, il cherche à reconnaître les bipèdes enrôlés par Roc-finette.

Mais hélas! c'est en vain que notre carabinier braque sa lorgnette de tous les côtés, et fait tous les signes maçonniques qu'il peut inventer; il ne voit venir en fait de compagnons que ceux de saint Antoine!



973

Notre entêté de carabinier, que je soupçonne grandement être né dans le fin fond de la Bretagne, persiste néanmoins plus que jamais à achever son entreprise, et voici qu'il part pour le bois de Vincennes dans le but d'enlever à lui seul le régent à bras tendus.

Notre gaillard s'embusque donc dans un fossé; puis, quand la voiture passe, il s'élance à la tête des chevaux, leur fait tourner bride, et, se plaçant en postillon, se met à conduire le régent vers l'Espagne; — car, chose singulière! le régent laisse faire tout cela sans se défendre le moins du monde, et sans songer seulement à jeter sa tabatière dans les yeux du brigand, comme cela se pratique journellement... à l'Ambigu.

Mais voici le mot de la charade : — c'est que le régent n'était nullement dans la voiture, et c'est le chevalier qui est bien promptement fourré dedans, — attendu qu'une foule de mousquetaires gris, rouges et jaunes débusquent de tous les côtés. — Bref, l'infortuné carabinier en voit de toutes les couleurs, et va promptement rejoindre Villeroi à la Bastille.



974

Dès qu'elle sut cette triste nouvelle, Bathilde sentit se transformer ses yeux en deux bornes-fontaines, — et, par suite du même miracle hydraulique, son nez gonfla d'une manière déplo-

rable. Aussi, quand Soiffard, non, Buvard, rentra chez lui, à peine s'il put reconnaître sa pupille dans cette jeune vierge éplorée dont le nez avait prodigieusement tourné à la *parmentière*.



975

En apprenant que c'était là son ouvrage, puisqu'en fin de compte cette *parmentière* était le fruit de la révélation qu'il venait de faire au régent, — le père Soiffard courut immédiatement au Palais-Royal pour demander que, pour prix du service qu'il avait rendu à l'État, on daignât sauver la vie à l'amoureux de sa pupille. — Mais le ministre Dubois (dont on venait de faire décidément un cardinal), avec cette admirable reconnaissance qui n'appartient qu'aux grands seigneurs, fit reconduire notre homme avant même qu'il ne fût entré.



976

Bathilde se remet à repleurer et à se repâmer de plus belle ; la rue du Temps-Perdu menace d'être bientôt inhabitable, tellement elle devient marécageuse, lorsqu'entre deux hoquets convulsifs Bathilde se rappelle tout à coup que jadis elle a eu un père, et que dans un combat ce père sauva, aux dépens de ses jours, la vie à ce Philippe d'Orléans, aujourd'hui régent de France, qui même écrivit à la veuve de ce brave officier une lettre dans laquelle il l'assurait qu'il serait toujours à son service.

A peine a-t-elle eu cette idée lumineuse, que Bathilde saisit sa fameuse lettre, et, sans prendre le temps d'y joindre ses socques et son tartan, s'élance dans la rue, et va trouver le régent !

Introduite par le duc de Richelieu, — les jolies filles entrent partout — Bathilde se jette aux genoux du prince (pantomime de circonstance), et présente sa lettre.

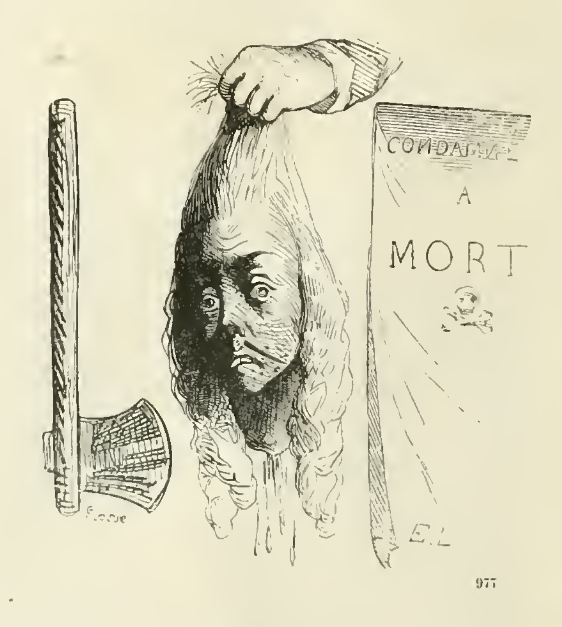
— O ciel ! s'écrie Philippe d'Orléans en lisant cet écrit, — en croirai-je mes pattes de mouche?... quoi ! vous êtes la fille de mon sauveur?... Demandez tout ce que vous voudrez, et vous pouvez être certaine de l'obtenir... pourvu que cela me convienne.

— O prince ! le chevalier de Mal-mental a promis de m'épouser... Accordez-moi la vie de ce carabinier !

— Que Mal-mental vous épouse, j'y consens de grand cœur ; mais quant à lui accorder la vie, c'est différent... Il est condamné à avoir la tête supprimée... et aussitôt après la noce on le privera de cet objet de luxe.

Et là-dessus, le régent, prenant un air de tyran de mélodrame, congédie Bathilde en lui accordant la permission d'aller retrouver son époux dans les cachots de la Bastille.

Voyant qu'elle n'a rien de plus à espérer, l'infortunée Bathilde se décide à goûter d'une heure de mariage et elle va rejoindre l'infortuné carabinier qui ne s'attendait guère à la revoir, et qui était occupé pour le moment à faire des réflexions fort désagréables sur l'immortalité de l'âme.



977

Le chapelain de la prison marie donc nos deux amants séance tenante, et comme d'usage, dans son allocution, commet la mauvaise plaisanterie de leur souhaiter la postérité d'Isaac et de Jacob.

La cérémonie terminée, le geôlier fait monter le marié dans un coucou qui l'attendait à la porte de la chapelle. — Bathilde croit qu'on va conduire son époux au supplice et commence à se tordre les bras ; mais, ô surprise ! le porte-clef la prie fort poliment de vouloir bien prendre place dans le même coucou, à côté du condamné, — et puis il crie au cocher : — *Hup!... allez où vous savez !*

La voiture part et roule pendant une heure..... heure bien mystérieuse, car il était minuit, et les voyageurs ne pouvaient pas se douter où les conduisait ce cocher noir comme un croque-mort.

Tout à coup la voiture s'arrête, — le conducteur descend de son siége et vient ouvrir la portière en disant au chevalier :

« Not' bourgeois... la course est faite... il est passé ménuit, c'est trente-cinq sous ! »

O surprise encore bien plus surprise que toutes les précédentes ! — le condamné se trouve au milieu du bois de Vincennes à l'endroit même où s'était passé le premier événement, — et comme le carabinier avait seulement cru arrêter le régent, — le régent, par une aimable plaisanterie, avait voulu, de son côté, que le carabinier crût seulement être condamné à mort !

Les heureux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis sollicitèrent du cocher de coucou la permission d'épancher aussi leurs larmes de joie sur sa houppelande grise!



978

MORALE.

La morale de cette histoire, c'est que Philippe d'Orléans fut un noble seigneur, un bon prince et un excellent régent.

P. S. C'est surtout la morale de cette bistoire qui oous force à ne pas différer plus long-temps notre procès en contrefaçon contre M. Alexandre Dumas, car il s'est permis de plagier presque textuellement ces deux dernières lignes; comme si ce n'était pas uniquement dans le *Musée Philipon*, recueil de plaisanteries, qu'on devait se permettre d'imprimer sur le compte du régent un pareil éloge, ou, si vous aimez mieux, une semblable facétie.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET CIE.

CROQUIS DIVERS.



979

Il en coûte pour avoir un joli pied.



980

— C'est-y pas une horreur de rentrer à trois heures du matin! Qué que tu veux donc que je pense? dis-moi.

— Mais puisque je te dis que j'viens de chez ma cousine qui est encore en mal d'enfant... Tu peux ben lui demander si c'est vrai.

— Elle accouche donc d'un régiment, ta cousine, qu'elle est en mal d'enfant tout l'hiver?...



981

— Le mardi-gras n'a pas l'air de faire ton bonheur, Cabuchet, t'es tout chose ce soir...

— C'est pas le mardi-gras qui m'embête, c'est le mercredi des cendres,.. J'ai pus le sou et ma femme m'attend à la maison, c'est pas gai!...



982

Officiers de la garde nationale de la banlieue.
(Tenue des dimanches.)



983

Le prince Rodolphe et son ami le Chourineur.
(*Mystères de Paris.*)

COMMENT UNE FEMME RATTACHE SON SOULIER.



984

A vingt ans.



985

A cinquante ans.



986

Un amateur de bronzes et autres objets d'art.



987

Ces messieurs ont une explication.



988

Un argument *ad hominem*.



989

Ménage de garçon.



990

Malhonnête!!!

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

OU

LES HOMMES A TÊTES DE BÊTES,

Composés et dessinés par J. Grandville, mis sur bois par E. Forest.



991

— Pour qui que vous me prenez! — Oh! nous sommes de vieux lapins, nous connaissons les couleurs.



993

En Angleterre tout est métier et marchandise.



992

— Donnez-moi une demi-once *du métique* pour not' dame qu'est tombée en attaque dans un petit papier.

— C'est pas ici une farmacerie.



994

Orgueil et bassesse.



995

— C'est positif, ma chère, la recherche de la paternité est interdite.



996

M. Martin, pêcheur, apportant à dîner à sa famille.



997

— J't'ai déjà dit d'examiner le monde; tu vois bien que c'est des artistes, y ne peuvent pas te donner.



998

Une promenade en famille.



999

La leçon de danse.



1000

— Tenez, mes petits rats. — Chère amie, je te la souhaite bonne et heureuse.



1003

L'innocence en danger.



1002

— Tu t'entêtes à jouer avec monsieur, tu vois bien qu'il tourne le roi à chaque coup.



1001

— Monseigneur, je vous présente mes hommages ainsi que ma fille.



1004

Une vilaine commission.

Albums pour Soirées.

Tout le monde sait que la maison de nos éditeurs est la seule qui exploite, sur une grande échelle, la spécialité des albums pour soirées; aussi ne le rappellerions-nous pas si nous n'avions à annoncer un nouvel album de notre spirituel collaborateur, M. Cham de N... Les *Rébus comiques* vont paraître sous peu de jours : ils font suite au *Calembours en action*, à l'*Album saugrenu* et aux *Folies caricaturales*, tous recueils dessinés par le même artiste, et se vendant le même prix, 6 fra.cs.

AVIS.

Notre publication, entravée par les embarras que le jour de l'an occasionne à nos éditeurs, reprend son cours et ne sera plus interrompue.

Nous allons publier la troisième partie des *Mystères de Paris*, — *l'Avocat stagiaire*, — *l'Étudiant piocheur*, — *Un aperçu de la Courtille, etc., etc.*

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

CHICANEAU,
AVOCAT STAGIAIRE,

PAR

M DES ORMES, dessins par M. Ch. VERNIER.

Ah! le bel état
Que celui d'avocat!

Avocat..., monsieur, avocat! Mais c'est comme qui dirait la providence des orphelins, la consolation des veuves, la sauvegarde des libertés publiques, le... la... Oh! oui, monsieur, allez! c'est un bien bel état!

Mais vous ne savez pas aussi que de peines il faut, pour en arriver là! vous ne savez pas combien les études de droit sont difficiles et rudes pour ces pauvres jeunes gens qui, abandonnés à eux-mêmes, n'ont d'autre distraction que la Chaumière, le Prado, la Grande-Chartreuse, etc., etc., etc.! Combien, hélas! qui s'arrêtent à mi-chemin! Combien qui, pour s'étourdir, s'amusant à effeuiller les roses qui se montrent aux buissons de la route, n'arrivent jamais à cette fameuse thèse de licence, condition *sine quâ nonne* pour être admis à devenir avocat!

Aussi, quelle joie, quelle jubilation, quelle *nopce* quand on a enterré sa thèse, sa bienheureuse thèse de licence!!! Ah! Chicaneau, Chicaneau, réjouis-toi, mon ami, te voilà licencié, licencié en droit de la faculté de Paris, et muni d'un diplôme de peau d'âne contre-signé de Son Excellence le ministre de l'instruction publique!

Chicaneau a compris l'avenir brrrillant qui s'ouvre devant lui...



1005

Adieu donc, adieu, taverne; adieu, billards; adieu, La Hire; adieu tout ce que j'ai aimé... Adieu! je vais avoir une position sociale! — Et déjà Chicaneau s'est exilé du quartier Latin.

Bientôt il a fait toutes les démarches nécessaires pour être admis à prêter le serment d'avocat... Enfin, c'est demain qu'il prononce le *Juro* entre les mains de *Monsieur le premier Président de la Cour royale de Paris*... Oufff!

En attendant cet heureux instant, Chicaneau se couche... Et les songes les plus flatteurs viennent voltiger à son chevet!



1006

Rougissant de plaisir, il est en présence d'un nombreux auditoire et reçoit de M. le président des félicitations sur sa bonne tenue! Chicaneau s'empresse de se lever et de se livrer aux excès de la plus ébouriffante toilette... Il se lave les mains et met une cravate blanche, opération délicate terminée avec bonheur



1007

par une rosette qui lui semble la plus supercoquenfilodélicieuse du monde! La superbe cravate, il est vrai, le gêne horriblement. Mais qu'importe? ne faut-il pas souffrir pour être beau?

Il donne un dernier lustre à sa toilette en écrasant sur ses moustaches la moitié d'un bâton de cosmétique noir. Cela, pense-t-il, tranchera admirablement avec la blancheur de ma cravate.

Puis il sort.. et il a soin de dire bien haut à son portier qu'il sort pour aller prêter serment. En route il donne un coup

d'œil de satisfaction sur toutes les glaces des boutiques.....

Enfin, il arrive au Palais-de-Justice... On lui jette une robe sur les épaules, et, avec un troupeau de licenciés, le voilà introduit devant la cour royale de Paris, en audience solennelle. A l'appel de son nom, Chicaneau s'avance vivement à la barre, il lève la main droite, et, d'une voix vibrante, il s'écrie : Je le jure.

— Comment ! s'exclame le premier président, comment ! des moustaches? Est-donc une mascarade et prétend-on venir braver la cour ! — Audiencier, faites avancer ce jeune homme.

Et Chicaneau s'approche piteusement pour recevoir, à l'occasion de ses moustaches, le plus atroce galop que jamais président se soit permis de donner !



1008

Infortuné Chicaneau... quel début !

Mais Chicaneau n'a point perdu courage. — Eh bien donc, que le sacrifice soit consommé, s'écrie-t-il en soupirant, *Cedant arma togæ*, les moustaches vont céder le pas à la toge ! Et il se précipite la tête la première dans les salons d'un Figaro voisin... — Le sort en est jeté, se dit-il, je me ferais couper le nez s'il en était besoin... Il s'agit pour moi d'une position sociale... Coupez !



1009

Et une main odoriférante lui fait l'opération demandée.

Le voilà donc présentable ! Il s'empresse aussitôt de se faire admettre au stage, car l'ambitieux veut être inscrit au tableau des avocats de la cour royale de Paris, l'intrigant veut avoir son nom dans l'agenda...

Bientôt ses désirs sont satisfaits... Il est admis au stage, c'est-à-dire tenu d'aller chaque semaine au Palais pendant trois ans apposer sa griffe sur un gros registre...

Dès le lendemain, il arrive... il est là le premier à l'ouverture du registre. Mais au moment où il se livre avec amour à un paraphe merveilleux, une large main appliquée tout à coup sur son épaule lui fait brusquement tourner la tête. C'est un *Mosieu*



1010

qui vient lui signifier qu'il ne peut signer sans robe, et lui faire observer qu'il en trouvera à 50 cent. à côté... Chicaneau fait une horrible grimace et va endosser la robe de rigueur tout en soupçonnant fort le *Mosieu* de n'être pas complétement désintéressé dans la question.

— Hélas ! se dit Chicaneau en rentrant chez lui, tout n'est pas rose dans la vie ! Il est dur, pour une robe, de payer 50 cent. par semaine !... Oh ! mais, mais... une idée ! une mirobolante idée ! Si... si j'achetais une robe... Eh ! eh ! je n'aurais pas de location de robe à payer. Et il court au Temple, entre chez plusieurs fripiers, et, à la longue, finit par trouver son affaire, il



1011

trouve même mieux qu'il ne cherchait... Il voulait une robe qui ne fût pas neuve, et il en trouve une... vieille et caduque !

« Elle n'est pas très-belle, il est vrai ; mais, pense-t-il, pourvu qu'elle soit bien portée, c'est tout ce qu'il faut !

Et joyeux il emporte la robe sous son bras.

De là Chicaneau entre chez l'épicier du coin, et lui achète au poids tous les vieux papiers qu'il a dans sa boutique... Il en fait plusieurs liasses sur lesquelles il écrit en caractères gigantesques : DOSSIERS ; puis il s'achemine vers le Palais-de-Justice... Il fait sa toilette d'avocat, et le voilà se promenant majestueusement dans la fameuse salle des Pas-Perdus, cuirassé

de dossiers, l'air affairé et important.



1012

Quoiqu'il soit sans cause, le malheureux s'imagine qu'il produit beaucoup d'effet. Mais la salle des Pas-Perdus n'a pas volé son nom, après plusieurs allées et venues Chicaneau commence à s'apercevoir que les clients n'arrivent pas...

Il se met alors à rôder aux alentours des salles d'audience, il cherche à s'insinuer dans les groupes qui stationnent devant les portes... mais là comme ailleurs pas le moindre visage de client...

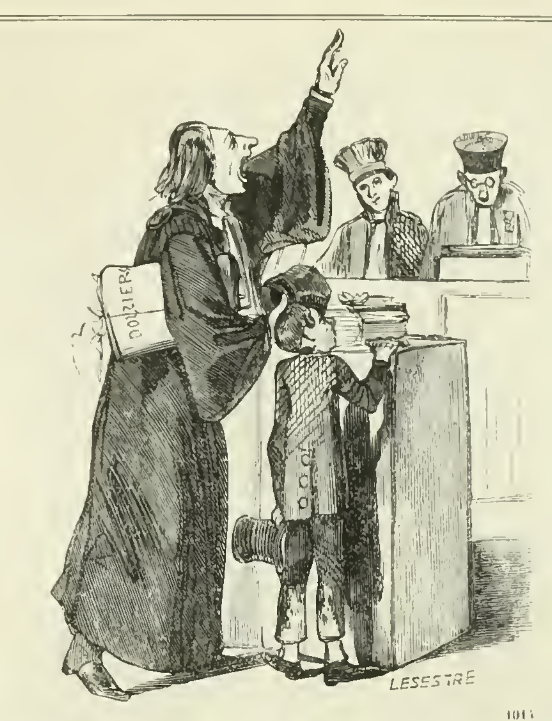


1013

Enfin il prend une grande détermination, il pénètre dans une salle d'audience.

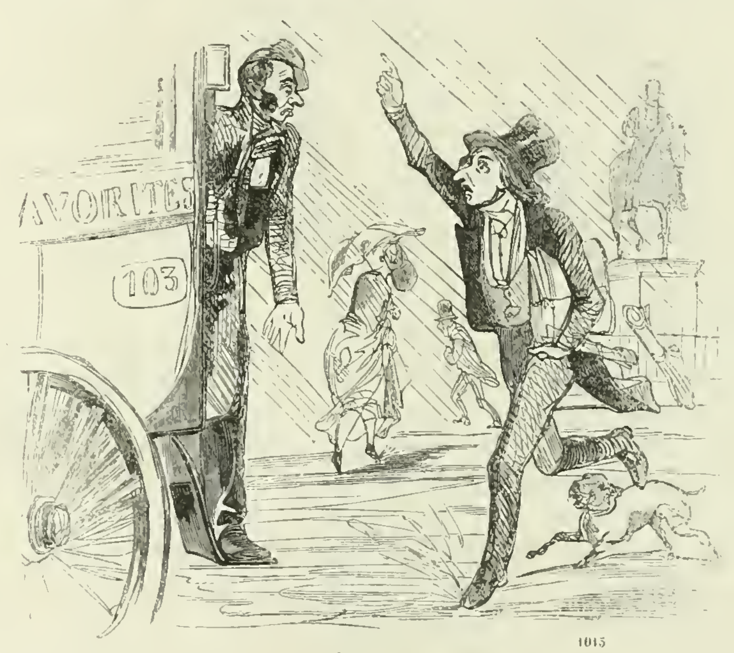
Aussitôt une odeur nauséabonde vient le saisir à la gorge... il ne veut point paraître s'en apercevoir, par déférence pour la magistrature et par respect pour messieurs les clercs d'avoué qui pullulent dans l'auditoire... Il sait qu'avant tout un avocat doit se faire bien venir des clercs d'avoué. Il compose donc son visage de la façon la plus gracieuse et la plus aimable du monde... Son air engageant a sans doute prévenu en sa faveur, car bientôt il se sent tiré avec force par le bas de sa robe... Il se retourne... C'est un horrible petit môme à cheveux roux qui s'est accroché à lui, et qui le prie de demander un défaut dans l'affaire Bertrand contre Robert. « Comment donc? s'écrie Chicaneau, plutôt deux qu'un. » Et bouleversant, écrasant tout ce qui s'oppose à son passage, il parvient à la barre, et s'écrie : « A huitaine! » Le président remet à huitaine... Et Chicaneau se précipite hors de l'audience enchanté, glorieux d'avoir gagné sa première cause!

« Quelle bonne journée! se dit-il, je crois que j'ai bien mérité



1014

d'aller en voiture..., et il s'élance vers un omnibus. — Complet!



1015

crie le conducteur. —

De retour chez lui, succombant à l'excès de l'émotion, il s'endort... Il s'endort la tête pleine d'idées colossales d'avenir. Déjà il se croit bâtonnier de l'ordre des avocats, tenant dans ses


1016

mains le fameux bâton de maréchal. Illusion!... ce bâton n'est autre que le manche du balai oublié près de son lit.

Le lendemain, Chicaneau retourne au Palais; il y retourne le surlendemain, il y retourne les jours suivants... Mais on ne lui confie pas la moindre affaire. Le petit clerc lui-même, l'ingrat petit

clerc, vers lequel Chicaneau s'est avancé affectueusement pour lui presser la main, le petit clerc l'a appelé : « Grand serin ! »

Chicaneau commence à se désoler, il n'ose plus se montrer au Palais... A quoi bon d'ailleurs traîner et retraîner de salles en salles, d'escaliers en escaliers sa robe qui n'en peut mais !... Il préfère rester chez lui, il y réfléchit plus à son aise.

Il réfléchit donc, et six mois se passent ainsi à réfléchir !

Enfin, un beau jour qu'il paraissait plus que jamais enfoncé dans ses réflexions, il se relève tout d'un coup... il a trouvé une idée mirobolante ! Comme il a une très-belle écriture, il pense à



1017

se faire nommer secrétaire de la conférence des avocats... D'abord il faut qu'on sache ce que c'est que la conférence des avocats. Sous prétexte de donner des consultations de droit gratuites, les *stagiaires* ont imaginé de se réunir un jour de la semaine au Palais-de-Justice, sous la présidence du bâtonnier, ma foi ! pour y traiter des questions, mais des questions *palpppitantes d'actualité*. Ainsi, on y parle à tout propos et même hors de propos de la souveraineté du peuple, des ruines de Beyrouth, des îles Marquises, des Anglais, des Frrrrançais, etc., etc. Or c'est de cette conférence que Chicaneau aspire à se faire nommer secrétaire.



1018

Mais il ne se borne pas seulement à de simples démonstrations, à de faciles protestations de dévouement ; il fait mieux encore... Il agit, il intrigue en homme qui connaît son monde.



1019

C'est surtout le jour de l'élection qu'il faut le voir. Voilà l'instant, voilà le moment... Il saisit au collet les récalcitrants.



1020

Enfin, le dépouillement du scrutin a lieu, et le résultat, hélas ! le résultat constate *une* voix en faveur de Chicaneau.



1021

Après avoir fait tant de démarches, tant de frais pour son élection, n'obtenir qu'un résultat aussi... médiocre, c'était hu-

miliant!... c'était à se barricader chez soi pour ne plus voir aucun visage humain! Mais de nouvelles idées d'ambition ne tardent pas à venir assaillir Chicaneau!

Il a ouï parler dans la société d'une Société de morale chrétienne qui, pour vingt francs par an, fournit à ses abonnés des clients dans les prisons! Or, voyez comme l'on est injuste! il se rencontre des gens qui ont l'audace de trouver cette Société peu morale et peu chrétienne! peu morale de permettre, pour vingt francs, à de jeunes avocats, de faire des expériences *in animâ vili*, peu chrétienne de n'aller visiter les prisonniers que dans l'espoir de capter leur confiance pour les vendre ensuite à des avocats! Du reste ces gens-là ne savent ce qu'ils disent, et Chicaneau, qui ne pense pas comme eux, s'en va bravement aux bureaux de la susdite Société déposer les vingt francs de rigueur.



1022

Il a eu soin de recommander qu'on lui confiât de gros criminels... il serait fier d'arracher une tête au glaive du bourreau. Et le caissier a répondu : « Soyez tranquille, on vous enverra quelque chose de bien. »

Trop naïf Chicaneau, qui croit que pour vingt francs par an il va avoir tout de suite des *Chourineurs*, des *Chouettes*, des *Maîtres d'école*.

Quelques jours après il reçoit, non franco, l'avis qu'il peut se rendre à la Conciergerie pour conférer avec l'accusé qu'il doit défendre! Chicaneau ne perd pas un instant, et bientôt il est en présence de son client!



1023

« Quelle bonne et douce figure! » se dit Chicaneau, qui, malgré lui, commençait à entrer dans l'esprit de son rôle.

« Hé bien, mon brave accusé, mon pauvre orphelin, car vous êtes orphelin, sans doute... qu'avez-vous fait?

— Voyez! répond le client en jetant sur la table son acte d'accusation.

— Diable! fait Chicaneau : accusé d'avoir volé la nuit, dans une maison habitée, les plombs d'une gouttière!... Quel aplomb! Et vous avez été pris en flagrant délit! Ah! ah!... vous avez déjà, à ce qu'il paraît, subi dix années d'emprisonnement... Oh! mais alors vous devez savoir *dévider le jars* à merveille! »

Et Chicaneau se met à lui dérouler toutes les connaissances d'argot qu'il a puisées dans les mémoires de Vidocq, argot reproduit depuis par M. E. Sue dans les *Débats*, et reproduit aussi dans le *Musée Philipon* par notre confrère *Cham*, argot de bonne société, argot que tout le monde comprend aujourd'hui et que les voleurs seuls ne comprennent pas!

Le client, s'imaginant que Chicaneau était fou, lui tourna le dos, et alla rejoindre dans la cour de la Conciergerie ses amis, qui se chauffaient au soleil.

Tels furent les renseignements que Chicaneau put obtenir de son client. Néanmoins il se mit avec ardeur à l'ouvrage, et traça le plan d'un plaidoyer monumental... Puis, quand il eut poli et repoli la chose d'après le précepte classique, il commença à la réciter... Il récitait le jour, il récitait la nuit... il récitait éveillé, il récitait endormi! Pendant ce temps-là les voisins, eux, ne l'étaient guère, et même ils menaçaient bien fort de s'en plaindre à qui de droit, lorsqu'enfin le jour de l'audience arriva!

Le matin, Chicaneau se leva avec une légère colique... Puis la colique peu a peu devint plus sourde; puis ce fut tellement lourd, que Chicaneau, le corps plié en deux, s'en alla consulter un jeune esculape de ses amis, qui, attribuant à l'émotion cette gastro-entalgie (c'est ainsi qu'il se plut à la qualifier), lui conseilla gravement de boire une bouteille de rhum...

Chicaneau but instantanément la bouteille de rhum!



1024

Mais, hélas! combien le malheureux carabin a regretté depuis son imprudent conseil!

Au bout de cinq minutes déja, Chicaneau n'était plus le même : il avait placé sa toque sur le coin de l'oreille, il avait remis sa robe à l'envers, et enfin il pénétra dans la salle de la cour d'assises de la façon la plus indécente!

Puis, quand l'avocat-général débita son réquisitoire, Chicaneau, pour le coup, ne fut plus reconnaissable : les yeux lui sortaient de la tête, il pouvait à peine se contenir, il frappait sur la table et se démenait comme un possédé!

Enfin ce fut son tour!

Il se leva, et commença ainsi :



1025

« Messieurs, l'avocat du roi s'est conduit avec moi comme un pppolisson! »

Le président voulut le faire taire et lui commanda de sortir.

Chicaneau répondit : « Qu'il était là par la volonté de la Société de la morale chrétienne, et qu'il n'en sortirait que par la force des baïonnettes! » La force des baïonnettes, sous la forme de deux gendarmes, intervint...



1026

Et, d'assez mauvaise grâce, Chicaneau sortit de la salle!

La Société de la morale chrétienne s'interposa pour qu'on ne donnât pas suite à cette affaire.

Quant à Chicaneau, il se regarda en cette occasion comme victime d'un pouvoir arbitraire et féroce... Il prétendit que les *gens du roi* s'étaient fait un malin plaisir de l'opprimer...

Avocat au civil, il n'était jamais parvenu qu'à obtenir une remise à huitaine! Avocat au criminel, il n'avait guère mieux réussi!

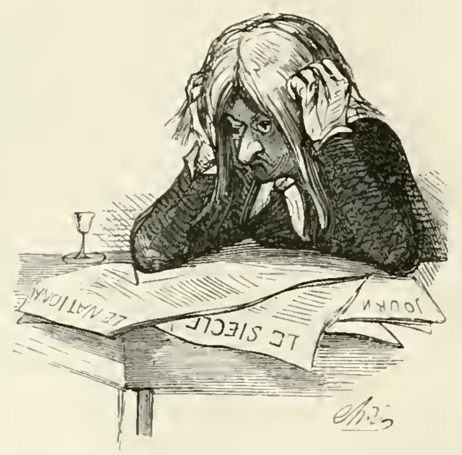
Il résolut de se faire avocat politique.

Qui sait! il était peut-être appelé, comme avocat politique, comme homme de parti, à jouer un grand rôle dans les choses de ce monde... Qui sait! on le porterait peut-être un jour à la députation! puis, une fois poussé là, après avoir, comme tant d'autres de ses collègues les avocats, fait volte-face; un beau matin peut-être il se réveillerait avec un portefeuille de ministre! Eh... eh... qui sait?

On voit que les idées de Chicaneau n'étaient pas si bêtes!

Il mit de côté les ouvrages de droit, qu'il ne lisait pas davantage auparavant, il est vrai! et il s'enfonca complétement dans la politique!

Il ne vécut plus que de journaux... et dans sa colère contre la magistrature, il tourna à l'extra-radicalisme, il trouvait beaucoup trop faibles les doctrines du *National!*



1027

Dans une pareille disposition d'esprit, on concevra qu'il était une chose que Chicaneau ambitionnait par-dessus toutes les choses... c'était de faire partie d'une société secrète!

Un jour, son tailleur, qui alors lui prenait mesure d'un pantalon, l'entendit manifester ce désir, et, relevant la tête, lui saisit vivement le bras : « Êtes-vous discret? lui dit-il. — Comme la tombe! s'écria Chicaneau. — Eh bien, si vous le voulez, demain vous serez franc-maçon! »

Dans sa joie, Chicaneau faillit étouffer le tailleur.

Une chose, toutefois, l'effrayait dans ce qu'il allait entreprendre; c'étaient les épreuves par lesquelles il fallait passer, épreuves terribles, ayant pour but de s'assurer si le candidat est un homme de cœur! Mais quels dangers n'affronte-t-on pas pour devenir franc-maçon, pour être appelé à réédifier l'univers!

Ce fut donc déterminé à tout souffrir que Chicaneau entra dans la loge maçonnique... Après s'être prosterné devant le vénérable, il fut conduit dans une salle basse et voûtée, éclairée par la lueur d'une lampe sépulcrale...

Et le spectacle qui s'offrit à ses yeux lui fit dresser les cheveux d'horreur!

Sur une table, dans un plat, il aperçut la tête de son bottier; c'était ce qu'on appelle l'*épreuve de la tête de saint Jean :* un homme, placé sous une table, a la tête passée dans un trou de cette table, et dans un plat percé qui se trouve au-dessus...

Chicaneau reculait épouvanté, lorsqu'il se vit entouré de quatre esprits très-malins, qui le forcèrent de se livrer à la gymnastique que voici :



1028

Être ainsi berné, secoué dans un drap par quatre démons cornus... quelle était la signification morale de cette épreuve?

Chicaneau répondit que les secousses étaient l'image des fluctuations de la vie, que le drap signifiait qu'on pouvait parfois se trouver dans de vilains draps et que les cornes des quatre satellites étaient un symbole.

Stupéfaits d'une aussi grande sagacité, qui avait su découvrir une allusion là où ils n'y entendaient pas malice, les *frères* s'empressèrent de recevoir Chicaneau à l'unanimité... Puis le *vénérable*, lui ayant fait tourner le dos, commença à lui donner l'accolade. Les *frères* suivirent son exemple.



1029

En raison de son dévouement, de son fanatisme, de ses doctrines exaltées et par-dessus tout cela de son titre d'avocat, Chicaneau ne reste pas long-temps *apprenti*, il passe bientôt *compagnon* et il est sur le point de devenir *maître*. Il jouit d'une certaine influence auprès de tous ses frères tailleurs ou bottiers pour la plupart... On l'écoute avec complaisance; et lui, il en profite tant qu'il peut, se dédommageant comme franc-maçon du silence qu'il est forcé de garder comme avocat!

Cependant, quelque grandes que soient pour lui ces jouissances d'amour-propre, Chicaneau en secret se dépite vivement! Il sent que le mystère de leurs réunions doit empêcher son nom de percer!

Un matin qu'il était en train de méditer sur ce sujet, son portier lui monte une lettre... Chicaneau s'empresse de rompre le



1030

cachet..... O bonté divine!..... quelle chance, quelle chance! Chicaneau va plaider devant les Pairs du royaume!.....

Un de ses frères francs-maçons, un de ses intimes, vient d'être compromis gravement pour des pétards politiques, et le charge de sa défense devant la Cour des Pairs! En voilà un ami, un véritable ami; hélas, que ne sont-ils tous de même!

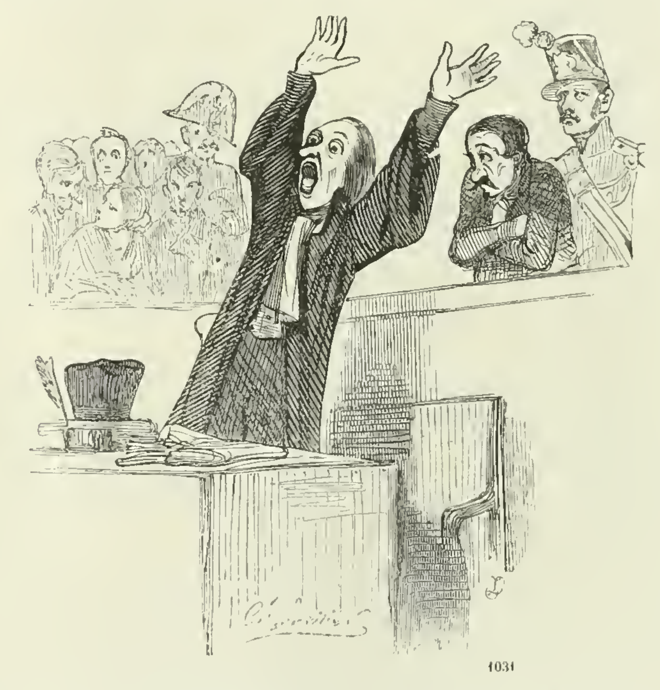
Et Chicaneau s'empressa d'aller visiter son ami!

Celui-ci commença par lui emprunter vingt francs! comment refuser un ami, un ami surtout qui va vous faire plaider devant les Pairs du royaume... Et à la seconde, à la troisième visite, il en est de même encore... — Vraiment, se dit-il, mon ami abuse de la chambre des Pairs!

Enfin, à la quatrième visite, l'ami ne lui emprunte plus rien, mais il lui apprend qu'il s'est trompé, que ce n'est pas devant la chambre des Pairs, mais devant la Correctionnelle qu'il va comparaître!

Cette fois-ci encore, tout foudroyé qu'il est, il ne perd point courage... Après tout, dit-il, ce n'en est pas moins une affaire importante, une affaire politique... Mon nom va mousser dans les grands journaux... Allons, allons, ça ira!

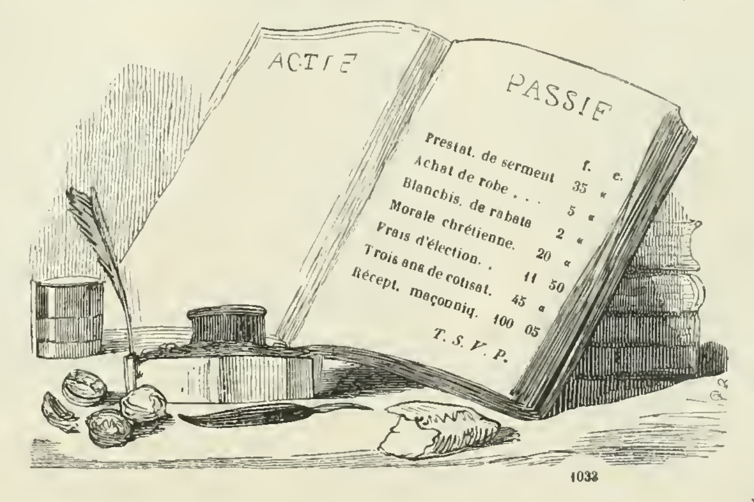
Enfin les portes de la *Correctionnelle* s'ouvrirent; et Chicaneau, qui ne s'était point préalablement réconforté d'une bouteille de rhum, fut sublime! il parla de Xerxès, des pyramides, des marchands de marrons, de l'invention de la poudre... Il se livra



1031

aux gestes les plus majestueux!... Nonobstant... son ami fut condamné à trois mois d'emprisonnement!

Et Chicaneau rentra chez lui... Et Chicaneau mit sa tête dans ses deux mains... Et Chicaneau se prit à réfléchir... Et Chicaneau tout à coup se levant saisit un grand livre qu'il ouvrit.



1032

Sur un des côtés de ce livre était écrit : Actif... Ce côté était totalement blanc. Il était destiné à contenir les profits de sa profession d'avocat !

Sur l'autre côté, intitulé : *Passif*, on lisait : *Prestation de serment*, *Achat de robe*, *Blanchissage de rabats*, *Achat de dossiers*, *Cotisation annuelle à l'ordre*, *Abonnement à la Société de morale chrétienne*, *Argent prêté aux prisonniers*, *Frais d'élection*, *Réception maçonnique*, *etc.*, *etc.*; enfin toute l'énumération des petites et grosses dépenses qu'il avait faites à l'occasion de cette noble profession !

La recette étant nulle, on comprend qu'il ne fut pas difficile à Chicaneau d'établir la balance de son avoir... D'un seul coup-d'œil il put envisager à combien lui revenait par an sa profession d'avocat... c'était effrayant !

De nouveau, il se reprit alors à reréfléchir.

. . . .

. . . .

Il passa de la sorte quatre heures, quatre heures d'horloge !

Au bout duquel temps il fut facile de s'apercevoir que Chicaneau avait pris une grande résolution, et en effet voici ce qu'il avait résolu :

Il allait rassembler les quelques fonds qui lui restassent encore, et avec ces fonds il achèterait un bureau d'écrivain public !

Le lendemain son projet avait été mis à exécution !

Vainement aujourd'hui vous chercheriez Chicaneau aux abords du Palais-de-Justice..... Il a pour cet horrible lieu une telle abomination, qu'il est allé s'établir dans un autre arrondissement ! Il n'a pas craint de mettre son nom sur sa boutique, mais il s'est bien gardé d'y ajouter son titre d'avocat dans la crainte qu'il ne lui portât malheur ! Le seul charlatanisme qu'il se soit permis, c'est d'avoir pris pour enseigne : *Au Tombeau des secrets;* et encore, pour le punir, un mauvais plaisant (l'affreux petit clerc d'avoué à cheveux roux sans doute) a eu soin de charbonner au-dessous : *et des stagiaires !*



Malgré cela, et quoi qu'on en puisse dire, Chicaneau se regarde comme très-heureux... Ses affaires vont déjà fort bien ; et dans ce nouveau métier il trouve ceci de préférable : qu'il gagne bien davantage et qu'il peut au moins laisser croître ses moustaches !

Voilà souvent où l'on arrive après trois ans de stage !!!

Galerie royale de Costumes.

C'est justice d'aider au succès d'une aussi belle publication que celle de la *Galerie royale de costumes*, car les ouvrages de ce mérite et de cette utilité artistique sont rares. — Ce qu'une semblable collection exige de recherches, de voyages et de frais, tout le monde ne s'en peut rendre compte. Il faut qu'un artiste parcoure l'Italie en tout sens, comme l'a fait M. Pingret, visite les villages les plus éloignés des routes suivies par les voyageurs, et obtienne, à prix d'argent, le droit de peindre d'après nature : il faut qu'un artiste, ainsi que M. Benjamin Roubaut, fasse tout exprès un voyage en Algérie, ou bien que l'éditeur obtienne communication des croquis rapportés par les peintres qui ont suivi les grandes expéditions, les ambassades en Turquie, en Perse, etc., etc. C'est à l'aide de tous ces moyens réunis que MM. Aubert et Compagnie ont pu entreprendre la précieuse galerie dont nous parlons. M. Pingret leur a fourni 50 costumes italiens dont l'exactitude ne peut être mise en doute : car, ainsi que nous l'avons dit, ils ont tous été peints d'après nature. M. Goupil, au retour du voyage qu'il a fait avec M. Horace Vernet, a dessiné 10 costumes égyptiens et syriens. M. Ph. Blanchard, qui, pendant plus de douze ans a habité l'Espagne, et qui a suivi l'expédition française au Mexique, a fourni 20 costumes espagnols, portugais et mexicains. M. B. Roubaut a apporté 10 costumes algériens. M. ***, qui suivait le duc d'Orléans en Afrique, a fourni 10 costumes des troupes d'Abd-el-Kader, dessinés d'après les prisonniers ; et enfin M. Flandin, au retour de l'ambassade française en Perse, a communiqué ses cartons, à MM. Aubert et Compagnie qui en ont extrait des costumes afghans, et des costumes persans. Pour prouver que l'exécution lithographique est excellente, il nous suffira de dire qu'elle a été confiée à MM. Alophe, Dollet, Janet l'Ange et B. Roubaut. La GALERIE ROYALE DE COSTUMES formera un véritable monument ; ce sera pour les peintres, pour les historiens et pour tous les amateurs un recueil indispensable, car il ne s'agit pas ici d'une collection de carnaval, d'un recueil de bonshommes ajustés capricieusement : c'est une peinture fidèle, scrupuleuse, qui reproduit le caractère et les détails du costume dans toute leur vérité. 100 costumes sont en vente, et la publication se continue. Chaque dessin, imprimé sur grand et beau papier vélin (format demi-Jésus), colorié par un artiste, se vend 3 francs.

Nous donnons ici les titres d'une partie de ces belles lithographies.

Costumes italiens.

Femme de Sorente.
Jeune fille de Caraffa.
Sergent de la garde du pape.
Jeune fille d'Auletta.
Id. du village de Sora.
Id. de Pola.
Tambour de la garde du pape.
Femme d'Arfetine.
Id. d'Avelino.
Id. de Mirande.
Id. de Caraffa.
Id. d'Albane.
Paysan calabrais.
Jeune fille de Sorente.
Femme de l'île de Procida.
Porteuse d'eau à Venise.
Femme de Frascati.
Id. de Viggiano.
Jeune pâtre calabrais.
Femme de Servara.
Voiture des environs de Naples.
Femme de Soninone.
Sergent suisse de la garde du pape.
Jeune fille de Gaëte.
Prêtre de Badessa.
Jeune fille de Sezze.
Officier de la garde du pape.
Jeune fille de S. Gallo.
Domestique du sénateur
Capucin allant dire la messe.
Femme d'Avigliano.
Domestique du pape.
Femme d'Isernia.
Jeune fille de Badessa.
Id. de Tramulta
Sampognaro.
Marchand de brocoli à Rome.
Jeune femme de Pesche.
Marchand d'huile à Naples.
Jeune femme de Nettuno.
Femme d'Ischia.
Id. de Frosolone.
Jeune fille de Cessa.
Femme de Veletri.
Id. de Scanno.
Pêcheur napolitain.
Femme de Potenza.
Id. de S. Germano.
Soldat de la garde du pape.
Chaise à porteurs du roi de Naples

Costumes espagnols et portugais

Torrero.
Femme de Huerta.
Majo de Serez.
Femme des envir. de Valladolid.
Habitants d'Oribuela.
Femme de la Seo d'Urgel.
Picador démonté.
Femme des environs de Bilbao.
Contrebandier de la Serrania de Ronda
Femme des env. de Salamanque.
Bolera dansant les molares de Séville.
Alguasil de la place des Taureaux
Femme de Ségovie.
Maragato des environs d'Astorga.
Femme des environs de Vigo.
Calessero.
Maja.
Torero avant la course.
Curra de Séville.
Portefaix juif à Gibraltar.
Femme espagnole de Gibraltar
Ciudadana de Palma.
Jeune femme de Tramar.

Indien de Chapultepec (Mexique).
Femme de Jalapa (Mexique).
Habitant des env. de Vera-Cruz.
Homme de Puebla (Mexique).
Femme de Puebla (Mexique).

Gaucho des env. de Buénos-Ayres.
Femme de Lima (Pérou).

Troupes d'Abd-el-Kader.

Fantassin régulier.
Id. Id.
Arabe de la plaine.
Chef de réguliers.
Coulouglis.
Trompette de cavaliers.
Tambour de réguliers
Arabe de la plaine.
Kabyle.
Cavalier régulier.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PARIS DEVOILÉ OU LES MYSTÈRES SUS,

Troisième Partie. — Par CHAM.

IDYLLE

Cinq heures sonnent au clocher de la paroisse de Bouqueval. Le froid est vif, le ciel est clair et le soleil aussi (éclaire), il jette des rayons pâles et obliques sur les vastes plaines durcies par la gelée. C'est dur!

Mais aux champs, chaque saison offre des aspects charmants.

Tantôt la neige éblouissante change la campagne en d'immenses paysages farineux qui déploient leurs splendeurs [illegible] sur un ciel d'un gris rose... ou couleur de chair.

J'aime cette *immortelle* [illegible] de l'auteur.

Tantôt, dès le matin, le givre suspend aux arbres ses girandoles de cristal scintillantes et diamantées comme le style moderne et fondantes comme lui, et se changent comme lui en petites gouttes d'eau claire.

Alors, les fermiers sortent de leurs chevaux montent [illegible] jours, bestiaux, tout est couvert de rosée... Oh! que c'est [illegible]

Quelquefois le sentier s'anime : l'écho renvoie les sons du cor et les cris de la meute au loin, sous l'empire d'une [illegible] vacette, débouche dans la plaine et va se perdre à l'horizon.

Les trompes, les aboiements se rapprochent : des chiens blancs [illegible] courent sur la terre brune, leurs nez noirs sont collés [illegible] jaunâtre. [illegible] suite viennent les chasseurs [illegible] sur l'encolure de leurs chevaux bais ; ils [illegible]



1034

[illegible] et a [illegible]. Le tourbillon éclatant [illegible] sur la terre [illegible] le lecteur [illegible] dans le livre [illegible] et [illegible] cadavre [illegible] et sujets dispersés [illegible] comme revient dans la campagne et [illegible] repose [illegible]

. . . .

Ces tableaux abondent aux environs du village de Bouqueval, [illegible] malgré sa proximité de Paris, [illegible] désert [illegible] on ne pouvait arriver que [illegible]

Aussi l'auteur, comme vous le voyez, n'a-t-il pas pu [illegible] plus [illegible]

[illegible]

[illegible]

trapu, [illegible] du tree, à colliers [illegible] laine et de bas [illegible], entrait dans [illegible] et [illegible] étaient aussi impatients que [illegible]

Il régnait dans cette ferme l'ordre [illegible] bibliothèque royale : les instruments [illegible] tes, lavés, propres et peints à la [illegible] le ciel gris-rose, les chiens orangés [illegible] de M. Sue. Aussi, dans le pays, [illegible] *ferme-modèle*. Je le crois fichtre bien!

Une révolution se fit tout à coup [illegible] basse-cour : les poules partirent [illegible] les dindons gloussèrent, les [illegible] rent, les [illegible] les pigeons [illegible] rent se [illegible] aux pieds de [illegible] *Goualeuse* [illegible]



1035

[illegible] la petite [illegible] pourtant [illegible] aux [illegible] Paris [illegible]

Elle portait un bonnet [illegible] les [illegible] environs de Paris, [illegible] mouchoir d'indienne rouge [illegible] tête avec [illegible] Coiffure pittoresque [illegible] Suisses [illegible] n'avaient pas de plus [illegible] costume.

[illegible]



1037



1036



1038


1039


1040


1041


1042


1043


1044

[illegible] Pour [illegible] T[illegible], [illegible] plus [illegible] [illegible] sur sa chaise.

[illegible] Tortillard, remis de son *émotion*, et jetant [illegible] regard [illegible] sur le Maître-d'école.

[illegible] le vieux G[illegible], le père Chatelain, bavard comme une pie [illegible], se mit à jaboter : il parla du médecin de l'*allée des Veuves*, de la ferme-modèle de Rodolphe et de madame Georges.....

Rodolphe! madame Georges!.. mon bourreau! mon épouse! [illegible] le brigand, foudroyé par cette révélation. Quoi! je [illegible]! Ah! le ciel serait-il assez rageur pour me rendre [illegible] plutôt [illegible] fois reperdre les yeux! plutôt monter [illegible] plutôt lire quatre volumes en feuilletons!... — Viens-tu [illegible] dit-il à Tortillard... et Tortillard fit signe aux paysans que [illegible] était [illegible]...

— [illegible], alors nous coucher.

[illegible], dit le père Châtelain, et tous [illegible] Il les conduisit dans une petite chambre, où [illegible] corridor sur lequel s'ouvraient plusieurs portes.

Le brigand alla s'asseoir, sombre et pensif, sur le bord du lit [illegible] par Tortillard, qui ne tarda pas à le



1045

[illegible]



1046

[illegible] Tortillard [illegible]

[illegible] il veut se tuer, mais il n'en a pas le courage.

Le malheureux vieillard ne peut supporter tant de secousses et tombe frappé d'un coup de sang. C'est dommage!

Le fils de Bras-Rouge le laisse étendu sur le carreau, et se met à prendre les empreintes des serrures.



1047

[illegible] préserve le Maître-d'école d'une congestion cérébrale, son nez lui avait sauvé la v[illegible]

Il n'était donc pas mort, il dormait... Que dis-je... [illegible] le sommeil n'est pas fait pour un polisson comme ça, [illegible] homme qui a eu la petitesse d'en assassiner d'autres! Il rêvait.

RÊVE.

Le Maître-d'école se trouve dans l'*allée des Veuves* [illegible] est changé dans le salon où il a subi l'opération que vous savez.

Il n'est plus aveugle; mais il voit la scène par le carreau d'un quinquet [illegible], tout est rouge et sanglant.

O horreur! Rodolphe, David, le Chourineur, ses trois [illegible] sont là, qui grandissent, grandissent comme des choux [illegible]



1048

[illegible] Vendôme [illegible]

[illegible] est là, sous ses pieds [illegible]

Un tas de marchands de bœufs [illegible] sur le bord de la [illegible]te.



1049

Un tas de [illegible] canal Saint-Martin. Quelquefois les cadavres se tournent du côté du Maître-d'école et le regardent fixement de leurs yeux verts glauques, vitreux, opaques. Leurs lèvres violettes s'agitent, ils lui font la nique et lui disent des choses désagréables.



1051

[illegible] affreuse [illegible] chaque [illegible] de [illegible] et lui crie : Assassin! assassin! assassin! Glou, glou, glou.

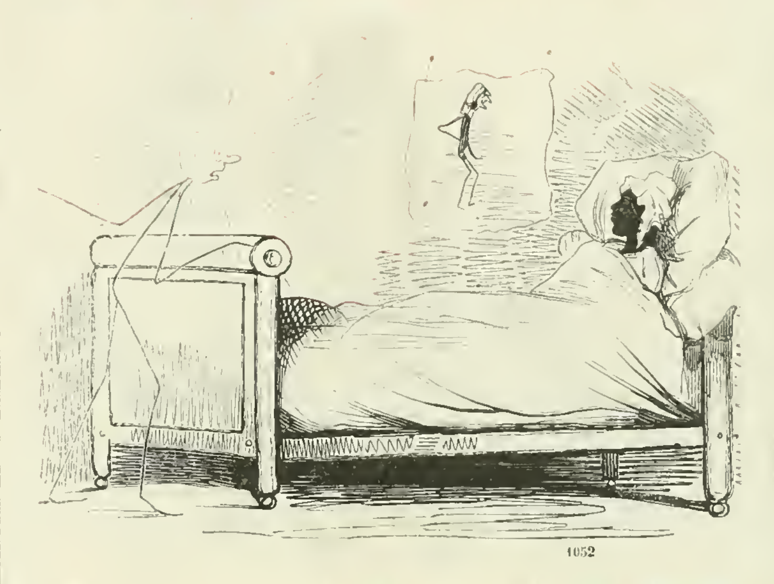
Le brigand se réveille en sursaut et sort de la ferme en entraînant Tortillard.



1054

LA GOUALEUSE.

Neuf heures sonnaient... C'est singulier comme on [illegible] sonner les heures dans le roman de M. Sue! Neuf heures sonnaient que Fleur-de-Marie dormait encore. Elle aussi [illegible] petit cauchemar... Un brillant soleil d'hiver répandait [illegible] teinte vermeille dans la chambre de la Goualeuse et [illegible] son pâle et doux visage les couleurs qui lui manquaient.



1052

En ce moment madame Georges entra; elle venait [illegible] voir une lettre de son amie madame Dubreuil, qui la priait [illegible] venir avec *Fleur-de-Marie* lui donner l'explication d'un [illegible] anglais.

Une affaire de cette importance ne pouvant souffrir de [illegible] madame Georges et la Goualeuse montent dans le cabriolet de madame Dubreuil et vont donner la leçon demandée.



1053

Elles arrivent chez madame Dubreuil.

Cette dame et mademoiselle Clara, sa fille, [illegible] avec la plus aimable cordialité; et *Fleur-de-Marie*, que mademoiselle Clara nomme sa petite sœur, est particulièrement l'objet des attentions de cette jeune et jolie personne.

— Ma chère amie, dit madame Dubreuil à madame G[illegible] [illegible] dans le plus grand embarras. J'ai absolument [illegible] de savoir ce que veut dire *comfortable*.

— Parbleu! répond [illegible] [illegible]

— Bon! [illegible] que vous êtes [illegible] de savoir l'a[illegible]

— *Comfortable*, en anglais, veut [illegible] en français [illegible]

— Tiens, tiens, tiens. Ah! [illegible]

— Voici, ma chère, ce qui est [illegible] plus diffi[illegible]



1054



1055



1056



1057



1058



1059



1060



1061

le [illegible] pauvre maman [illegible] était bien malheureuse, l'envoya dans [illegible] de meilleur et prit une dame de compagnie.

Cette dame, par des raisons que vous saurez plus tard, [illegible] au comte d'Harville, dont les manières, l'esprit et la [illegible] me plaisaient. C'était un homme honnête [illegible] même ver[illegible]x, mais ce n'était pas un homme sain.

La nuit de mes noces fut le plus malheureux jour de ma vie. M. d'Harville était épileptique!



1062

Rodolphe dit [illegible] J[e] comprends [illegible] que vous allez chercher rue du Temple [illegible] des [illegible]ctions! Oui, ce sont des distractions qu'il vous faut, de[illegible] vous mènera voir des [illegible] plongés dans la [illegible] affreuse [illegible] — Vous verrez, ça vous amusera.

— Ça va, repartit la marquise.

En revenant chez lui, le prince était assez content de so[illegible]

MISÈRE.

Peut-être n'a-t-on pas oublié qu'une famille malheureuse [illegible] chef, ouvrier lapidaire, se nommait Morel, occupait la man[sarde] de la maison de la rue du Temple.

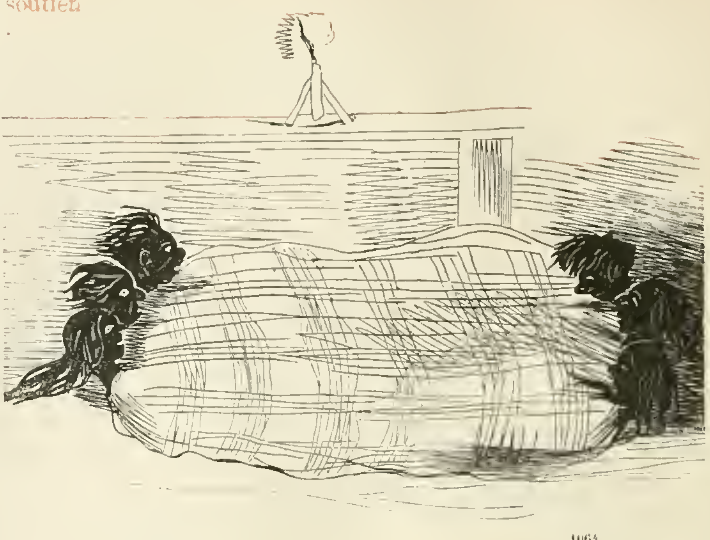
Sur deux brins de bois, une chandelle au lon[illegible] [illegible] de sa lumière jaune et vacillante les ténèbres de ce grenier [illegible] étroit, bas, nauséabond et pestilentiel. Cloisons [illegible] d'un plâtre noir et crevassé, lézardes qui mettent à jour [illegible] vermoulues que se disputent les rats à défaut d'autre [nou]rriture: sol glacial, froid, [illegible] parsemé de brins de paille [illegible] de haillons [illegible] d'os parfaitement [illegible] [illegible]



1063

[illegible]

Plus loin, cinq enfants et une femme, tous malades, [illegible] et affamés, blottis dans la paille d'une mauvaise paillasse, re[tiennent] les cris de la douleur, étouffent les soupirs de la faim pour ne pas troubler le sommeil du pauvre artisan, leur [illegible] soutien.



1064

[illegible] mur d'appui moins humide [illegible] [illegible] est [illegible] un méchant [illegible] [illegible] repose une octogénaire idiote... la belle-mère de Morel, la grand-mère des cinq enfants. La pauvre idiote se lève et va réchauffer [à] la chandelle ses mains livides et tremblantes; le scintillement [illegible] diamants attire ses regards, elle oublie de [illegible] ses mains à distance convenable de la lumière, se brûle [illegible] pousse un cri qui réveille l'artisan.

Morel, craignant pour les diamants qui lui sont confiés, [illegible] contraindre la vieille à regagner son grabat: il est obligé [illegible] menace[illegible] du fouet.



1065

[illegible] elle pousse, [illegible] enfants s'écrient [illegible] « [illegible] grand'mère [illegible] la fais pas! »

[illegible] l'étoile!

[illegible] des scènes [illegible] cruelles et paraître [illegible] [illegible] si [illegible] très-intéressantes, nous rions alors [illegible] [illegible] des exagérations qu'il faut oublier ou ne pas [illegible] chapitre est tellement [illegible] [illegible] d'en faire la [illegible]

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

L'ÉTUDIANT PIOCHEUR ET RANGÉ,

Dessins de L. Eustache.

Jusqu'à ce jour les feuilletonnistes, nouvellistes, vaudevillistes, physiologistes, et autres caricaturistes, ne se sont plu à dépeindre l'étudiant que comme un jeune homme charmant, qui n'étudie rien du tout, — sauf les billards du quartier Latin et les modistes des douze arrondissements.

On doit adresser un reproche au profond auteur de la *Physiologie de l'étudiant*, il est vrai qu'on ne peut lui adresser que celui-là : c'est de n'avoir pas consacré un chapitre spécial de son immortel ouvrage à la description de l'étudiant piocheur et rangé, qui consomme annuellement quinze professeurs, deux cents bouquins et une seule paire de bottes.

Nous venons aujourd'hui réparer l'oubli de M. de Chateaubriand (tout le monde sait maintenant que c'est M. *de Chateaubriand* qui a écrit la *Physiologie de l'étudiant* sous le pseudonyme de *Louis Huart*), et nous allons offrir à nos lecteurs la monographie aussi complète que possible de l'*étudiant piocheur et rangé*.

Pour procéder par ordre, comme doit le faire toujours tout écrivain consciencieux, et comme M. de Buffon nous en a donné constamment l'exemple, nous prendrons notre sujet *ab ovo*, comme disent les Anglais, quand les Anglais parlent latin; — mais pour abréger un peu notre travail, la coquille dont nous allons faire sortir notre personnage sera le collége.

Si vous voulez bien le permettre, j'appellerai mon héros *Adolphe Gobinard*. — Et pourquoi ne me le permettriez-vous pas? — Ainsi donc c'est convenu, va pour Adolphe Gobinard! — J'écris Gobinard, et si ce nom vous déplaît, prononcez Tartempion, Moussard, Cascaret, ou tout autre nom qui vous flattera davantage les oreilles.

Vous avez souvent entendu dire, dans la société, que le bon temps, que le meilleur temps de la vie était celui que l'on passait au collége; et comme vous n'avez emporté de cet établissement national qu'un affreux souvenir de haricots, de morue et de pruneaux, vous vous imaginiez que cette excellente réputation proverbiale, faite aux murailles des colléges, était un bruit que la police, ou tout au moins que les proviseurs se plaisaient à faire courir!

Eh bien, pas du tout; et chaque collége renferme au moins cinq ou six écoliers qui dévorent courageusement, pendant dix mois de l'année, Cicéron, Virgile, les haricots et les morues, pour arriver à s'abreuver d'ambroisie le jour de la distribution des prix.

Dans ce jour mémorable, l'élève qui est fort en version grecque savoure la gloire à longs traits, avec accompagnement de clarinette; et quand la tête couverte des lauriers de rigueur il descend les marches de l'estrade, il a six pieds de hauteur; son front est olympique, et il marche avec la majestueuse lenteur qui semblait devoir être l'apanage exclusif de la statue du Commandeur et des chevaux de fiacre.

Adolphe Gobinard, qui dans tout le courant de son année scolaire n'avait jamais consacré une minute pour donner des leçons d'escrime à des hannetons duellistes, pour apprendre à jouer de la toupie sur la paume de la main gauche, ou pour orner l'extrémité de l'abdomen des mouches de queues de papier d'une longueur demesurée, ne manquait jamais d'obtenir toutes les couronnes de sa classe.

Il avait le prix de version grecque;

Dito de thème latin;

Dito d'histoire et de géographie;

Dito de cosmographie et de cosmogonie.



Après de si brillants succès universitaires, la famille Gobinard ne pouvait songer à faire embrasser au jeune Adolphe une carrière dans laquelle il n'eût pas pu développer toutes les brillantes facultés qui lui avaient été accordées par la nature. Aussi fut-il décidé à l'unanimité des voix que l'héritier des Gobinard serait défenseur de la veuve et de l'orphelin, autrement dit avocat! Adolphe Gobinard alla donc rejoindre, rue Saint-Jacques, ceux de ses anciens camarades qui l'avaient précédé d'une année. — Même ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à trouver l'hôtel garni qu'on lui avait recommandé, attendu que, pour économiser un fiacre, il avait voulu faire à pied le trajet qui de la cour des Messageries le séparait de la place Sorbonne; et, de plus, comme ses parents l'avaient bien prévenu de se méfier des voleurs dont Paris abonde, Gobinard, de crainte de se voir enlever sa valise, l'avait chargée sur ses propres épaules : tant d'économie et de

prudence méritait une récompense, et pourtant Gobinard ne gagna qu'un torticolis.

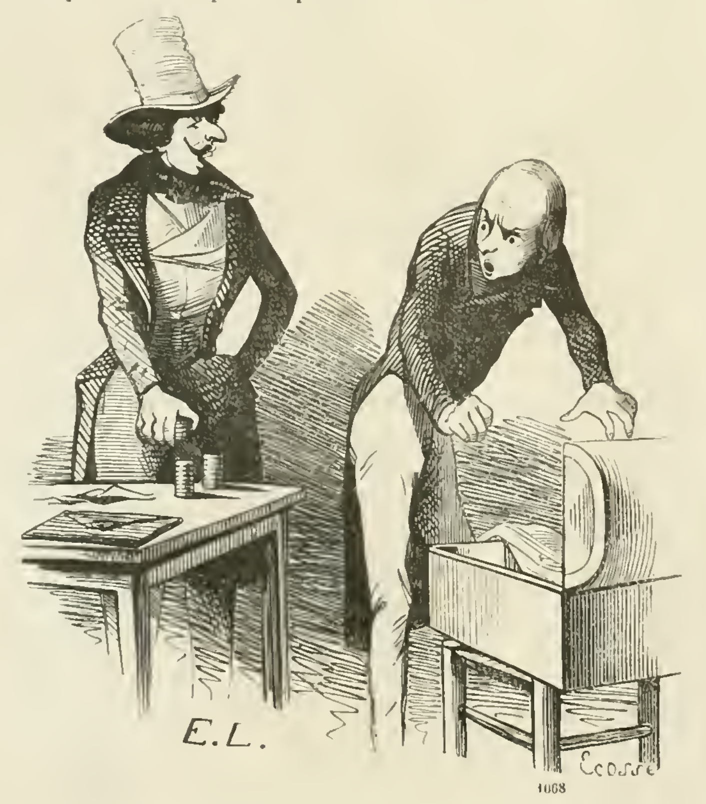


1067

Lorsqu'un étudiant arrive du sein de sa famille au sein d'un hôtel garni du pays Latin, sa réception a lieu avec une certaine solennité, qui ressemble un peu à celle qui signale l'arrivée de tout conscrit au régiment.

Règle générale et sans exception : — Toutes et quantes fois qu'un gousset est garni, les amis sont toujours là! — l'amitié, la sainte amitié ayant pour principe fondamental que deux cœurs qui sympathisent doivent mettre en commun les peines et les plaisirs. — Gobinard n'avait pas encore eu le temps de défaire entièrement sa valise, que déjà il s'était vu dévaliser d'une certaine quantité de pièces de cent sous ; — mais le proverbe nous dit qu'on ne doit pas compter avec ses amis.

La *Sagesse des nations* aurait peut-être bien plus raison de dire qu'on ne doit pas compter sur ses amis!



1068

Après avoir été prendre son inscription à l'École de droit, et avoir fait choix de tous les professeurs qu'il lui était permis de fréquenter, moyennant ses quinze francs par trimestre, Gobinard alla faire emplette chez un bouquiniste d'une édition du Code civil, annotée d'une certaine quantité de taches d'encre, et d'un volume des *Institutes de Justinien*, illustré de diverses caricatures représentant le professeur de droit romain.

Ce ne fut que lorsqu'il fut de retour dans sa chambre que Gobinard fit la découverte de ces ornements étrangers, et, pour commencer sa carrière de légiste, il eut envie de faire un procès au libraire qui l'avait ainsi fourré dedans ; mais il se consola en pensant qu'après tout il n'avait payé ses bouquins que moitié prix de leur valeur primitive, et que les taches d'encre et les illustrations étaient encore données par-dessus le marché.

Néanmoins cette leçon ne fut pas perdue, et, pour compléter ses emplettes, Gobinard ayant eu à acheter un briquet phosphorique, ne chercha pas à en trouver un d'occasion.

Cette installation terminée, Gobinard, élevé dans les principes de la civilité la plus puérile et la plus honnête, songea à faire visite à son correspondant, à cet être respectable qui devait lui remettre chaque mois les fonds destinés à solder les biftecks de Flicoteaux et les fricandeaux de Viot, célèbres restaurateurs qui en remontreraient à Vatel et à Carême; car ils ont trouvé moyen de confectionner tous les plats possibles avec un seul animal, — et quel animal! — c'est-à-dire que je crois qu'ils trouveront même incessamment le moyen d'en utiliser la bride et le licou!

Cette première course, faite au delà des ponts, prit une journée presque entière à Gobinard, attendu que s'étant renseigné auprès d'un jeune Parisien en calotte grecque du chemin qu'il fallait prendre pour aller rue du Mail, — le jeune homme l'envoya en droite ligne à la barrière de l'Étoile! — Arrivé à ce monument national, Gobinard commença à se douter que ce cicérone l'avait fait aller.... beaucoup trop loin; — ayant plus de confiance dans la mine respectable des épiciers, il prit successivement divers renseignements auprès de ces négociants, et il arriva enfin place des Victoires.

La vue du cheval de Louis XV, qui se cabre fièrement sur la queue, lui inspira l'idée d'utiliser aussi à son profit la plus noble conquête de l'homme, et, en conséquence, comme ses jambes étaient littéralement rentrées dans son estomac, ce qui est une position bien désagréable pour se présenter chez un correspondant, Gobinard se décida à grimper dans un cabriolet pour se faire conduire à cette introuvable rue du Mail.



1069

Le cocher, abusant odieusement de l'inexpérience topographique de l'infortuné Gobinard, mit son cheval au galop pour traverser la place des Victoires, et fit payer trente sous cette course extraordinaire, mais peu fatigante.

Gobinard, profondément vexé, eut encore bien envie d'intenter un procès à ce cocher, mais il finit pourtant par lui solder sa course. — Notez que l'infâme gueux eut encore l'audace de réclamer un pourboire.

Profondément dégoûté, dès son entrée dans le monde, du commerce des hommes, et surtout des cochers de cabriolet, Gobinard passa un mois entier entouré de son *Code civil*, de ses *Institutes de Justinien* et de son briquet phosphorique.

Le vulgaire ne connaît pas toutes les délices que l'on éprouve à interpréter un article du *Code civil* ou à traduire un paragraphe du *Droit romain*. — Et cette mine de volupté est réellement inépuisable, car chaque article du Code peut s'interpréter de quinze manières différentes; multipliez ces quinze manières par 2281, nombre des articles dont se compose tout exemplaire d'un Code complet, et vous arriverez à un total de jouissances assez agréable. — Or Gobinard, au bout d'un mois de travail, n'en était encore qu'à l'article 86; vous voyez qu'il avait encore furieusement de plaisir devant les mains, ou, si vous aimez mieux, devant les yeux.

Étant arrivé au chapitre de l'*émancipation*, Gobinard, bien qu'il eût fait le vœu de ne se nourrir que du Code civil et des biftecks de Flicoteaux, ne put pas refuser d'accepter une invitation faite par ses camarades, qui lui jurèrent d'ailleurs que le déjeuner aurait lieu pour célébrer l'anniversaire de l'invention du Code civil. — De plus, on devait boire du champagne à la mémoire de l'empereur Justinien.

Ce repas eut lieu dans un des cabinets de Dagneaux, et Gobinard fut grandement scandalisé de trouver au nombre des étudiants qui formaient les convives plusieurs *étudiantes*, qui semblaient n'avoir entrepris de faire leur droit que pour étudier à fond le fameux chapitre de l'*émancipation*.



1070

Notez que pour comble de désagrément, lorsqu'arriva le quart d'heure qu'on est convenu de nommer de Rabelais, et que l'on ferait mieux d'appeler le quart d'heure du garçon, il se trouva que tous les convives, par une de ces fatalités inexplicables, avaient oublié leur bourse, — sauf Gobinard, qui avait touché son mois le matin même.

Alors Gobinard, invité le matin à manger sa part du déjeuner, fut invité derechef le soir à payer la carte, dont l'addition se montait à soixante francs, — non compris le garçon, et des cigares aux dames.



1071

A peine les convives étaient-ils sortis de chez Dagneaux, qu'un des étudiants fit la motion d'entrer au café Voltaire, afin de réparer un oubli indispensable commis au déjeuner. — Personne n'avait songé à porter un toast en l'honneur du Code civil, et l'ombre de Justinien n'avait pas obtenu le plus léger verre de champagne!

Gobinard fit beaucoup de façons pour se laisser entraîner à cette nouvelle invitation, qui fit frémir ses dernières pièces de cinq francs; mais l'ombre de Justinien finit par l'emporter, et il accepta un bol de punch au rhum, — mot dont la désinence lui parut convenablement latine.

On peut avoir raison de dire qu'en fait de pas il n'y a que le



1072

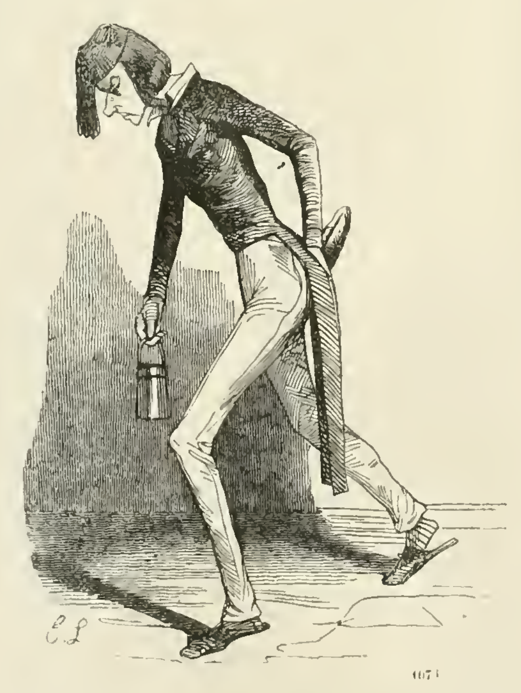
premier qui coûte, — mais malheureusement en fait de bols de punch il n'en est pas de même, et tous coûtent quatre francs pièce; c'est ce qui explique comment les toasts portés par Gobinard à tous les grands légistes connus, y compris le Chinois Confucius, coûtèrent seize francs.. — Et lorsqu'il fallut les payer, Gobinard s'imagina qu'il en déboursait trente-deux : cela tenait à ce que dans le moment il voyait double.

Aussi lorsqu'il sortit du café, Gobinard avait l'œil excessivement tendre, et dans son expansion il voulut absolument aller embrasser ses professeurs à l'Ecole de droit. Cette idée n'eut pas de suite, parce que ses amis, qui supportaient mieux tous les liquides connus, lui conseillèrent de remettre le projet au nouvel an; mais Gobinard s'en consola en faisant des déclarations à toutes les dames qu'il rencontra sur son chemin.

Le lendemain matin, Gobinard versa des larmes de repentir sur son Code civil... et sur sa bourse vide! — il jura par le Styx et par M. Ducaurroy qu'il renonçait désormais à Satan, à ses pompes et à son punch!

Pour réparer la brèche faite à sa vertu et à ses finances, Gobinard se voua au blanc... pour le déjeuner, — il ne prit plus tous les matins que pour deux sous de lait, sans même y joindre un morceau de sucre, et sans s'inquiéter de faire crier les colonies par suite de ce nouveau système continental.

Il va sans dire que Gobinard, une fois en train de se suffire à lui-même à l'instar des philosophes anciens, se priva des soins intéressés de sa portière, et descendit chaque matin son sixième étage pour faire emplette de son lait et du petit pain de rigueur. — Les premiers jours il fut un peu honteux d'aller faire ainsi son marché, et il dissimulait sa flûte dans la poche de son habit à queue de morue, — mais cette fausse honte se dissipa après une pratique de quelques semaines.



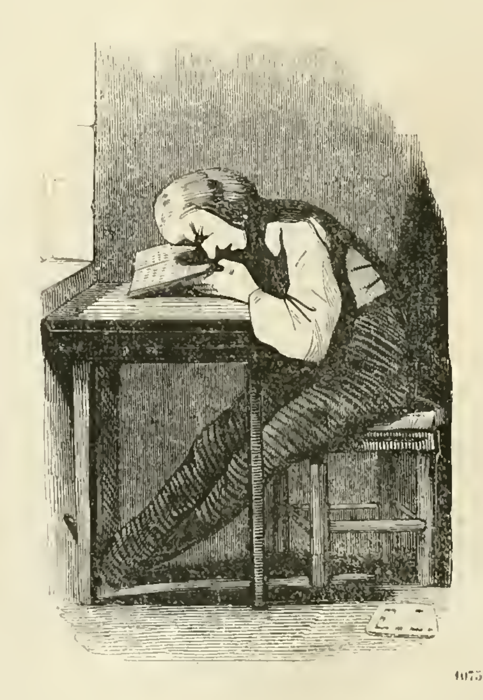
La portière appela Gobinard *grigou;* mais il méprisa cette épithète lancée par le dépit de cette vieille femme, et se prétendit trop haut placé pour qu'elle pût l'atteindre. — Dans le fait, du rez-de-chaussée au sixième étage on ne comptait pas moins de cent vingt-sept marches.

Du moment où il fut en train de faire des économies, Gobinard se persuada aussi qu'on n'est jamais mieux servi que lorsqu'on se fait sa propre femme de ménage; et il se mit à donner des coups de poing dans son lit et sur son oreiller, comme s'il n'avait fait que cela dans sa vie.



Une troisième économie plus déplorable, entreprise par Gobinard, ce fut de se mettre dans la tête que la lune, étant un bec de gaz donné par la nature, devait parfaitement suffire pour lire le Code civil de huit heures du soir à minuit, et il prétendit faire de la pâle Phébé son quinquet de travail. — Phébé, pleine de fierté, se révolta plus d'une fois du rôle qu'on prétendait lui faire jouer, et se voilait la face derrière tous les nuages qui étaient à sa portée.

Après plusieurs essais infructueux, Gobinard fut obligé de renoncer à ce mode de travail qui lui faisait par trop mettre le nez dans ses livres.



Toujours par suite de sa monomanie de s'instruire gratis, Gobinard passait régulièrement deux ou trois heures par jour devant les étalages des bouquinistes du quartier Latin, et là il puisait l'instruction la plus variée dans tous les volumes qui lui tombaient sous la main, et qu'il se proposait toujours d'acheter la semaine prochaine.

Le soir ou les jours de pluie, Gobinard faisait sa flânerie sous les galeries de l'Odéon, et là, toujours à l'aide du même procédé économique, il se tenait au courant de toute la littérature pittoresque et illustrée.

C'est ce qu'on appelle, en terme de librairie, *lire à l'œil.*



1076

Ou bien pour tuer le temps il marchandait une paire de lunettes bleues.



1077

Je n'ai pas besoin de dire que Gobinard ne prisait que la *littérature sérieuse*, — M. Nisard était son chef de file; et quand il osait rêver l'achat d'une bibliothèque, il garnissait ses rayons de la traduction des *classiques latins*, — plus un *Barthole* ou un *Cujas* comme littérature plus légère. — En fait de journaux il n'affectionnait que la *Gazette des tribunaux*, en déplorant toutefois que cette feuille eût une chronique de la police correctionnelle, — les bons mots prononcés par M. Séguier aux audiences de la première chambre suffisant complétement à Gobinard comme plaisanteries judiciaires.

Quant au *Charivari*, qui se permet de publier des lithographies où l'on dépeint les étudiants comme aimant mieux le bal de la *Chaumière* que le cours de M. Duranton, il aurait voulu en voir exporter tous les rédacteurs et dessinateurs aux *îles Marquises*.

Je vous laisse à penser si le *Musée Philipon* était vu d'un bon œil par ce jeune philosophe! — Quand il apercevait seulement un numéro de cette publication futile derrière les vitraux d'un marchand d'estampes, en compagnie d'un débardeur ou du portrait de M. Chicard, il fronçait le sourcil à l'instar de Jupiter en courroux ou d'un sergent de ville de mauvaise humeur.



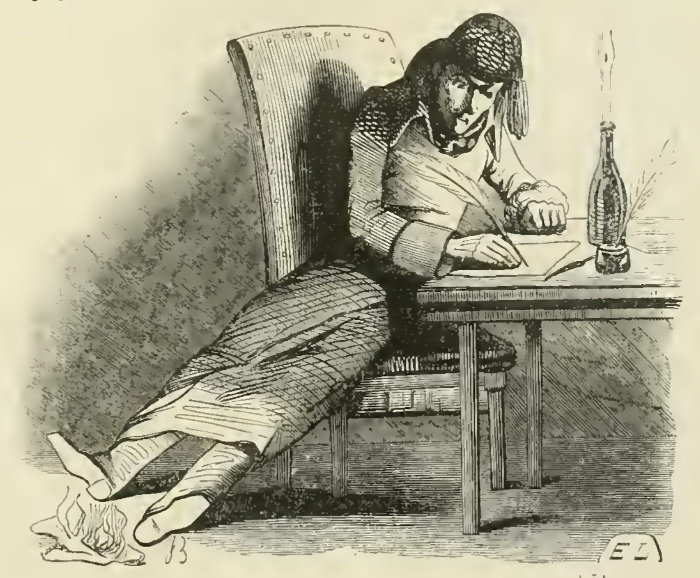
1078

Le soir, pour occuper ses loisirs, quand le Code civil ne lui suffisait plus et que le *Droit romain* était sans charmes, Gobinard prenait aussi sa plume, se livrait à la composition de quelque morceau où la haute critique se mêlait à la haute philosophie, et il expédiait son travail à la *Revue des Deux-Mondes*, qui s'empressait de ne pas l'insérer. — Les directeurs de revues ont si peu de goût aujourd'hui, que cela fait véritablement pitié!

Gobinard ne se décourageait pas, et espérait toujours que l'*abondance des matières* (style de journaliste qui refuse un article) empêchait seule ses travaux de voir le grand jour de la publicité, et il se remettait intrépidement à écrire une vingtième appréciation sur le beau talent de M. Nisard pris au point de vue moral et littéraire.

Quand Gobinard était monté au plus haut degré d'enthousiasme et que le feu de la muse venait aussi à s'allumer en lui, notre poète traduisait une centaine de vers de Virgile, — quelquefois même il se permettait la petite ode d'Horace. — Il est fâcheux que cette traduction n'ait pas vu le jour, car elle aurait fait la 2375me. Or, la 2375me traduction d'Horace est un besoin qui se fait généralement sentir dans la société; — demandez plutôt à M. Nisard.

Pour entretenir le feu poétique de son cerveau, Gobinard se chauffait les pieds en brûlant dans sa cheminée tous les morceaux de papier qui lui tombaient sous la main.



1079

Les soirées de Gobinard ne se passaient pas toujours aussi paisiblement, et de temps en temps il était encore victime des plaisanteries de ses camarades d'école.

Un des plus cruels supplices qu'infligeaient à Gobinard ces barbares amis consistait à venir l'enfumer comme un renard dans son terrier. — Notre étudiant, beaucoup trop rangé pour avoir jamais pris le goût du cigare, avait en horreur la fumée du tabac, et c'est ce qui explique pourquoi ses amis venaient régulièrement tous les trois ou quatre jours lui faire avaler les nuages les plus épais sous le prétexte d'aguerrir son cœur et son estomac contre les émanations qui chassent le mauvais air, — du moins à ce que prétendent tous les marchands de tabac.

Gobinard, au milieu de cette atmosphère suffocante, faisait la plus triste figure que l'on pût imaginer; ce n'était plus un étudiant, c'était un martyr, — il ne lui manquait que l'auréole de saint, à le voir ainsi entouré de nuages.



1180

Le plus fâcheux de l'affaire, c'est que l'infortuné ne pouvait même pas se soustraire à ce supplice, car ses bourreaux lui auraient dit qu'il n'était pas un homme puisqu'il ne pouvait pas supporter un peu l'odeur du tabac, — Or, avouer qu'un Gobinard n'était pas un homme était une chose par trop humiliante. — Dans ces moments terribles, Gobinard était plus courageux que n'importe quel guerrier de l'antiquité.

O amour! ô petit Dieu sans bretelles et sans col de chemise, pourquoi faut-il que tu viennes jouer de malins tours même aux personnes les plus sages et qui ont le moins envie de rire! — Il n'est pas un cœur humain qui puisse être à l'abri de tes flèches, et Gobinard, le vertueux, le froid, l'insensible Gobinard a eu beau croiser sur sa poitrine son gilet de futaine et son habit d'Elbeuf, ce double plastron n'en a pas moins été traversé par un de tes traits flamboyants, — et soudain Gobinard a été allumé.

Jusqu'au moment de sa huitième inscription à l'Ecole de droit, notre héros n'avait jamais rêvé femme, — dans ses nuits les plus agitées il rêvait chien ou chat, crocodile ou chameau, — mais femme, jamais.

C'est-à-dire qu'auprès de Gobinard, feu Joseph aurait été un Faublas, et Caton un Balochard. — Si le village de Salency avait été dans l'usage de couronner des *rosiers*, Gobinard aurait pu se présenter hardiment pour concourir au prix de vertu, et sans nul doute le jury aurait posé sur son front la couronne blanche au milieu de l'attendrissement général.

Voici comment le petit dieu que la pudeur nous défend de renommer décocha une de ses flèches à l'insensible Gobinard.

C'était un jour de printemps, les lilas du Luxembourg commençaient à fleurir, et les allées de ce noble jardin étaient émaillées d'une foule de bonnes d'enfant tout à fait épanouies. — La nature entière avait un air de fête : aussi Gobinard avait-il mis son habit des dimanches pour venir entendre chanter les petits oiseaux qui voltigeaient de branche en branche en se tenant les propos les plus folâtres.

Gobinard, pour se livrer plus tranquillement aux douces émotions que produit le spectacle de la nature, des lilas, des bonnes d'enfant et des petits oiseaux, s'était assis sur un banc de pierre, à l'ombre d'une statue, — d'un de ces généraux grecs en grande tenue, et dont le costume complet se compose d'un casque, d'un sabre et d'une paire de sandales.

Certes le choix d'un banc en pierre n'a pas au premier abord un air dangereux, et vous-même vous vous asseoiriez là-dessus sans craindre d'enflammer votre imagination. Gobinard pensait comme vous, ou plutôt il ne pensait à rien du tout, absorbé qu'il était par le spectacle grandiose qu'il avait sous les yeux, lorsque tout à coup, en détournant machinalement la tête, il s'aperçut qu'une femme était venue partager le siége rustique offert à tous les Français par la munificence du gouvernement.



1181

Et quelle femme, monsieur! — A son air de pudeur et de modestie, à ses longs cils baissés modestement vers la terre, à son air céleste enfin, le garde municipal le moins poétique se serait écrié : — Voilà un ange qui est en congé de semestre sur la terre; car, vrai Dieu, cette particulière est un ange du ciel en crispin et en chapeau à l'*éteignoir!*

En voyant cette apparition céleste, Gobinard resta dans la stupéfaction de l'admiration, ce qui veut dire qu'il ouvrit une bouche d'une grandeur démesurée, et qu'il lui fut impossible ensuite pendant plusieurs minutes de songer à rapprocher ses mâchoires, écartées d'une façon que je ne crains pas de qualifier de disgracieuse.

A partir de cet instant il n'exista plus pour Gobinard ni lilas, ni petits oiseaux; il ne vit plus dans toute la nature qu'une femme, qu'un crispin et qu'un chapeau à l'éteignoir.

Nous ignorons combien de minutes ou de quarts d'heure s'écoulèrent dans cette muette contemplation; manquant de renseignements bien précis à cet égard, pour rien au monde nous ne voudrions risquer d'induire le lecteur en erreur en lui donnant un chiffre qui pourrait être inexact; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Gobinard ne perdit pas de vue sa charmante inconnue tant qu'elle partagea son banc de pierre, — et lorsqu'elle se leva il la suivit.

Mon Dieu, oui, monsieur! lui Gobinard, le simple, le candide, le naïf Gobinard de tout à l'heure, suivit cette femme tout comme aurait pu le taire le duc de Richelieu en personne, — mais il la suivit discrètement, de loin et en honnête Gobinard qu'il était : — cet ange demeurait rue d'Enfer.

Arrivé à la porte de la belle inconnue, Gobinard soupira trois fois et reprit le chemin de son propre domicile, qui du reste le rapprochait aussi beaucoup de la demeure des anges.

Semblable au bel Hippolyte, le pas trop beau Gobinard se mit à dire avec Racine :

Mon arc, mon javelot, hélas! tout m'importune.

sauf qu'il prononça :

Mon code, mon Rogron, tout cela m'importune!

Pour la première fois de sa vie, Gobinard, en se regardant dans sa glace, s'aperçut que son costume pouvait être amélioré, et que ses cheveux desséchaient après de l'huile antique et avaient soif d'eau de Cologne. — En conséquence de cette découverte, l voulut être beau, séduisant, magnifique; enfin, il voulait être digne des regards, des beaux regards de son ange du Luxembourg.

Le premier sacrifice qu'il fit à l'amour fut de vendre son habit à queue de morue, — la séparation fut pénible, mais cependant elle eut lieu.

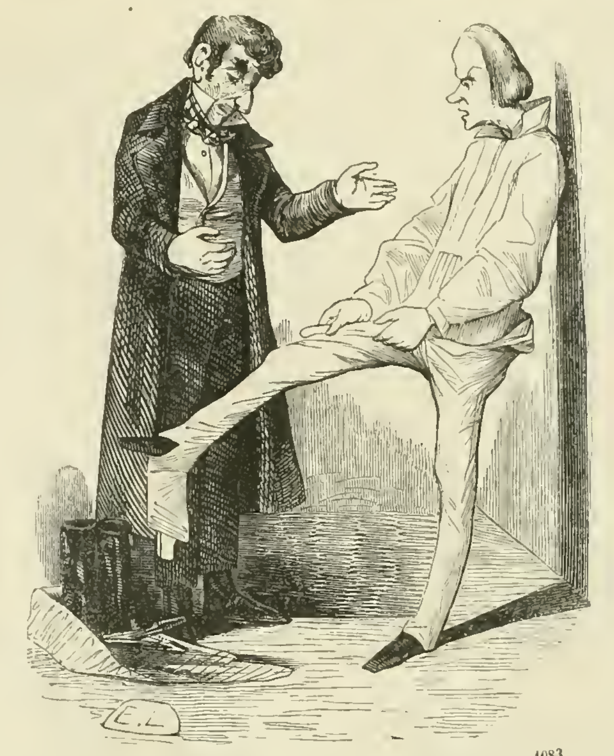
En ajoutant quatre-vingts francs au produit de la vente de ce vêtement de famille, Gobinard put se procurer une redingote de quatre-vingt-quinze francs. — Devinez combien il vendit l'habit?



1082

Le même jour il acheta un pantalon parfaitement collant, moyennant vingt-sept francs cinquante, attendu que c'est l'ouvrage des pauvres prisonniers (qui ne cousent la pauvre étoffe qu'avec du pauvre fil), — et de plus, il fit venir un bottier afin de choisir une paire de bottes à talons élevés, comme le veut la Mode. — Le tout se passa dans les règles, c'est-à-dire que le pantalon ne fit pas un pli, mais la botte fit un trou.

Il est vrai que, pour consoler Gobinard, le bottier lui dit tranquillement : — *C'est la faute du tailleur.* — Quand l'événement se passe chez un tailleur, il dit de son côté : — *C'est la faute du bottier.*



1083

Hélas! le cœur de Gobinard fut bien plus perforé deux jours après, quand, se rendant chez un de ses amis pour lui demander la marche à suivre quand on voulait faire parvenir un billet brûlant d'amour, — il trouva ledit ami en train de batifoler avec la dame de ses pensées, avec l'ange céleste du Luxembourg. De stupéfaction, Gobinard ouvrit derechef les mâchoires et les



1084

laissa sept minutes dans cette position fatigante. — Cette fois nos renseignements sont précis!

Lorsqu'il put enfin reprendre l'usage de ses sens et de ses jambes, l'infortuné Gobinard se mit à fuir ce spectacle plein d'horreur; guéri d'une folle passion, il ne voulut plus faire la moindre infidélité à son Code civil, et à partir de cet instant il se mit à en consommer soixante articles par jour. — A un train pareil, le Code tout entier fut bien vite dévoré.

Un beau matin, la famille Gobinard reçut une lettre timbrée

de Paris, et dans ladite lettre notre étudiant faisait demande d'une somme de cent écus pour les frais du grand œuvre de transmutation du fils Gobinard en un licencié en droit ! — Cent écus, c'est un prix fait comme les petits pâtés ; chaque *thèse* revient à ce prix ; à moins pourtant que l'étudiant ne la fasse payer quatre cents francs à ses parents, quand il tient à couronner la thèse d'une dissertation sur une poularde truffée, et d'une argumentation sur cinq ou six bouteilles de champagne.

Le père Gobinard, en lisant qu'il allait enfin avoir un avocat dans sa famille, put à peine en croire ses lunettes, et, dans sa joie, il résolut de porter lui-même cet argent à Paris, en compagnie de madame Gobinard, de l'oncle Gobinard, et même du petit Dodore Gobinard, qui devait aussi marcher un jour sur les traces de son frère aîné. Toute la famille prit une diligence Lafitte et Caillard quelconque, — et cette voiture étant en correspondance directe avec l'omnibus de la rue Saint-Jacques, moyennant un supplément de six sous, toute la dynastie des Gobinard vint frapper à la porte de M. le futur avocat!



L'entrevue fut excessivement touchante !



Quelques jours après, notre héros payait cent sous de location pour s'orner d'une robe noire, costume de rigueur pour tout étudiant qui se propose de se faire interpeller par cinq professeurs, — dont quatre au moins suivent très-attentivement les réponses du récipiendaire en lisant le journal ou un volume des *Mystères de Paris.*

Gobinard parla droit romain comme Cicéron, et droit français comme Troplong ; du moins tel fut l'avis du père Gobinard, qui en humecta complétement son foulard de satisfaction.

Les amis du nouveau licencié furent aussi dans l'enchantement du résultat de cette thèse, et, la preuve, c'est qu'ils conduisirent Gobinard au café le plus voisin pour célébrer ce triomphe en allumant plusieurs bols de punch.

On présenta même Gobinard à la dame du comptoir !



Désormais Gobinard ne sera plus qualifié du titre banal de monsieur ; c'est *maître Gobinard* qu'on l'appellera, toutefois après qu'il aura eu l'honneur de jurer en présence de M. le premier président Séguier.

Du reste, ses nouvelles occupations ne lui prendront pas tellement de temps, qu'il ne trouve quelques heures à donner à l'artiste qui se chargera de transmettre ses traits à la postérité !

Allez au prochain Salon, et vous trouverez le portrait de Gobinard, en grand costume et en pose de Démosthènes, qui médite une péroraison foudroyante !

Prix du portrait : cinquante écus ; — la ressemblance et l'huile garanties pour un an.



Imprimé par Béthune et Plon, à Paris

36e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

HISTOIRE DES PERRUQUES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

Dessins de Ch. Jacque.



L'homme est généralement fort laid, quoique M. de Buffon prétende que ce soit le plus bel animal de la création, — vil flatteur!

Aussi, pour réparer autant que possible les torts de la nature à son égard, le bipède en question a-t-il, depuis les temps les plus reculés, cherché tous les moyens imaginables de s'orner agréablement ; Adam ne put rien trouver de mieux qu'une feuille de vigne, laquelle fut cueillie sur un figuier, à ce que prétendent plusieurs auteurs qui se donnent comme fort bien renseignés.

De nos jours nous sommes bien mieux ornés, et on a même été jusqu'à inventer, pour nous embellir, des sous-pieds, des bonnets de coton, des cols de crinoline et des lunettes vertes.

C'est surtout pris sous ce point de vue que l'homme est réellement digne des éloges de M. de Buffon, et dépasse de beaucoup toutes les autres créatures vivantes... ou empaillées. — Avez-vous jamais rencontré un tigre en bonnet de coton ou un lion orné de lunettes vertes? — Je devine votre réponse, ainsi ne vous donnez pas la peine de la proférer.

Nous ne nous occuperons pas, dans le présent article, de tous les ornements que la riche imagination de l'homme a su créer, et de toutes les idées spirituelles que lui a suggérées le projet de plaire au beau sexe. — Mais cela nous mènerait beaucoup trop loin, et le *Musée Philipon* ferait concurrence en étendue à l'*Encyclopédie* de gigantesque et lourde mémoire.

Pour l'instant nous vous parlerons seulement des *perruques*, de cet ornement qui brilla jadis d'un si vif éclat sous les plus beaux règnes de la monarchie française, et qui, défrisé tout à coup par la tourmente révolutionnaire, ne s'est transmis jusqu'à nos jours que sous l'aspect informe du *gazon* et du *faux-toupet*. — Il est vrai que, pour nous consoler, nous avons la *pommade du lion*, ainsi nommée parce que M. *François* en est l'inventeur!

L'origine des perruques se perd dans la nuit des temps, c'est en vain que nous avons compulsé tous les auteurs qui ont écrit sur cette grave matière; Aristote, le grand Aristote lui-même est muet sur cette question palpitante d'intérêt. — Cet illustre philosophe nous apprend bien que la perruque était connue déjà bien long-temps avant les époques historiques de la Grèce, et qu'à Sparte elle était complétement prohibée comme objet de luxe; mais il ne nous dit pas le nom de l'homme de génie qui eut le premier l'idée d'implanter de nouveau une forêt de cheveux sur un crâne complétement défriché, par suite d'un jeu de la nature ou des jeux olympiques, — car vous n'ignorez pas que dans ces cérémonies nationales les lutteurs se prenaient aux cheveux et se les arrachaient à pleines mains aux applaudissements d'un public idolâtre.

Les historiens sacrés sont plus muets sur les perruques, ce n'est que de loin en loin et en interprétant certains passages assez obscurs du reste que l'on trouve quelques allusions à cette mode, et encore faut-il que ce soit bien tiré par les cheveux. — Ainsi, dans la description de l'entrée de la reine de Saba dans

le palais de Salomon, nous trouvons que ce roi fut vivement épris tout d'abord de la chevelure de cette princesse, chevelure aussi longue que dorée, qui balayait tous les escaliers. — Vous conviendrez avec moi que du moment où cette reine balayait ainsi les escaliers avec sa chevelure, elle avait du moins pris la précaution de se munir préalablement d'une perruque, — car sans cela ce serait un divertissement aussi royal que malpropre.

On a beau avoir des cheveux dorés, ou, si vous aimez mieux, complétement roux, on y tient toujours quelque peu, et on n'en fait pas un semblable usage.

Si vous avez lu l'historien Juif Josèphe, comme vous en aviez parfaitement le droit, vous aurez trouvé aussi un certain chapitre dans lequel il parle de la mode affectionnée par les jeunes femmes d'Israël, qui n'allaient jamais chercher de l'eau à la fontaine sans laisser flotter sur leurs épaules leur longue chevelure, — les femmes moins bien partagées que leurs compagnes allongeaient leurs tresses en y ajoutant de fausses nattes, et le tout était orné de différents nœuds formés de poils de chameau. — Or, ceci nous prouve deux choses : d'abord que les fausses nattes, ou, si vous aimez mieux, les perruques, étaient déjà connues et que les fabriques de ruban de gaze de Saint-Étienne n'avaient pas encore été inventées.

Du reste, attifées de la sorte, ces femmes étaient charmantes.



1090

Si des historiens sacrés nous passons à Homère et à Hésiode, nous trouverons encore des détails très-poétiques sur la perruque du maître des dieux, de Jupiter en personne, — car vous m'avouerez, en considérant le portrait de Jupiter tel qu'il nous a été transmis par Homère et par Phidias, que ce personnage devait forcément porter une perruque. — Il ne l'avouait pas peut-être; mais, à coup sûr, il en portait une.



1091

Après ça, ce que nous avançons est uniquement pour constater un fait. Nous ne blâmons nullement Jupiter, il avait totalement le droit de faire ce que bon lui semblait; — et ce que nous disons là, ce n'est pas par lâcheté et par crainte des carreaux de ce dieu terrible; car aujourd'hui on ne redoute plus le tonnerre, du moment où on peut le voir tirer en bouteille par un physicien des Champs-Élysées, un physicien de deux sous encore! voilà ce qui est humiliant pour Jupiter!

Si la perruque était connue dès les temps les plus reculés, il ne s'ensuit pas de là que tous les grands personnages de l'époque se permettaient cette fantaisie de luxe, — non pas vraiment, et des documents parfaitement historiques nous prouvent que bien des grands hommes méprisaient ce futile accessoire : Socrate, Zénon et une foule d'autres philosophes étaient chauves et s'en faisaient honneur. — Diogène lui-même aurait eu grand besoin d'un faux-toupet, mais ses principes bien connus s'opposaient à ce qu'il portât même un bonnet de soie noire. — Il aurait préféré dix rhumes de cerveau.

Quant aux personnages qui étaient doués par la nature d'une chevelure démesurée, ils la laissaient croître outre mesure; et ce n'était pas toujours sans inconvénients, témoin l'accident arrivé à Absalon.



1092

— Mieux aurait valu pour ce prince qu'il portât perruque, ainsi

que l'a remarqué un poète dans quatre vers qui sont beaucoup trop connus pour que je les cite; — vous avez trop de littérature pour ne pas les savoir par cœur.

Il est bien singulier que pas un seul de nos chimistes modernes n'ait songé à étiqueter ses petits pots de pommade inventée en faveur des cheveux, du titre de *Pommade d'Absalon :* car vous conviendrez que ce personnage devait posséder une toison d'une longueur démesurée pour qu'elle pût ainsi lui servir de corde à potence ;

Tandis que je ne vois vraiment pas à quel propos on fait intervenir le nom des lions, des chameaux et des dromadaires dans les pommades du jour, ces animaux africains ne me semblant pas devoir faire un grand usage de ce genre de cosmétiques français.

J'ai dejà réfléchi souvent à ce mystère de l'annonce, et je n'ai jamais pu trouver une solution qui parvînt à me satisfaire complétement.

Nous pourrions encore intituler un puissant cosmétique : — *Pommade de Samson*, car voilà encore un gaillard qui possédait un toupet phénoménal ; et de plus ce toupet était de la force de quarante chevaux, — un simple coup de poing de Samson valait un coup de piston d'une machine à vapeur.

Du jour où l'infortuné Samson fut chauve, il perdit tout son agrément en société ; il ne lui fut plus possible de briser les moindres côtes à ses ennemis ou à ses amis, et lui, qui d'une simple pichenette aurait fait sauter une serrure Fichet, ne put pas même lever le loquet de sa prison.

Et tout cela parce que Dalila, l'astucieuse Dalila, l'avait dégarni de sa phénoménale chevelure, qu'elle avait envoyée en présent au roi des Philistins.



1093

Samson essaya bien de porter perruque, mais sa force ne lui revint pas, il n'y avait plus mèche !

La mode des perruques complètes ne fut jamais en honneur chez les Romains, et ce fut dommage ; car Rome aurait joui d'un prodigieux spectacle avec des gaillards comme Lucullus, par exemple, qui outrait toujours la mode d'une furieuse façon, et qui, lorsqu'il était bon de posséder deux cents robes de pourpre dans sa garde-robe, en faisait confectionner trois ou quatre mille à son tailleur.

Jusqu'au temps de Jules César, les perruques furent complétement inconnues du peuple-roi ; car Jules César lui-même étant complétement chauve, et désirant cacher ce petit défaut, portait toujours une couronne de laurier, qui remplissait ainsi l'emploi du gazon.

Plus tard, les sénateurs se permirent le toupet : et les gamins de Rome ne se gênaient pas pour jouer une foule de malicieux tours aux têtes qui avaient besoin de cet accessoire capillaire.



1094

Titus n'affectionnait que les petites boucles de cheveux bien frisées ; et il croyait avoir décidément perdu sa journée, quand le soir son coiffeur ne lui disposait pas habilement les trois cents papillotes qui le lendemain devaient faire de sa tête un objet d'envie pour toute la jeunesse de Rome.

De nos jours on a oublié complétement toutes les lois promulguées par Titus, mais le souvenir de sa coiffure s'est transmis intact de générations en générations; et il n'est pas un ferblantier de notre époque, qui, le jour de ses noces, ne recommande bien au barbier du coin de le coiffer à la Titus.

L'empereur Néron affectionnait aussi les cheveux bouclés. Quant à Commode, il les relevait légèrement de côté sur les tempes: c'était un léger soupçon d'*ailes de pigeon.* — Il va sans dire que les sénateurs imitaient servilement le maître, et ils recommandaient bien à leur esclave barbier de suivre la mode ordonnée par l'empereur.

Dans le fait, sous le règne de ce doux seigneur, il était bon de soigner sa tête; car lorsque Commode en apercevait une qui ne lui plaisait pas, il ne se gênait guère pour la supprimer.

Si le maître l'avait voulu, les sénateurs auraient porté mieux que des ailes de pigeon ; ils auraient porté des queues de quinze pieds de long.



1095

Pendant sept à huit cents ans, la perruque ne fit guère parler

d'elle, la mode introduite par le christianisme, et qui consistait à raser plus ou moins la tête de tous les membres du clergé, n'était guère faite pour encourager la culture de la perruque, d'autant mieux que ceux qui n'étaient pas moines étaient soldats et se coiffaient d'un bon casque en fer dans lequel la tête s'emboîtait complétement. — A quoi aurait servi dès-lors une perruque plus ou moins artistement tressée? — A rien, pas même à parer les énormes estocades portées par des épées qui pesaient vingt-cinq kilogrammes, ou par des coups de masses d'armes d'un usage non moins assommant.

Après ça cependant, dans un tournoi, la perruque aurait pu être d'un usage assez utile, et les nobles chevaliers, au lieu de chercher à s'enlever leur casque d'un coup de lance, ce qui ne laissait pas quelquefois d'être désagréable pour le visage, auraient pu tout simplement chercher à désarçonner une légère perruque.

Le chevalier décoiffé en aurait été quitte pour un rhume de cerveau, et dix sous de réglisse.



1096

Sous François Ier et sous Henri III, les cheveux furent portés très-courts en France; ils commencèrent à s'allonger d'une manière demesurée sous Louis XIII, et alors la perruque se remit à fleurir et atteignit son plus bel apogée sous le règne de Louis XIV.

Le grand roi, qui avait la prétention de ressembler en tout au soleil, qu'il avait pris pour devise et pour modèle, s'était aperçu que cet astre avait des rayons fort nombreux qui entouraient son illustre face; et, à défaut de rayons, le grand roi s'entoura d'une multitude de boucles majestueuses qui lui retombaient jusqu'au milieu du dos.

En cela le grand roi dépassait son modèle, et il ressemblait pour la chevelure à une véritable comète. — N'importe, il faut avouer que Louis XIV porta la perruque la plus majestueuse de la monarchie française.

Ah! quelle noble, quelle superbe, quelle magnifique perruque!



1097

Mais, hélas! pourquoi fallait-il que la fin du règne ne répondît pas au commencement! — après cinq ou six défaites successives, le soleil de Louis XIV s'éclipsa d'une triste manière, et la perruque fut horriblement défrisée!



1098

La perruque de Louis XIV, si ample et si majestueuse, avait pourtant un défaut : elle n'était pas poudrée à blanc! Si M. Ancelot avait vécu sous le règne du grand roi, il aurait changé cela; mais, par malheur, en 1650, ni M. Ancelot, ni la poudre n'étaient encore inventés.

A défaut de poudre blanche, les seigneurs de Versailles connaissaient, il est vrai, la *poudre blonde*, mais elle était loin d'avoir le même charme, et rien n'aurait manqué à la gloire du grand roi s'il avait été poudré à blanc; il aurait consommé, chaque matin, un boisseau de farine, et quand par hasard il aurait éternué, —car le grand roi éternuait quand ça lui plaisait, il ne se refusait rien, —un nuage de blanche poussière aurait enveloppé tout Versailles.

Dieu sait le nombre de sonnets que nous auraient valu ces éclipses de soleil! Mais enfin, puisque cela n'a pas eu lieu, il faut bien en prendre son parti.

Un mot encore avant de quitter le grand siècle du grand roi et des grandes perruques. Bon nombre de personnes s'imaginent que M. de Villars lança son bâton de maréchal par-dessus les parapets d'une redoute ennemie en disant aux plus braves de son armée d'aller le chercher.

Eh bien! ce fait est faux, du moins en partie : c'est sa perru-



1099

que qu'il lança ainsi, et vous pourrez voir prochainement au

musée de Versailles le tableau qui rectifiera ce fait historique. En attendant nous vous en offrons une copie que nous devons à l'obligeance du peintre; et, ce qu'il y a de plus singulier dans ce fait d'armes ou plutôt dans ce fait de perruque du maréchal de Villars, c'est qu'il lui dut la victoire : —en voyant cette tête quasi-chinoise, les ennemis ne purent s'empêcher de rire aux éclats, et quand on rit on est désarmé.



1100

Sous Louis XV, la perruque continua toujours à florir; et, si elle se vit privée de quelques boucles un peu trop ondoyantes, elle gagna l'addition de la poudre blanche.

De plus on vit naître une foule de variétés toutes plus bizarres les unes que les autres. Sous Louis XIV, tout le monde réglait sa perruque sur celle du grand roi; mais, sous la régence, il y eut non-seulement grande liberté de mœurs, mais encore grande liberté de perruques.

Chacun orna son chef à sa tête, et il y eut autant de variétés de perruques que de variétés de classes dans la société, et même que de variétés de caractères parmi les individus.

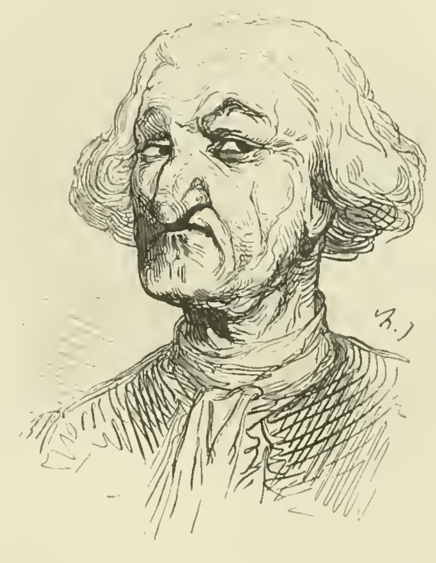
Mais toutes ces perruques avaient cependant un lien de parenté, elles étaient ornées d'une *queue* :



1101

de plus on vit aussi briller, à cette époque, les fameuses *ailes de pigeon*, dont vous pouvez encore voir quelques restes sur les chefs vénérables de plusieurs vieux rentiers de la place Royale, antiques débris des temps passés qui ont promis de rester éternellement fidèles à la mode de leur lointaine et brillante jeunesse.

Encore cinq ou six ans, et l'aile de pigeon ne sera plus qu'un souvenir historique en France. Si vous voulez jouir de ce coup d'œil agréable, hâtez-vous d'aller au *café Turc* pendant l'année 1843, et peut-être apercevrez vous encore quelques-unes de ces têtes vénérables.



1102

Par exemple, à défaut d'ailes de pigeon d'une entière blancheur, vous serez certain de rencontrer une foule de vieux gazons d'une parfaite rousseur.

De nos jours les coiffeurs ne confectionnent plus que deux sortes de perruques,—les perruques noires pour les jeunes gens de quarante-cinq à soixante ans, — et les perruques rousses pour les messieurs de soixante à quatre-vingts ans.

Quant aux cheveux blancs, supprimés, complétement supprimés, à Paris du moins, car, hâtons-nous de dire qu'on en rencontre encore de temps en temps en province, à l'étranger et à Batignolles.

Franchement, j'avoue qu'en fait de perruques j'ai des idées rétrogrades, et j'aimais bien mieux les ailes de pigeon que ces affreux gazons.



1103

Aujourd'hui les vieillards rougiraient d'avoir des cheveux blancs, ils préfèrent avoir un gazon roux. — Tous les goûts sont dans la nature, néanmoins celui-là me semble bien dépravé.

Enfin, puisque cela convient à ces respectables Français, nous n'avons rien à dire, — mais du moins pouvons-nous penser en nous-même que ces horribles toupets enlaidissent encore terriblement leur respectable boule !



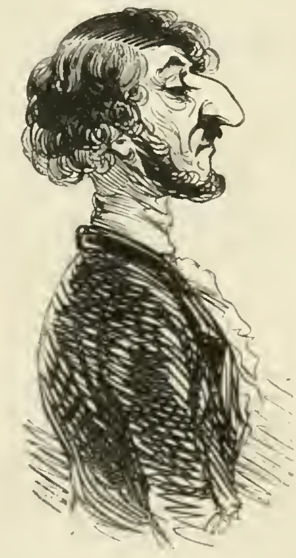
1104

Quant aux jeunes gens de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, lorsque vous leur verrez un toupet noir crânement relevé sur le front, vous pouvez hardiment parier avec une des personnes de la société, que vous vous chargez de faire à ce monsieur l'extraction des cheveux sans douleur.



1105

D'autres lions sur le retour s'imaginent qu'ils tromperont mieux les yeux en se procurant une perruque ornée d'une charmante raie couleur de chair ; mais ils ont beau vouloir dissimuler, et se procurer une perruque travaillée par l'*artiste en cheveux* le plus en renom, on voit toujours la ficelle.



1106

Ce qu'il y a de mieux à faire, quand on est obligé par suite de la force des choses, ou plutôt de la faiblesse des cheveux, de porter perruque, c'est de s'en faire confectionner une qui, loin d'être admirablement bouclée, soit au contraire légèrement ébouriffée. — C'est surtout en vue des perruques modernes que le poète a dit :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Quand on voit un monsieur coiffé d'après ce système, on peut bien trouver que ce personnage est assez mal peigné, mais personne ne se doute qu'il porte perruque.



1107

La mode moderne est peu favorable aux perruquiers, et ils doivent regretter vivement le beau siècle du grand roi Louis XIV ; aujourd'hui le toupet seul est en honneur.

Il y a quelques années le romantique en littérature influa auss sur la coiffure, et tous les jeunes gens laissèrent croître leur barbe et leur chevelure d'une manière démesurée. Il est possible que le nouveau chef-d'œuvre de M. Victor Hugo ramène cette vogue ; et peut-être après la première représentation des fameux *Burgraves*, verrons-nous encore de jeunes romantiques laisser prendre à tout leur système capillaire le développement le plus phénoménal.

Voilà tout ce que nous avions à vous dire pour l'instant sur les perruques. — Si, grâce à de nouvelles recherches faites à la Bibliothèque royale et à la chambre des Pairs, nous découvrons quelque chose de neuf sur ce vieux sujet, nous nous empresserons de vous en faire part.



1108

LES MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

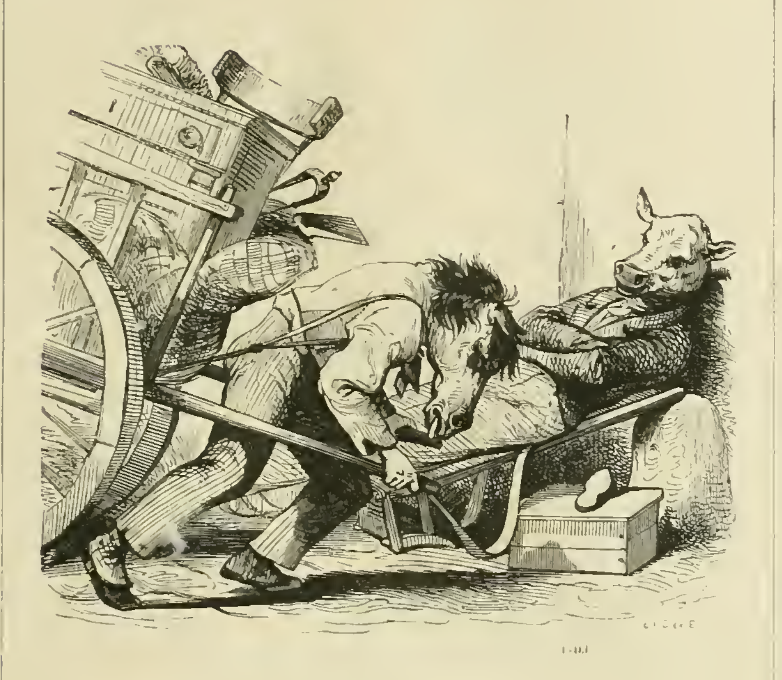
OU LES

HOMMES A TÊTE DE BÊTES,

PAR

Grandville.

Mises sur bois par E. FOREST.



— Ahie donc! *feignant!*



— Il y a plénitude : nous le saignerons encore demain; en attendant, continuez la diète.



Un lièvre pris au gîte.



Une scène de printemps.



— A votre droite est le signe du capricone.

PETITE GALERIE THEATRALE,

Dessinée par C. Fontallard.



Mademoiselle Georges.



Ferville.



Bocage.



Arnal.

La jolie collection intitulée *Travestissements Parisiens*, et publiée par MM. Aubert et Compagnie, s'est augmentée cette année d'une quarantaine de fort gracieux costumes dessinés par MM. Dollet et M. Vernier. Elle se compose déjà de plus de 80 dessins, et présente un choix très-varié. C'est la collection à la mode, c'est elle qui fournit la plupart des modèles adoptés dans le monde élégant. Chaque dessin ne se vend que 75 centimes.

Costumes Algériens. La *Galerie royale de costumes* a déjà publié les costumes des troupes d'Abd-el-Kader ; aujourd'hui elle présente à ses souscripteurs les costumes exacts des Maures, des Juifs et des autres habitants indigènes d'Alger. Ces dix nouveaux dessins ont été exécutés d'après nature, à Alger même, par M. Roubaut, à qui l'on doit l'intéressante galerie de portraits de nos officiers-généraux de l'armée d'Afrique.

Les Costumes Persans et Afghans, exécutés d'après les peintures que M. Flandin a rapportées de son voyage en Perse, formeront l'objet d'une livraison prochaine.

Les Costumes Égyptiens et Syriens, peints d'après nature par M. Goupil, compagnon de voyage de M. Horace Vernet, ont eu un très-magnifique succès.

MM. Aubert et Compagnie nous promettent ensuite des costume de la Valachie et de la Moldavie. — Ainsi, l'admirable collection de la *Galerie royale* se complète tous les jours, et formera, comme nous l'avons prédit, un monument précieux pour les artistes et les amateurs éclairés.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

37e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

Mlle LA CAILLE

OU

L'avantage de ne pas être gannalisé,

Histoire méli-méla-mélodramatique en cinq actes, de MM. **FRÉDÉRIC SOULIÉ**, **ANICET BOURGEOIS**, **GUSTAVE LEMOINE**, **HORACE RAISSON** (de la Gazette des Tribunaux), **JULES JANIN**, **ANCELOT**, **TROIS-ÉTOILES**, **MACHIN** et **CHOSE**.

La mise en scène pour le Musée Philipon est de M. L. HUART, et les costumes sont de M. CHAM (1).

Nous sommes aux environs de La Rochelle et de l'année 1600. — Mademoiselle Séraphine La Caille, jeune personne non moins grasse que belle, habite le château de ses pères, lesquels pour le moment se réduisent à un seul, qui encore est dans un fort piteux état.

Ce vieillard, qui aime tendrement sa fille, a résolu de la donner en mariage à un certain comte de Monneron, qui n'a pas le sou, mais qui est détesté de mademoiselle La Caille. — Dans le monde, on est dans l'usage de nommer ce genre d'unions des mariages de *convenance*, tout justement parce que le futur ne convient guère à la demoiselle : il faut avouer que la langue française a de singuliers caprices !

Séraphine est d'autant plus contrariée du projet du vieux père La Caille qu'elle aime en secret un jeune chevalier du voisinage, qui lui a sauvé la vie au moment où un cheval fougueux entraînait notre amazone au fond d'un précipice, dans une promenade d'agrément qu'elle faisait aux environs du château de La Caille. — Ce jeune chevalier, qui ne redoutait rien au monde, et qui, à l'instar de don Guzman, ne connaissait pas d'obstacles, se nommait *Gare-de-Devant!*

Malgré le petit accident équestre arrivé à mademoiselle La Caille et par suite duquel elle avait montré au jeune voisin.... qu'elle ne savait pas très-bien monter à cheval, Séraphine n'en continuait pas moins chaque jour sa promenade d'agrément au bord des précipices, et, à l'instar d'une écuyère du Cirque-Olympique, on la trouvait toujours la cravache à la main.

Du reste, depuis trois mois, son cheval ne s'emportait plus ; dans le fait, il me semble qu'il devait déjà avoir bien assez de mal à emporter mademoiselle La Caille.

(1) MM. Huart et Cham, tenant essentiellement à ne pas être accusés de *plagiat* dans toute cette affaire, s'empressent de prendre date, afin d'éviter un procès.

M. *Louis Huart* déclare donc que c'est en se grattant le front, le 10 février 1843, à neuf heures un quart du matin, que l'idée lui a poussé d'écrire la présente histoire de mademoiselle *La Caille*, et M. *Cham* donne sa parole d'honneur la plus sacrée que c'est le 12 du même mois, même année, qu'à onze heures quarante-cinq minutes du soir, au moment où il venait de souffler sa bougie de l'Étoile, il a été illuminé par l'idée subite d'illustrer de dessins le travail de M. Louis Huart, laquelle idée lui est venue en se grattant le bout du nez, qui le démangeait beaucoup pour l'instant.



Le chevalier *Gare-de-Devant* apprenant l'arrivée du père La Caille, absent depuis la chute en question, se décida à venir lui faire l'aveu de son amour pour sa fille. — Tout justement le père La Caille apprend à ce monsieur qu'il attend aujourd'hui même M. de Monneron, qu'il a choisi pour gendre ; et comme M. de Monneron est un grand seigneur fort bien en cour, tandis que l'infortuné *Gare-de-Devant* ne possède que son épée, genre de broche qui ne permet pas de fricoter grand'chose quand on n'a que cela à la cuisine, il lui dit tout naturellement : « Touchez là, vous n'aurez pas ma fille ! »

Séraphine se désespère en apprenant la résolution du vieux La Caille ; mais, comme ce vieux bonhomme n'est pas trop mé-

chant au fond, il se laisse attendrir par les larmes de sa fille, et consent à retarder ce mariage et à donner trois mois à *Gare-de-Devant* pour faire fortune.

Notre chevalier, qui ne doute de rien, accepte ce sursis, et il reste seul pour réfléchir aux moyens d'arriver à gagner trente mille francs de rente en trois mois : — La loterie n'ayant pas encore été inventée, le problème était quelque peu difficile.

Survient un voyageur, ayant un manteau brun sur les épaules, une croix blanche sur la poitrine, et des cheveux gris sur la tête. — Ce monsieur entre dans le jardin, où se trouve le chevalier, pour le prier de vouloir bien lui indiquer je ne sais quel sentier qui conduit à je ne sais quelle Abbaye. Le chevalier, très-poli, indique son chemin au monsieur, et se remet à reréfléchir, lorsqu'il est tout-à-coup tiré de ses rêveries par un domestique du château, nommé *Martial*, et qui en conséquence est excessivement poltron. — Ce Martial, qui accourt de la campagne, annonce au chevalier que trois hommes masqués sont en train d'attaquer un voyageur dans un petit sentier, et veulent le faire passer par un petit chemin où il n'y a pas de pierres.

Le chevalier, plus *Gare-de-Devant* que jamais, ne doute pas que ce ne soit son étranger de tout-à-l'heure, et, comme il ne connaît pas du tout ce monsieur, il n'hésite pas un moment à lui sacrifier sa vie. — En conséquence, armé seulement de ses poings, il s'élance dans le petit sentier, et rosse complétement trois brigands armés jusqu'aux dents.


119

Ce voyageur, qui en est quitte pour un œil mis au bleu, revient dans le jardin du château de La Caille, appuyé sur le bras de son sauveur; et, après avoir accepté un verre d'eau, ce qui ne se refuse jamais dans une circonstance pareille, ne fût-ce que pour se bassiner l'œil, tient au chevalier à peu près ce langage :

— Jeune homme, vous avez du cœur, et vous tirez parfaitement bien la savate... J'aurais une proposition à vous faire... J'allais à l'abbaye de Saint-André pour conférer avec un homme déterminé, dont le cardinal de Richelieu a besoin pour jouer un bon tour aux Anglais qui bloquent en ce moment l'île de Ré... Si vous parvenez à réussir, votre fortune est faite.

— Tiens, comme ça se trouve (se dit à part lui le chevalier)!

— Êtes-vous notre homme (reprend cet inconnu)?

— Je le suis, dit le chevalier.

— Eh bien! à minuit, un coup de canon partira du vaisseau qui est près de la côte de Saint-André... A ce signal, rendez-vous à son bord et allez culbuter les Anglais... Vous ne me connaissez pas... vous pouvez compter sur moi.

Là-dessus nous voyons partir notre inconnu au manteau brun, à la croix blanche, aux cheveux gris et à l'œil bleu.

Le chevalier reste dans le jardin, et il a ses raisons pour cela; — notre jeune homme a écrit un mot à mademoiselle Séraphine pour la prier de venir à un rendez-vous secret à onze heures du soir, et, comme il sait que Séraphine est la vertu même, il ne doute pas qu'elle n'arrive à l'heure précise pour recevoir ses serments à la face du ciel et de la lune.

Effectivement, à onze heures Séraphine profite de l'instant où son respectable père est absorbé par sa partie de loto pour venir retrouver son chevalier dans le jardin.

Alors a lieu une scène excessivement touchante : les deux amants se jurent fidélité jusqu'à la mort, et en foi de ce serment Séraphine permet au chevalier de cueillir un baiser sur son front virginal.

Ce baiser vertueux produit même un tel effet sur cette jeune fille, qui, au premier abord et vu son embonpoint, n'a pas l'air si impressionnable, qu'elle s'écrie :

— O mon ami, si j'étais morte, un baiser de toi me ranimerait!...

Paroles mémorables qui nous prouvent deux choses : d'abord qu'un baiser sur le front agit sur les nerfs beaucoup plus qu'on ne le croit généralement dans la société, et ensuite qu'on se tutoie toujours au clair de la lune.

Le chevalier s'apprête à recommencer, mais un coup de canon parti de la baie Saint-André le rappelle à son devoir et à son vaisseau!


120

DEUXIÈME ACTE.

Cinq années se sont écoulées depuis l'acte et le baiser précédents. — D'abord l'intrépide chevalier Gare-de-Devant, après avoir accompli héroïquement sa mission, a été fait prisonnier par les Anglais, et, comme depuis cinq ans, on n'a pas eu de ses nouvelles, on est convaincu de sa mort.

D'autre part, le vieux père La Caille, conseiller à la Cour des comptes, est allé rendre les siens à Dieu; mais, avant de décéder, ce vieux bonhomme, qui tenait plus que jamais à son Monneron, avait forcé Séraphine à le prendre pour époux.

D'autre part enfin Séraphine, devenue femme légitime Monneron, dépérissait dans la douleur, vu que le comte Monneron était un monsieur médiocrement aimable, mais qui avait fort bon appétit et qui, dans l'espace de deux ans, lui avait dévoré

toute sa fortune,—de sorte qu'il ne restait plus à Séraphine que ses yeux pour pleurer son chevalier.

Ceci posé, nous vous introduisons dans le château de la mère du chevalier Gare-de-Devant : château fort triste pour le moment; car la pauvre dame est occupée non-seulement à pleurer son fils, mais encore à se lamenter sur le sort de Séraphine qu'un mal rapide et inconnu vient de conduire tout à coup aux portes du tombeau.

Sur ces entrefaites arrive un voyageur qui demande l'hospitalité pour quelques heures pendant que ses gens font raccommoder sa voiture;—madame Gare-de-Devant, sa mère, pleine de politesse, apprenant que la chaise de ce voyageur est brisée, s'empresse de lui offrir un fauteuil.

Or, dans cet inconnu, nous reconnaissons tout de suite l'inconnu du premier acte, sauf qu'il est orné cette fois d'une espèce de soutane et d'un grand portefeuille.

Ma foi, tant pis, et il en arrivera ce qu'il pourra, mais je ne vous cacherai pas plus long-temps que c'est le cardinal de Richelieu!



1121

Le cardinal, tout en chauffant ses mollets rouges, s'informe du motif de la tristesse qu'il voit régner dans le château, et, en apprenant la maladie de la comtesse Monneron, il est doublement frappé de surprise. — D'abord parce que le comte avait caché son mariage à Paris, où il était même question pour lui d'une union avec l'une des dames d'honneur de la reine-mère, et ensuite parce qu'il soupçonne grandement le comte Monneron d'avoir empoisonné sa femme avec un gros sou trempé dans du vinaigre,—genre d'infusion dont la recette venait tout récemment d'être importée d'Italie et qui faisait de nombreuses victimes parmi la noblesse de France.

Le cardinal soupçonne d'autant plus volontiers notre Monneron de ce crime, qu'il est un de ses ennemis les plus déclarés, et qu'il croit même l'avoir reconnu parmi les assassins dont il fut délivré jadis par le courageux chevalier Gare-de-Devant.

A propos même du chevalier, il donne une heureuse nouvelle à la dame du château, car il lui apprend que son fils, que l'on croyait mort, a été seulement transporté par les Anglais dans les Indes orientales, et qu'on vient d'opérer l'échange du prisonnier.

Là-dessus notre inconnu, que vous connaissez maintenant, quitte son fauteuil et retourne à sa chaise.

Survient une seconde visite à madame Gare-de-Devant la mère; — c'est le comte Monneron qui arrive du château de La Caille, et qui annonce avec une feinte douleur que Séraphine, qui, le matin, était aux portes du tombeau, a décidément franchi le passage, et se trouve maintenant au delà de ces mêmes portes!

La visite du comte Monneron a deux motifs : il vient d'abord annoncer qu'on enterrera sa femme le soir même, attendu qu'il est rappelé immédiatement à Paris par des ordres de la reine-mère, ensuite il désire s'assurer si une certaine lettre écrite par la comtesse à madame Gare-de-Devant, ne contiendrait pas une accusation terrible contre lui.

Mais le comte est rassuré en apprenant que cette lettre mystérieuse ne renferme que les derniers adieux de Séraphine à la mère de son ex-amant.

Le comte est enchanté, car tout sourit à ses vœux; il s'est débarrassé de sa femme, et il va pouvoir contracter un nouveau mariage qui lui fournira encore les moyens de satisfaire toutes ses folles prodigalités, — en outre il rumine de terribles projets contre son ennemi le cardinal!



1122

Du reste vous pouvez voir que, si ce grand gueux ou plutôt ce gros gueux de comte de Monneron dévore des femmes et des dots, au moins ça lui profite, car ce Barbe-Bleue a un embonpoint remarquable.

A peine Monneron est-il sorti pour aller faire enterrer sa femme, que survient une troisième visite!

Devinez quel est ce personnage? — Le chevalier Gare-de-Devant en personne qui arrive de l'autre monde au moment même où Séraphine s'y rend.

Aussi, après les premiers embrassements maternels, notre jeune voyageur est-il cruellement surpris par l'annonce du mariage de Séraphine, et non moins cruellement étonné par la nouvelle de la mort de cette même Séraphine.

Le chevalier s'arrache les cheveux, il cherche même à s'arracher les bras; mais la nature s'opposant à cette marque de désespoir, il est obligé d'y renoncer.



1123

Sur l'entrefaite on entend tinter lugubrement de la chapelle du château de La Caille ; c'est le signal de l'enterrement de Séraphine. — A ce bruit funèbre le chevalier ne s'arrache plus rien, ou plutôt, si, il s'arrache des bras de sa mère, prend son chapeau et son manteau, et quitte le château pour aller où, dit-il, la voix de Séraphine l'appelle.

(Ici un changement de décoration ; nous nous trouvons au château de La Caille à l'entrée du caveau sépulcral où vient d'être déposée la jeune et infortunée comtesse de Monneron.)

Le chevalier Gare-de-Devant, éclairé seulement par cette même lune qui jadis lui servit aussi de flambeau lorsqu'il donna ce fameux baiser à sa fiancée, descend lentement la colline qui le conduit à l'entrée de la chapelle mortuaire, — et, enveloppé de son manteau, il avance lentement comme un revenant; — il est vrai qu'il revient de loin, puisqu'il arrive des Grandes-Indes.

La lune. qui est fort triste, se voile lugubrement la face, et, bien qu'il ne fasse guère qu'un pas par minute, l'homme au manteau finit enfin par arriver cependant devant le trou... du souffleur.



1124

Après être resté quelque temps immobile et silencieux devant le trou en question, — sans que personne souffle mot, pas même le souffleur, — le chevalier se décide enfin à aller contempler une dernière fois les traits chéris de Séraphine, et à déposer sur son front un dernier baiser.

Il pénètre donc dans le caveau à la lueur des éclairs, car un orage se mitonne, et tout à coup un cri de terreur parti de ce caveau sépulcral nous annonce qu'il vient de s'y passer un étrange événement.

Ce cri a été poussé par le chevalier, qui accourt comme un fou; car d'effroi ses cheveux, son chapeau et même les plumes de son chapeau se sont dressés sur sa tête. — Au moment où il déposait son baiser sur le front glacé de Séraphine, il lui a semblé qu'à ce baiser la morte se ranimait comme elle l'avait promis il y a cinq ans !

Effectivement, nous voyons sortir du caveau sépulcral une femme enveloppée d'un suaire : et cette femme c'est Séraphine, Séraphine qui tend les bras vers son amant !

A cet aspect le chevalier, bien que fort brave, manifeste par sa pantomime qu'il éprouve la venette la plus conditionnée qui ait jamais existé de mémoire de poltron.



1125

Pourtant notre chevalier revient à lui lorsqu'il s'aperçoit que la morte ne l'est pas, et, le suaire venant à tomber, Séraphine murmure doucement le nom de son amant; — puis, comme épuisée de cet effort, elle tombe dans les bras du chevalier, qui, dans cette situation, s'aperçoit que bien décidément le cœur de Séraphine bat parfaitement.



1126

Cette découverte miraculeuse amène notre personnage à se dire que, du moment où il bat, ce cœur ne doit plus battre que pour lui, et, ayant déterré ce trésor, il ne veut plus le partager avec son ancien propriétaire.

Morte désormais pour le monde, Séraphine ne vivra plus que pour son amant; et le chevalier, qui désormais est le plus

heureux des hommes, s'empresse de fuir le château de La Caille en emportant cette *ombre légère !*



1127

TROISIÈME ACTE.

Le théâtre est coupé en deux, et nous représente deux chambres d'auberge qui ne sont séparées que par une légère cloison. — Dans l'une de ces chambres est Séraphine, endormie sur un canapé, ayant son amant à ses pieds, — aux pieds de Séraphine, bien entendu, — l'autre chambre n'est habitée pour l'instant que par une chandelle.

Séraphine, enlevée comme vous savez du logement de marbre qui lui avait été accordé par son mari, a été transportée dans une auberge où le chevalier, qui se donne comme le mari de cette dame, la fait traiter par un savant médecin.

Le docteur a quitté la malade en lui répondant de sa guérison, pourvu qu'on continuât à lui faire prendre de temps en temps un peu de la liqueur renfermée dans une longue fiole. — Cette liqueur guérissait tous les maux, à ce que disait le prospectus : — ce devait être de l'eau de Cologne.



1128

Après une scène fort attendrissante entre les deux amants, scène que j'évite de vous décrire pour ménager votre sensibilité et vos foulards, le chevalier quitte Séraphine un instant pour aller commander des chevaux de poste, — les diligences Lafitte et Caillard étant très-mal servies sur cette route.

A peine Séraphine est-elle seule que nous voyons entrer dans la chambre voisine le terrible Monneron, qui est en route pour se rendre à Paris. — Séraphine, qui a cru reconnaître le bruit des bottes de cet être peu chéri, prête attentivement l'oreille, et, en entendant la voix du personnage, ses doutes se changent en certitude : — c'est le cas ou jamais d'avoir recours au flacon d'eau de Cologne laissé par le docteur.

Ce n'est pas tout : — Monneron reçoit une lettre de son ami, le gouverneur de la province, lettre très-pressée et affranchie, car elle est arrivée par estafette. — Or, cette lettre annonce à Monneron que les bruits les plus inquiétants courent sur son compte dans la province; qu'on l'accuse d'avoir procuré à sa femme une colique mortelle, avec circonstance aggravante de préméditation : — en conséquence, on lui conseille de fuir.

Jugez de la position de Séraphine ! — Collant son oreille contre le trou de la serrure : elle n'a pas perdu un mot de cette lettre, attendu que Monneron a eu la complaisance de la lire excessivement haut.



1129

Lorsqu'elle apprend qu'elle a eté empoisonnée par son mari, Séraphine ne peut retenir un cri d'horreur : — tout l'horrible mystère de ses coliques est expliqué !

Ce cri imprudent annonce à Monneron que quelqu'un écoutait ses paroles, et, furieux, il prend son épée, et enfonce la porte pour tuer celui qui a ainsi surpris ce terrible secret ! — Mais jugez de l'effroi de Monneron quand il se trouve face à face avec sa femme, sa propre femme, encore revêtue de son blanc costume de fantôme !

A cet aspect, Monneron recule jusque dans sa propre chambre ; et Séraphine profite de cet instant pour s'enfuir : quand son mari, cherchant à bannir une vaine terreur, revient avec une lumière pour vérifier si cette apparition est réelle, il ne trouve plus rien. Comme Monneron est un gaillard et un esprit fort, il prend le meilleur parti, il consulte le maître d'auberge pour savoir à quoi s'en tenir sur ses mystérieux voisins, — et, d'après les indications de cet homme, il reste convaincu que c'est bien Séraphine qu'il vient de retrouver vivante.

Cette découverte change complétement son plan de conduite, et, au lieu de fuir comme un empoisonneur, Monneron part audacieusement pour Paris, où il compte bien pouvoir prouver que la mort de Séraphine n'a été qu'une comédie jouée par cette femme pour pouvoir ensuite se faire enlever par son amant.

Sauf, s'il la rattrape un jour, à l'empoisonner de nouveau, et, cette fois pour tout de bon, en la menant dîner dans un restaurant à 32 sous !

QUATRIÈME ACTE.

Nous sommes au palais du Luxembourg, dans la salle de réception qui précède les appartements de la reine Marie de Médicis, l'ennemie intime du cardinal de Richelieu.

Gare-de-Devant ayant le plus grand intérêt à fuir au bout du monde et à cacher Séraphine à tous les yeux, surtout depuis que son mari l'a rencontrée dans une chambre d'auberge, ne trouve rien de mieux à faire que de la conduire à Paris, où, de plus, il a le prodigieux toupet de la présenter partout comme sa femme, — même au palais de la reine Marie de Médicis!

C'est le gros Monneron qui a valu à Séraphine une invitation à un *festival* de la reine-mère; il a le projet de dire devant tout le monde, au beau milieu d'une contredanse, que madame *Gare-de-Devant* est la femme légitime Monneron.

L'infortunée déterrée ne se doute pas de ce qui l'attend au bal, et se rend chez la reine dans son costume le plus décolleté, afin de montrer ses belles épaules. — Tous les courtisans rendent hommage à cette nouvelle beauté de la cour: — cette revenante leur revient beaucoup.



1130

A peine tous ces courtisans sont-ils entrés chez la reine-mère, que nous voyons arriver un personnage portant un magnifique costume en hermine, mais ayant un air très-chiffonné; c'est le cardinal de Richelieu, qui pour le moment est dans ses très-petits souliers, attendu que le roi Louis XIII, cédant aux conseils de la reine-mère, vient de refuser de le recevoir.

La disgrâce du premier ministre est certaine, et il ne sait comment parer au coup qui le menace, lorsqu'une certaine rumeur lui apprend qu'il vient de se passer du nouveau dans l'appartement de Marie de Médicis!

Ce nouveau, vous le devinez, — c'est le gros Monneron qui, au milieu du bal, a donné une danse à sa femme.

Nous voyons donc sortir de cette salle un monsieur tout effaré,



1131

lequel est Gare-de-Devant, qui s'est sauvé en voyant que Monneron réclamait sa femme, — et qui prend un air encore plus effaré en se trouvant nez à nez avec le cardinal de Richelieu, dans lequel il reconnaît son inconnu de la côte Saint-André.



1132

Ici nous voyons sortir tous les seigneurs, y compris le gros Monneron et Séraphine; — l'explication aurait pu parfaitement avoir lieu dans l'appartement voisin, mais Monneron tenait beaucoup à ce que le public de la Gaîté en fût témoin.

Vous croyez peut-être que Séraphine avoue son identité, mais alors vous connaissez bien peu les femmes!

Notre héroïne soutient effrontément qu'elle ne connaît pas Monneron, et que le gros bonhomme a bu! — et elle implore la protection du cardinal de Richelieu pour mettre fin aux insupportables réclamations de ce monsieur.



1133

Voyant que sa femme persiste à ne pas vouloir reconnaître son mari, — ce qui pourtant est contraire à toutes les prescriptions de la nature et de monsieur le maire, — Monneron, qui pour être gros n'en est pas moins spirituel, imagine une petite scène qui du reste avait été préparée à l'avance; et, tirant un moutard de derrière une colonne, il le présente tout à coup aux yeux de Séraphine. — La malheureuse ne peut résister à la voix du sang et à celle du moutard, — et la mère se met à crier encore plus fort que l'enfant.

Le tour est fait, — Monneron triomphe et Séraphine est perdue!



1134

Cependant tout n'est pas désespéré : — le cardinal a encore un moyen de confondre Monneron et de prouver que, s'il n'est pas veuf, du moins il est empoisonneur.—Le docteur, qui a soigné Séraphine au château de La Caille, a recueilli des traces de vert-de-gris, et il a fait le voyage de Paris exprès pour venir accuser le Monneron de ce vert-de-gris dont il lui sera difficile de se laver.

Le chevalier est allé chercher ce témoin important : on l'attend...; et quelques minutes après on apprend que le médecin ne viendra pas, lui aussi est mort empoisonné dès son arrivée à Paris! — Stupéfaction de Séraphine et du cardinal.

Enfin, pour comble d'infortune, on voit sortir de l'appartement de Marie de Médicis une immense collerette; — cette collerette nous représente la reine-mère qui vient déclarer que Richelieu n'est plus ministre, et qu'elle prend le comte Monneron sous sa haute protection.



1135

Restupéfaction encore plus grande du cardinal et de Séraphine!

Le comte Monneron redevient donc possesseur de sa femme; mais, avant qu'il l'emmène, le chevalier Gare-de-Devant lance son gant au visage de Monneron, — manière dont on se donnait sa carte en 1600 quand on voulait se revoir le lendemain matin.

CINQUIÈME ACTE.

Nous sommes au Pré-aux-Clercs, et vous devinez ce que nous venons y faire! du moment où nous sommes en compagnie de Monneron, du chevalier et des deux grandes rapières.

Les deux adversaires se mettent en garde, et au bout de quelques secondes Gare-de-Devant s'est déjà si bien fendu qu'il a fait deux larges entailles à la chemise de Monneron; mais, chose singulière, le sang ne paraît pas!

Cela tient à ce que Monneron avait eu l'idée de se battre en duel avec une cuirasse passée sous sa chemise.

On le force à quitter ce gilet de flanelle, bien qu'il proteste qu'on va lui faire gagner un rhume horrible; — et au bout d'une minute notre Monneron se trouve transpercé d'outre en outre, mais avec la plus grande propreté possible.



1136

Le chevalier décampe immédiatement, non sans avoir dit un dernier gros mot à son ennemi étendu sur le dos, à ce Monneron qui ne valait pas deux sous.



1137

Du Pré-aux-Clercs nous passons au palais Cardinal, où Séraphine s'est réfugiée, et où elle attend avec une grande anxiété des nouvelles de ses deux maris, qui peut-être en ce moment la font doublement veuve.

Pour toute distraction la jeune femme entend crier sous ses fenêtres : — *Mort au cardinal!* — C'est à en maigrir de désespoir, et pourtant elle n'en maigrit pas.

•Gare-de-Devant arrive et, sans prendre le temps de pleurer son mari, Séraphine s'apprête à refuir avec son amant, quand tout à coup des gardes se présentent et ferment le passage.

C'est Marie de Médicis qui vient d'ordonner l'exil du Cardinal, et l'on croit tout perdu ; — ce qui fait que les vrais habitués du théâtre de la Gaîté se disent : — Tout va s'arranger.

Effectivement, le témoin du chevalier, dans son duel avec Monneron, a remarqué qu'un parchemin s'était échappé de dessous la cuirasse de ce seigneur, et il s'en était emparé.

Or ce parchemin n'était rien autre qu'un traité d'alliance de Marie de Médicis avec le roi d'Espagne pour réduire à rien la puissance de Louis XIII. — Le cardinal, en possession de ce merveilleux parchemin, redevient plus puissant que jamais, et on apporte toutes les *grâces* possibles au nom de sa majesté Louis XIII.



1138

Seulement, par décence, Gare-de-Devant est envoyé en ambassade quelque part, afin de ne venir rejoindre madame veuve Monneron qu'au bout d'un an pour lui laisser le temps de porter le deuil de son époux peu chéri !

Morale de la chose. — Maris, toutes et quantes fois vous voudrez vous débarrasser de vos femmes à perpétuité; avant de les faire enterrer, et pour être certains qu'elles ne sortiront pas du logement de marbre que vous croirez leur avoir concédé à perpétuité, faites-les préalablement empailler par M. Gannal.

Cette dernière marque d'affection vous coûtera un peu plus cher, mais du moins vous serez désormais parfaitement tranquilles !

GALERIE THÉATRALE,

Par C. Fontallard.



1139

Hyacinthe (Variétés).



1140

Serres (Variétés).

La 4e partie des Mystères sus paraîtra dans un de nos prochains numéros, elle sera précédée des Scènes de la Courtille et suivie du Petit-Poucet et du Chat-botté; bientôt aussi nous donnerons le Voyage fantastique, dans le genre des publications à la mode, et l'Histoire du Cancan, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Viendront après la Parodie des Burgraves et celle de Charles VI, etc., etc.

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris

38e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES — CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

NORMA,

DRAME EN TROIS ACTES, IMITÉ DE L'ITALIEN,

Par E. MARITUS, décors et costumes de CHAM, mise en scène d'AUBERT et Cie.

PERSONNAGES.

NORMA, prêtresse des druides.
ADALGISE, jeune druidesse.
CHANDERNAGOR, vieux prêtre druide.
POLLION, dandy romain.
Druides, Druidesses, Gaulois, etc., personnages muets.

(*La scène se passe quelque part.*)

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt immense, un vieux chêne à gauche, un dolmen neuf à droite ; la nuit est pure et sereine, et l'orchestre murmure pianissimo le religieux andante vulgairement connu sous le nom d'*Au clair de la lune.*

NORMA *seule.*

Elle paraît agitée, parcourt la forêt en tout sens (ne pas lire *en toussant*). Tirant ensuite de son sac à ouvrage sa faucille dorée, elle va couper le gui sacré qu'elle fait mélancoliquement brûler sur l'autel ; puis, comme soudainement inspirée par la fumée de cette plante parasite, elle monologue à la lune l'invocation suivante :




1142

J'aime à voir, quand le ciel est couleur de muraille,
S'arrondir, comme fait une bouche qui bâille,
Ton visage de lune au teint mat et plombé,
Lampe Carcel des nuits, rondelette Phébé !
Toi, plus charmante aux yeux de Norma qui t'adore
Qu'aux yeux du vrai Français le drapeau tricolore,
Et devant qui le gaz, ce flambeau souterrain,
N'est qu'un atome obscur, et qu'un tout petit nain.
Écoute-moi, Phébé · tu sais que ma prunelle,
Qui comme un ver-luisant aux regards étincelle,
Allume dans le cœur du jeune Pollion
La fleur des pois de Rome, et le plus franc lion
Qu'on puisse rencontrer à dix lieues à la ronde,
Un amour sans pareil, une flamme profonde :
Telle on voit prendre feu cette allumette avec
Laquelle sur la boîte on frappe un coup bien sec :
Tu sais qu'à ses attraits, pauvre femme insensée,
En vain j'ai résisté ; malgré moi fascinée,
Il m'a fallu donner, abjurant ma rigueur,
A ce galant vainqueur mon druidique cœur :
Pardon donc, ô Phébé, pardon si ta prêtresse,
Laissant la bride au cou de sa coupable ivresse,
Allait faire cadeau, pas plus tard que demain,
De sa main à la main de ce jeune Romain !...

Au moment où elle achève cette prière fervente et nocturne, les Gaulois pénètrent dans la forêt ; et Chandernagor, leur chef, vieillard septuagénaire mais ridé, prend la parole :

Je pourrais, à cette heure où notre Phébé luit
Comme luit le bougeoir sur la table de nuit,
Vous faire une harangue aussi longue que bonne ;
Mais je suis enrhumé du cerveau, donc je donne
La parole à Norma.

NORMA.

(*Aux druides.*)
— Suffit. — Jeunes guerriers,
Voici le temps venu de cueillir des lauriers
Comme on cueille en août les poires qui sont mûres ;
Voici le temps venu d'endosser vos armures
Et d'avoir le plaisir, dans des combats soignés,
De vous faire hacher comme chair à pâtés.
Belliqueux moissonneurs, prenez votre faucille,
Puis, avec cette ardeur qui dans vos yeux pétille,
Allez, non pas couper le gui saint par morceaux,
Mais les Romains, ces guis et plus forts et plus beaux !
Oh ! si j'étais un homme ! au sein de la bataille
On me verrait, armé d'une cotte de maille,
Mitrailler pelotons, escadrons, bataillons,
Cavaliers, fantassins, chevaux par millions,
Et, d'un vaillant index retroussant ma moustache,
Crier Mille sabords ! en frappant de la hache...
Mais je ne suis que femme, et je ne puis, hélas !
Que guider par ma voix votre ardeur aux combats.
Partez donc, valeureux chevaliers de la lune,
Partez tous casque en tête, et n'ayez peur aucune ;
Car si mes vœux pour vous ne sont pas surperflus,
Vous reviendrez sans faute ou vainqueurs ou vaincus !...


1143

Cette mâle éloquence enflamme les druides, ils brandissent leurs armes ; le vertueux Chandernagor orne son chef du casque d'un pompier de service, les cris de Vive la charte ! éclatent sur tous les points, et l'armée gauloise s'éloigne dans un belliqueux désordre on ne peut mieux imité par l'orchestre.

Cependant on voit s'avancer vers Norma une jeune et timide demoiselle répondant au nom d'Adalgise, elle paraît confuse, et entame ainsi le dialogue :

Comment te portes-tu ?

NORMA.

— Pas mal, et toi ?

ADALGISE.

— Pal mal ;
Mais la santé pour moi n'est pas le principal :
J'ai quelque chose, hélas! qu'il faut que je te dise
De bien grave, Norma.

NORMA.

— Qu'est-ce donc, Adalgise?

ADALGISE.

— Hélas ! trois fois hélas!

NORMA.

— Aurais-tu par hasard
En arrivant ici marché sur un lézard?

ADALGISE.

Non.

NORMA.

— Aurais-tu perdu, par quelque maladresse,
Ta faucille?

ADALGISE.

Hélas! non.

NORMA.

Qu'est-ce donc, druidesse?
Avez-vous abjuré le culte de Phébé,
Notre pâle patronne?

ADALGISE.

Oh! non.

NORMA.

En vérité,
Je ne vous comprends pas : vous me direz sans doute
Le mot intéressant de l'énigme; j'écoute :

ADALGISE, *avec effort.*

Tu sauras donc, ô ciel! donc, ô ciel, tu sauras
Ce que j'ai sur le cœur; mais, comme on ne peut pas
Prononcer un arrêt sans connaître la cause,
Je vais de point en point te divulguer la chose
Qui me fait soupirer, telle qu'elle est, sans y
Retrancher rien, pas même un seul point sur un i!

Cet exorde paraît intriguer vivement l'auguste prêtresse; elle s'assied avec majesté sur un fauteuil-Voltaire que lui apporte son groom, et Adalgise commence avec une candeur digne d'éloges :

Je venais d'acheter pour quelques sous de flan,
En ayant obtenu permission de maman,
Et j'allais par les champs, jeune et folle druide,
L'estomac aussi plein que la cervelle vide,
Car j'aime à méditer en méditant, et puis
J'aime aussi des oiseaux ouïr les petits cris
Vers le soleil naissant ; quand on est vertueuse,
On aime à voir lever l'aurore radieuse;
Je jouais en courant, je courais en jouant,
Je chantais Man p'tit Pierre, enfin c'était charmant...
Donc j'errais au hasard, quand de hasard, prêtresse,
J'entendis près de moi le feuillage en détresse
Remuer avec bruit ses rameaux agités,
Puis tout à coup parut à mes yeux étonnés...

NORMA.

— L'ours Martin?

ADALGISE.

— Es-tu bête! eh! non, c'était un homme,
Jeune mais beau, châtain, rose comme une pomme
D'api, qui m'adressa ces mots d'un air charmant :



— Madame, suis-je loin de Rome maintenant?
C'était galant, je dus rougir, ma modestie
M'empêche de répondre, et l'histoire est finie...

NORMA.

— Hé bien, que conclus-tu de cette histoire?

ADALGISE *vivement.*

— Eh quoi!
Tu ne le comprends pas? mais que je l'aime, moi!
Mais qu'il m'adore, lui! Je vous croyais, prêtresse,
Plus d'esprit, et surtout un peu plus de finesse.

NORMA *outrée.*

— Comment! un hérétique! un Romain, rien que ça!

ADALGISE *avec amour.*

Eh bien! tant pis, Michel, moi je veux l'aimer, na!

Ce dernier trait parti d'un cœur généreusement passionné augmente l'indignation de l'auguste prêtresse; quittant brusquement son fauteuil, elle lève les bras vers le ciel et s'écrie :

O honte sans pareille, aveuglement funeste!
Apostasie affreuse autant que manifeste!
Adorer un Romain! Tu n'as rien dit là-haut,
Vieux niais d'Irminsul, vieux prophète en défaut,
Quand tu vis Adalgise à son culte infidèle
S'amouracher ainsi!

Bas à part.

Mais, tais-toi, Péronnelle,
Tais-toi! c'est bien à toi d'en parler, sur ma foi!
Et de tancer autrui moins coupable que toi!

Haut à Adalgise.

Car vous en aimez un, de Romain, ma mignonne,
Je veux savoir le nom que son peuple lui donne,
Je le veux, répondez; quel est-il?

ADALGISE.

Pollion.

NORMA *suffoquée.*

Pollion! j'en aurai certe une fluxion
De poitrine, et je crois prudent de prendre un siége,
Car l'état où je suis, la fureur qui m'assiége
Me feraient, sur l'honneur! trouver mal, ou peu bien.

A ces mots elle tombe anéantie sur son fauteuil, Adalgise justement effrayée se précipite pour la délacer; mais à la vue de sa rivale l'auguste prêtresse se relève, et repoussant l'infortunée :

De vos soins frauduleux je me passerai bien,
Vipère! mais tremblez, car les lois sont cruelles,
Et de Norma bientôt vous aurez des nouvelles!

Heureuse d'avoir décoché à sa rivale cette menaçante ironie, Norma s'éloigne à grands pas en agitant ses bras avec feu. Adalgise regarde la lune d'un air stupide. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de Norma : ameublement gothique, glaces de Venise, statuettes de Pradier, mousselines, guipures, satin, rubans, en un mot l'arsenal complet de la coquetterie féminine; au fond un berceau où l'on entrevoit deux moutards savourant les douceurs du sommeil.

Norma à demi couchée sur un sofa paraît en proie à une rêverie taciturne; au bout de quelques instants elle se soulève avec effort, et débute par ce petit soliloque :

Elle aime le Romain que j'aime, et mon idole
Est son idole aussi! c'est fait pour rendre folle
Si l'on était logé moins mal à Charenton!
O Phébé!



1145

Si jurer n'était pas mauvais ton,
J'aurais bien du plaisir à le faire!... Silence!
Silence, ô cœur trop plein de projets de vengeance,
Songe qu'il va falloir, ô trop sensible cœur!
Jouer le rôle, ici, de juge inquisiteur.

Un fauve sourire glisse sur ses lèvres pâles à cette dernière idée; elle sonne son groom et lui ordonne avec un calme apparent de lui apporter sur-le-champ Pollion, qui déjeune chez un restaurateur voisin.

Le volage Romain apparaît bientôt, et c'est alors que l'auguste prêtresse donne un libre cours aux sentiments secrets qui la déchirent.

NORMA.

Approchez, Pollion.

POLLION.

Me voici; vous avez
L'air féroce, madame.

NORMA.

Il se peut. Écoutez :
Il était une fois une belle princesse
Qu'un beau prince entourait d'une fausse tendresse;
La pauvre femme, hélas! crédule à ses douceurs,
Rêva des jours tressés d'ambroisie et de fleurs;
Elle crut à l'amour du beau prince. Insensée!
Car, tandis qu'elle était de chimères bercée,
Le monstre la trompait, ainsi qu'ils le font tous;
Or, je suis la princesse, et le monstre... c'est vous!...



1146

Stupeur de Pollion à cette explosion inattendue, il veut en vain balbutier quelques excuses; un mais justificateur expire sur ses lèvres coupables. Norma, sans lui donner le temps d'improviser la moindre apologie, continue avec une fureur croissante :

Ah! voilà donc le jeu que vous jouez, messire!
Il est plaisant, d'honneur! et je vais bien en rire,
Car j'en pleure; pourquoi me fîtes-vous un cœur,
O nature!

POLLION.

Pardon, Norma...

NORMA.

Paix, imposteur!
Trahison, perfidie et mensonge est en somme
La somme des vertus de ces dandys de Rome!
Mon Dieu, que leur importe, à ces nobles seigneurs,
Un cœur de plus ou moins? ils en ont tant, de cœurs!
Et que fait, après tout, une femme qu'on raille,
Pourvu qu'on ait dans l'œil un beau lorgnon d'écaille!
Je connais les replis de ton cœur criminel,
Dédale de noirceurs, labyrinthe de fiel,
Où l'on voit s'agiter de coupables pensées,
Comme font dans les mers les vilains cétacées,
Ou comme au fond des bois s'agitent en tout sens
Des noirâtres fourmis les bataillons rampants;
Bateleur! histrion!

POLLION.

Mais, dites donc, prêtresse,
Vous me traitez vraiment avec peu de tendresse!

NORMA.

Et vous, homme pervers, me traitâtes-vous mieux?
Ainsi qu'on voit l'autour, ce cauchemar affreux
De cette pauvre enfant qu'on nomme la fauvette,
Magnétiser d'abord la victime qu'il guette
D'un œil traîtreusement fascinateur, et puis
La déchirer après en riant de ses cris;
Ainsi je vous ai vu, vautour fashionable,
Me prendre à l'hameçon de votre air agréable,
Me jurer à genoux un amour sans égal,
Volcanique, miro-bolant, obéliscal!
Puis porter, sans crier gare à votre victime,
Vos deux genoux aux pieds de mon amie intime.
Marquis de Pollion, vous avez mal agi!
On ne se moque pas d'une prêtresse ainsi,
Et l'on ne tire pas, fût-on dur comme glace,
Le sort de sa victime, infâme, à pile ou face!
Vous êtes un serpent, un crocodile affreux!
Avec amour et d'un ton langoureusement suppliant.
Eh bien! non, je ne puis te faire les gros yeux,
Monstre trop séduisant, je t'aime, ô mon fétiche!
Saint à qui dans mon cœur j'ai construit une niche!
Dis, tu m'aimes toujours, mon petit Pollion,
Je suis toujours ta biche, et toi mon beau lion?
Reviens à moi, reviens à Norma qui te prie,
Je serai ton Numa, toi ma nymphe Égérie.
Vois les pleurs de mes yeux moins noirs que suppliants,
Vois dans ce berceau-ci nos deux pauvres enfants!
Ils ronflent, il est vrai; mais, ô douleur amère!
Ils ronflent comme on ronfle alors qu'on est sans père:
Voudrais-tu donc, cruel, qu'ils mourussent tous deux,
Et que, m'asphyxiant, j'expirasse avec eux!

Ces deux imparfaits du subjonctif paraissent impressionner quelque peu Pollion, déjà ému par le sommeil bruyamment filial de sa progéniture. Il semble hésiter, et Norma espère un instant une issue favorable; mais l'infidèle, surmontant bientôt une faiblesse indigne d'un membre du Jokey-club, fait connaître de la manière suivante ses sentiments à la malheureuse :



Vous m'affligez, Norma; je pourrais bien vous dire
Que je t'aime, il est vrai; mais il ne faut pas rire,
Et je vous dirai net que je ne t'aime pas.
L'amour vous mène par — le bout du nez, hélas!
Aussi, comme j'ai lu, dans un vieux catéchisme,
Qu'il ne faut pas mentir, je vous dis sans sophisme
Que j'adore Adalgise et que c'est là mon tort,
Mais qu'en définitif je t'estime très-fort.
(*A part.*)
Ma foi! pour échapper à pareille tempête,
Tout ce que j'ai dit là n'est vraiment pas si bête.
(*A Norma.*)
Pardonnez si je pars et vous ôte l'espoir :
On m'attend au rocher de Cancale. Au revoir.

Après cet adieu glacialement fat, Pollion s'esquive comme un homme qui n'a pas la conscience paisible. Norma, au comble de la fureur, songe tout d'abord à s'arracher les cheveux; mais, réfléchissant aux conséquences fâcheuses de ce procédé épilatoire, elle y renonce, et, l'indignation lui enlevant complétement l'usage de la parole, elle s'écrie :

Sapristi! voilà bien de ce feu d'artifice
Le bouquet!... O Phébé, ma pâle protectrice,



Dans un pareil moment j'ai bien besoin de toi,
Écoute mon petit discours et soutiens-moi.
(*Avec dignité.*)
Tu l'as vu comme moi, grande lune des lunes!
L'être, non sans sujet, l'objet de mes rancunes;
Tu l'as ouï, Phébé! me faisant, le bourreau!
La funèbre oraison de sa flamme au tombeau:
Il me faut, pour venger cette insulte, ô ma reine,
Une vengeance! Mais qui? quoi? qu'est-ce? Incertaine,
Que ferai-je?... Parbleu, massacrons mes enfants!
C'est une fière idée, et dans les bons romans
Ça se voit! Puis, pour clore une œuvre aussi tragique,
Je m'offre à mon souper de l'acide prussique.
Adopté. Je tiens donc ma vengeance : agissons,
Armons-nous du poignard, c'est bon genre, et marchons!...

En proférant ces lugubres paroles elle s'avance vers le berceau le poignard levé.

Les spectateurs grelottent en songeant à l'infanticide dramatique


1149

qu'elle va perpétrer; mais, au moment de frapper le coup mortel, les ronflements de ses fils désarment la prêtresse, elle rejette loin d'elle le poignard assassin, couvre ses enfants de baisers maternels, et s'adresse ainsi à un vieux monsieur de l'orchestre, ému au plus haut point par cette scène touchante, et qui peut à peine contenir ses vertueux sanglots :

J'ai bien fait, n'est-ce pas, de ne pas les tuer,
Homme sensible et bon? C'eût été mériter
D'être traduite, hélas! devant la cour d'assises.
Oh! mais, rassurez-vous, la vengeance promise
Ne vous manquera pas, vous n'aurez perdu rien
Pour attendre, et la fin vous amusera bien.

Elle quitte alors le théâtre, emmenant avec elle ses deux enfants, qui envoient des baisers au parterre, et la toile tombe pour la seconde fois au milieu de l'attendrissement universel.


1150

ACTE TROISIÈME.

Le décor est le même qu'au premier acte, seulement le dolmen est remplacé par une estrade surmontée d'une énorme cymbale qui simule à s'y méprendre le bouclier d'Irminsul. Le chêne a conservé sa majesté silencieuse; les braves soldats gaulois achèvent un repas frugal, lorsque paraît Norma.

L'auguste prêtresse est sombre, sa démarche inégale dénote que ses pensées ne sont pas couleur de rose; elle s'arrête au milieu des Gaulois et commence par les féliciter en ces termes de la brossée dont les a gratifiés l'armée romaine :

Pourquoi cet air penaud, druidiques champions?
Pourquoi vous faire ainsi brebis, nobles lions?
Vous pouvez, par Phébé! porter la tête haute,
Car vous êtes vaincus, vaincus par votre faute.
D'ailleurs, pour soutenir l'honneur de mon drapeau,
Vous avez péri tous, et c'est d'autant plus beau
Qu'en faveur du moyen qu'on nomme l'art scénique
C'est par vous que j'apprends votre mort héroïque!
Vaincus, soyez bénis! Au diable les vainqueurs!
Aussi, pour célébrer votre mort, messeigneurs,
Et réparer le sang versé dans la campagne,
Je veux qu'à ma santé vous buviez le champagne;
Il est l'ami de l'homme, puis il ne faut, Gaulois,
Rien moins pour digérer vos belliqueux exploits...
Auparavant je vais vous conter une histoire
Qu'il vous serait trop long d'écouter après boire.

Les druides applaudissent vivement à cette concise allocution; mais, soumis à la discipline, ils font taire un instant leur vénération pour le liquide promis à leurs héroïques gosiers, et se décident à écouter leur générale. Au moment où celle-ci va parler un sergent-de-ville indigène amène Pollion, qu'il vient de faire prisonnier dans les environs.


1151

Norma ordonne qu'on lui laisse la liberté... d'écouter avec les autres sa brillante improvisation, et elle commence en mi bémol

Je vous dirai d'abord, ô messieurs les Gaulois,
Qu'on n'a pas inventé pour des prunes les lois,
Et que, bien qu'un arrêt, quand il est très-sévère,
Ne soit pas doux, il faut s'y soumettre et se taire.

Ceci posé, je vais pérorer un moment.
O toi qu'on peut nommer l'œil du grand firmament,
Phébé, lune adorable et surtout adorée,
Oh ! donne un coup d'épaule à mon âme attristée,
Afin qu'elle ait la force, en cet instant fatal,
De faire sans broncher son aveu capital.

Norma, après s'être recueillie un instant et avoir vidé un verre d'eau sucrée, continue avec une inspiration vraiment grandiose :

Peuple, vous avez vu sans doute dans vos fêtes
D'imperceptibles nains, des veaux à plusieurs têtes,
Le grand pélican blanc qui se perce les flancs
Pour donner à manger à ses petits enfants ;
Vous avez vu des gens avaler sans brûlure
Du fer rouge, ce qui vous parut hors nature ;
Vous avez vu tel homme avec son pied peignant,
Des singes bons laquais à table vous servant ;
Et puis par-dessus tout Munito, drôle d'être,
Caniche bien des fois moins bête que son maître,
Et vous avez crié : Surprenant ! merveilleux !
Eh bien, je vais vous dire un fait plus curieux !
Apprenez donc, messieurs, qu'une de vos compagnes
A commis un péché plus gros que ces montagnes :
Sans respect pour la lune et le code pénal,
Elle osa concevoir, pour un homme pas mal,
Mais Romain, de l'amour ; et cette pécheresse,
Cette femme coupable, apostate et traîtresse,
Qui renia son culte et n'eut ni foi ni loi,
Je vais bien vous surprendre, ô druides..... c'est moi !...



Nous renonçons à peindre l'état des Gaulois à cette révélation foudroyante ; qu'on se figure l'horreur faite homme et habillée en druide : un seul éprouve une impression différente, c'est Pollion.



Pendant la confession de sa victime, il a fait de sérieuses réflexions : il a conclu, après mûr examen, que décidément il n'aime plus Adalgise, et que, au bout du compte, Norma est mille fois préférable à cette jeune néophyte. Subjugué sans retour par le *moi* final de l'auguste prêtresse, il se précipite avec passion à ses vénérables pieds et lui exclame en ré mineur la nouvelle flamme dont il brûle :



Je te raime et reveux revivre en te raimant !...
Oui, Norma, j'ai senti mon amour renaissant ;
Car près de toi, vois-tu, la petite Adalgise
Est ce qu'est à la pêche une mince cerise :
Aussi, dorénavant l'un pour l'autre, ô Norma,
Il faut vivre ; cela te va-t-il ?

NORMA *avec dignité.*

— Tope là !
Je savais bien, enfant, que ton âme abusée
Me reviendrait un jour encor plus embrasée ;
Tu l'as dit, Pollion, puisque nous nous aimons
Il faut vivre à présent l'un pour l'autre..... mourons !...

En disant ces mots elle s'élance courageuse sur l'estrade de droite, et exécute avec une précision remarquable quelques roulements sur le bouclier d'Irminsul. A ce bruit vénéré mais discordant, la forêt se remplit de ses coreligionnaires que l'intrépide druidesse anime elle-même en ces termes :

Hé bien, hommes gaulois, qu'attendez-vous? Coupable,
Je me livre au courroux d'un arrêt redoutable;
Allez donc réveiller vos bourreaux paresseux!


1155

Frappez, en nous aimant nous périrons tous deux,
La mort consacrera notre doux mariage,
Nous sommes sûrs ainsi de faire bon ménage!

Elle achève à peine cette énergique péroraison, que l'on voit s'avancer le bourreau des Gaulois; il jette sur la tête de la victime un voile noir comme son avenir, pour l'empêcher de voir


1156

toute l'horreur de sa position, et, la hache à la main, l'entraîne au sein de la forêt silencieuse.

Pollion, saisi par les municipaux du pays, suit bravement son idole au supplice en chantant la Marseillaise; les druides consternés emplissent leurs casques de larmes, et la toile tombe avec un coup de tam-tam à attendrir la colonne de Juillet.

Mais le public, justement effrayé sur la santé de l'auguste prêtresse, la rappelle à grands cris.

Norma décapitée reparaît en protestant que cela ne fait pas de mal, et le parterre, rassuré à son égard, la couvre de fleurs et de couronnes pour orner son mausolée.

NOUVELLE MANIÈRE
DE LIRE LES VIEUX AUTEURS,

Par CHAM,

Mise sur bois par E. FOREST.


1157

J'ai reconnu le fer instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
(PHÈDRE, acte IV, sc. I.)


1158

..... Il a su me toucher,
Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.
(BRITANNICUS, acte II, sc. III.)

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris

59e LIVRAISON. — PRIX : 30 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PHYSIONOMIE,

TOURNURE, GESTES, TOILETTE ET AMUSEMENTS DES HABITUÉS

DE

LA COURTILLE,

DESSINS DE M. EUSTACHE.



1159

Le dimanche, à cinq heures du soir, aux *Folies de Belleville*, l'ouvrier ou le petit marchand viennent, en famille, dîner hors barrière.



1160

La *Mère* (voir, dans *les Français peints par eux-mêmes*, la Femme sans nom), la *Mère* et ses demoiselles.



1161

L'ORCHESTRE.

Musique éclatante, diabolique, ornée de trompette, grosse caisse, tam-tam et coups de pistolet.



1162

La danse va commencer, les dames invitées s'arrachent aux douceurs du *picton* à dix sous, enjambent les barrières et vont se livrer à un léger cancan. Le danseur siffle pour appeler un vis-à-vis.



1163

L'orchestre, ainsi que nous l'avons dit, est composé de manière à répandre le plus au loin possible ses flots d'harmonie; vous n'avez pas encore dépassé la barrière que déjà le cornet à piston vous provoque à la danse.

Sur la porte de l'établissement se tient la maîtresse du lieu, prodiguant aux visiteurs ses plus gracieux sourires.

Les marmitons affairés, les cuisiniers tout ruisselants de sueur sont à leurs pièces, chargeant et déchargeant les casseroles étincelantes. — Enlevez le civet!... — Enlevez la matelote!... — Voilà le bœuf à la mode!..... Dix garçons montent, descendent, se croisent, courent en criant : Place! place! — Gare la sauce! — Pour qui le veau? — Voilà, monsieur, on y va. — Qu'est-ce qu'appelle? — C'est une presse générale, un branle-bas de cuisine dans lequel la grosse caisse et le tamtam font l'office du canon. Mais, pendant que le bas s'agite pour la consommation, le premier étage s'agite pour la danse.



1194



Le début est toujours d'une décence irréprochable, la danseuse baisse modestement les yeux, pince les lèvres et ne s'abandonne pas au plus léger tortillement; le danseur met galamment sa pipe dans sa poche, enfonce son chapeau sur les yeux, et hasarde tout au plus un pas légèrement accentué.



1167

Sous l'orchestre se tiennent les lions, la fleur des pois de la Courtille. Ne vous étonnez pas de leur coiffure excentrique, et sachez que tous ces chapeaux hideux, ces chapeaux à bords monstres, ces chapeaux sans bords, ces chapeaux jaunes, vert-pomme, qui figurent comme curiosité à l'étalage des chapeliers, font les beaux jours des *Folies de Belleville* et des grands salons de Desnoyers.

Nous disons donc que les danses s'organisent :



On remarque d'abord la politesse des danseurs ;



puis, la grâce de leurs mouvements :



bientôt leurs gestes deviennent si gais, si expressifs et si légers que le distributeur de cachets (sorte de garde champêtre des bals hors barrière) se voit dans la nécessité de signaler au représentant de la magistrature les trop aimables cavaliers, les trop frétillantes danseuses.

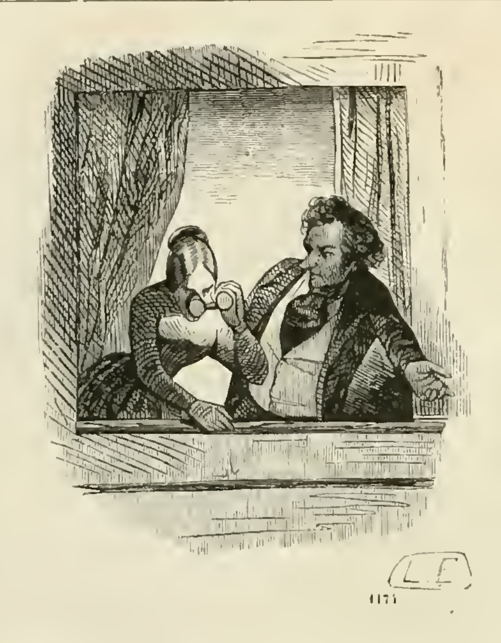




Nous vous signalons ce pas croisé qui obtient un succès prodigieux chez Desnoyers,



et cette manière d'entraîner sa danseuse : manière qu'on nomme le *bateau* ou la *chaloupe*, et qui se pratique dans tous les *traversés* de la contredanse; mais surtout au galop final, pendant lequel il est d'usage, aux *Folies de Belleville*, que le gaz s'éteigne.....



1174

Les *Folies de Belleville*, sachez-le bien, sont le *Ranelagh* de la Courtille; c'est la réunion des plus élégants, des plus *comme il faut*, parmi tous les habitués des barrières.

Le bal de Desnoyers peut seul lutter avec ce royal établissement. Chez Desnoyers, de même qu'aux Folies, le salon est élégant, doré, sculpté, enrichi de peintures et richement éclairé.

Dans l'un et l'autre de ces temples de la joie sont réservées des loges plus ou moins cachées, dans lesquelles certaines lorettes, trop grandes dames pour se mêler au populaire, viennent sabler le champagne et contempler le cancan.

LE SAUVAGE.

Le bal du *Sauvage* est placé quelques degrés au-dessous du grand salon; là-bas c'est l'art et le luxe, ici c'est la nature et la simplicité. Nous avions tout à l'heure des chapeaux excentriques — à présent nous n'avons plus de chapeaux, la casquette est considérée comme très-habillée.



1175



1176

C'est le bal des *pioupious* et des cuisinières.

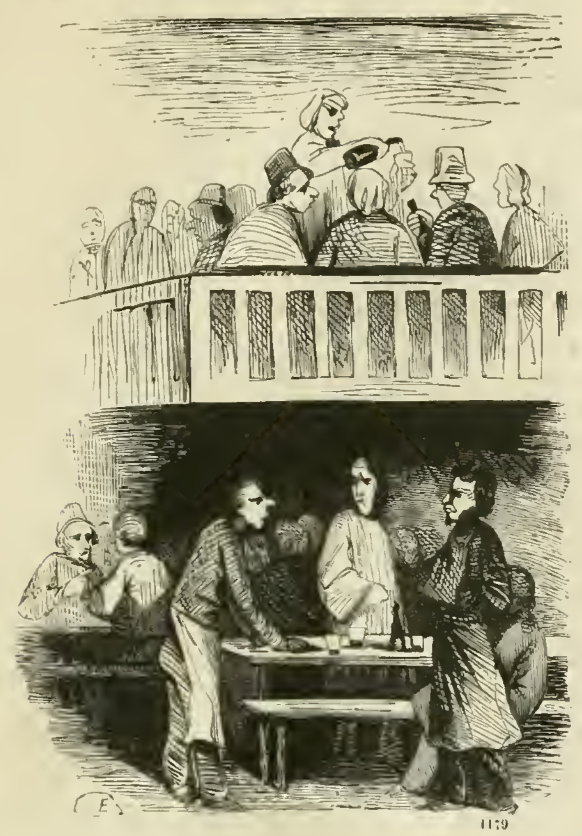
La même salle contient les buveurs, les danseurs, les fumeurs et les chanteurs. Là on mange la salade et boit le vin chaud dans les mêmes saladiers, qui servent ensuite à battre la mesure pour accompagner le chanteur, et à confectionner cette aimable plaisanterie locale et traditionnelle qui consiste à les mettre sur sa tête en guise de chapeaux.

C'est là qu'on trouve des admirateurs et des appréciateurs pour un gourdin de race, pour un assommoir pur-sang.

1177



1178



1179

Si nous baissons encore d'un cran, nous descendons au bal *Maréchaux*. Arrêtons-nous, car plus bas nous tomberions au *Petit Saint-Martin;* et il n'y aurait plus de raison pour ne pas dégringoler au fond de cet enfer, dont nous avons voulu seulement entre-bâiller la porte afin de satisfaire votre curiosité.

C'est surtout au bal Maréchaux et au Petit Saint-Martin que règne la *femme sans nom*.

Du *Ranelagh*, où elle brillait sous l'espèce Lorette, elle est descendue au bal *Musard*, de Musard elle a glissé au *Prado;* le *Prado* et la *Chaumière* l'ont conduite chez Desnoyers, et la pente l'a précipitée dans le Petit Saint-Martin, où elle jette ses dernières, ses bien pâles lueurs. C'est donc au petit Saint-Martin qu'on retrouve la panthère vieillie.



1180



1181

C'est là qu'on retrouve aussi le dictionnaire des halles, chassé du marché des Innocents par ordonnance de M. le préfet.



1182

C'est également là que le municipal est craint et vénéré comme un dieu, — mieux que ça! comme un commissaire de police.



1183

C'est là que les arts sont aimés et encouragés; car, là, on ne paye pas les artistes d'un vil morceau de métal, on les honore d'un verre de vin, ou d'une goutte d'eau-de-vie.


1184


1185

C'est là que doit nécessairement aller tout homme qui tient à apprendre les vraies manières *chicardes :* là, il verra un ami emprunter un habit à son ami pour danser plus convenablement ; — échange qui se fait avant et après la contredanse, en présence de toute la société.

C'est encore là qu'il faut venir étudier l'art si noblement pratiqué par le prince Rodolphe, l'art de la savate, l'art de *passer* la jambe à un ami et de le faire tomber sur son *reposoir;* le grand art de festonner le coup de poing sur le crâne d'un rival.

De vives explications s'échangent d'abord, on se parle sous le nez, on incline prodigieusement son chapeau ou sa casquette sur l'oreille droite, on se fait de gros yeux et se dit de gros mots ; enfin, au lieu de se donner une carte, on se donne une poussée, on sort, et dans la rue on charge un ami de tenir les habits et les chapeaux.


1186

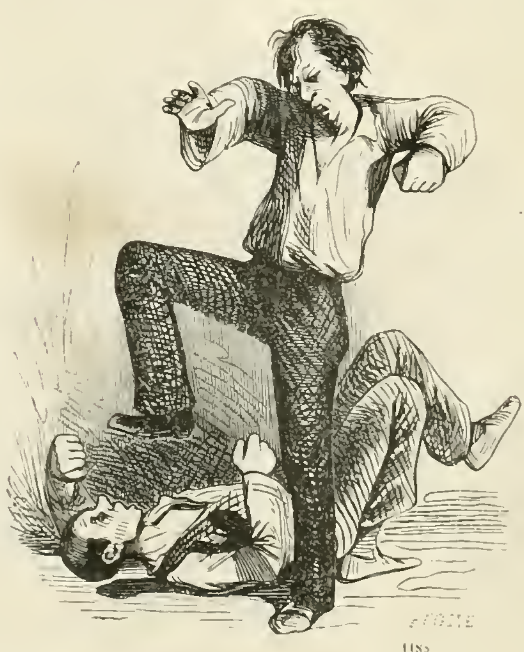

1187

Mais ici se place un épisode qui caractérise trop les mœurs du peuple de barrière, pour que nous le passions sous silence.

Au moment où les champions s'alignent, survient presque toujours un nouveau personnage, souvent inconnu aux parties belligérantes, qui, s'adressant au plus faible, lui coule ces mots dans l'oreille :

Paye un litre, et je me bats pour toi...

Si le marché est accepté, le combat s'engage; et le combattant salarié joue des poings et des pieds avec autant de conscience que les Suisses en mettaient à gagner leur haute-paye.

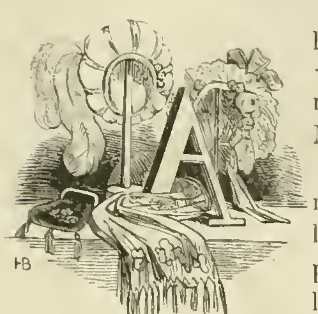

1188

Nous vous avons donné un aperçu des physionomies, des costumes, des poses, des gestes et des manières de ce monde peu connu qui s'étend de la barrière du Temple aux dernières maisons de Belleville, nous ne compléterons pas cette peinture, car nous ferions sûrement double emploi avec le feuilleton des *Débats*, et nous ne voudrions pas déflorer un sujet qui appartient de droit à l'auteur des *Mystères de Paris*.

A lui donc le soin de vous faire connaître le personnel de ces réunions, — de vous dire les industries de tous ces viveurs de bas étage, — de vous en apprendre, la langue et de vous dire enfin, ce qui n'est pas le moins curieux, et leur commencement et leur fin.

MODES RIDICULES,

Par L. HUART [1], dessins par Ch. VERNIER.



près l'hiver vient enfin le printemps. — Voici le mois de mars qui nous ramène Longchamps, — bénis soient Mars et Longchamps!

Cette exclamation de bonheur ne nous est pas arrachée par suite de la satisfaction que nous cause la première apparition des petites feuilles vertes, — quoique les petites feuilles vertes ne soient certes pas à dédaigner; — mais cette fois elle provient uniquement du plaisir que nous aurons à voir disparaître certaines Modes anciennes.

Au nombre de ces Modes surannées et qui n'ont vécu que trop long-temps, hélas! nous devons placer en première ligne les *chapeaux à la vieille*, autrement dits chapeaux à l'*éteignoir*, et qu'on aurait pu également baptiser du surnom de *chapeaux à la tireuse de cartes*, toutes ces dénominations étant également applicables à cette invention qui brilla pendant huit ou dix mois à Paris, — c'est-à-dire dans cette ville qui se flatte d'être la première entre toutes par l'esprit et le bon goût!

On a bien raison de dire qu'en fait de succès les plus grands sont toujours les plus inexplicables; car certainement si une dame hollandaise ou moscovite avait été appelée à jouir la première du coup d'œil d'un chapeau à la vieille, nul doute qu'elle ne se fût empressée de prédire à cette Mode nouvelle un immense succès.... de fou rire!

Et pourtant il n'en arriva pas ainsi, et presque toutes les charmantes femmes à la mode consentirent à courber la tête sous ce



ridicule accoutrement qui, pour moindre défaut, avait l'inconvénient de cacher tous les jolis fronts et tous les jolis yeux de nos plus élégantes Parisiennes.

Nous ignorons le nom de la marchande de Modes qui eut l'ingénieuse idée d'emprunter cette coupe aux chapeaux des vieilles portières endimanchées; nous ne voulons même jamais connaître ce nom, — mais nous sommes presque convaincus que cette idée bizarre est poussée dans le cerveau, non d'une modiste, mais d'*un modiste*. — Un homme seul peut avoir eu un goût aussi déplorable.

Le succès obtenu par cette Mode, même auprès des femmes qui d'ordinaire se distinguaient par leur distinction, ne peut s'expliquer que par ce goût du bizarre, et j'allais même presque dire du *mauvais ton*, qui a été mis en vogue dans la littérature et jusque dans les feuilletons des journaux les plus graves. — Autrement, le succès des chapeaux à l'éteignoir resterait un *mystère de Paris* réellement inexplicable.

C'est ainsi que nous avons vu les plus jolies abonnées du *Journal des Débats* consentir à s'*orner* de ces chapeaux fantastiques!

Hâtons-nous de reconnaître cependant que ce chapeau, qui primitivement se dressait sur la tête à l'instar d'un obélisque, a fini peu à peu par s'abaisser graduellement et à rentrer dans les limites de la raison.

Quant au chapeau à l'éteignoir pur sang et pur chignon, il n'a continué à briller jusqu'à ces derniers temps que dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette, où il continue à faire l'admiration de tous les flâneurs.

Un long camail et un petit manchon de fausse hermine complètent un ensemble de toilette que trouvent délicieux tous les abonnés du *Musée Philipon*, c'est-à-dire tous les véritables amateurs de bonnes caricatures.



Encore quinze jours, et le chapeau à la vieille aura complétement vécu, — les premières Modes de Longchamps vont balayer tous ces débris de l'an passé, et puisse 1843 être plus heureux en fait de bon goût que 1842!

Du reste, nous allons nous mettre aux aguets pour vous signaler impitoyablement de la plume et du crayon toutes les inventions qui nous sembleront empiéter sur le domaine caricatural de notre collaborateur *Cham*.

(1) Nous empruntons cet article, de notre collaborateur L. Huart, au *Musée des modes parisiennes*, publication nouvelle qui nous semble appelée à un très-grand succès.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

OU LES

HOMMES A TÊTE DE BÊTES,

PAR

Grandville ;

Mises sur bois par E. FOREST.



1189

— T'as raison, Gauthier, c'est encore nous qui payent les bels hôtels que nous fons pour eux.



1190

— Écoute donc, mon petit lapin, écoute donc!



1191

— Allons, zut!

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.



1192

LEPEINTRE AINÉ

Sous le titre de : COMÉDIENS DE PARIS, la maison Aubert publie une très-jolie série de portraits d'acteurs et d'actrices, en pied, sur un beau format, tirés sur beau papier, lithographiés et coloriés avec le plus grand soin. Chaque feuille se vend, en couleur, 1 fr. 50 c.

Aujourd'hui, MM. Aubert et Ce mettent en vente la jolie collection d'*Ameublements parisiens* que nous avons déjà annoncée.

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

UNE PUBLICATION A LA MODE.

Voyage fantastique, épisodique, philosophique, lunatique et sudorifique,

Publié en cent quarante-trois livraisons, paraissant régulièrement de temps en temps.

Texte par QUELQU'UN. — Vignettes par TOUT LE MONDE.

PREMIÈRE LIVRAISON.

L'autre jour je me faisais la barbe, — cela peut arriver à tout le monde, excepté pourtant aux femmes, et encore bon nombre de dames de lettres pourraient-elles se procurer ce divertissement. — Comment me fis-je cette barbe ? c'est ce que vous ne saurez pas.

Fut-ce à l'eau froide ou à l'eau chaude, avec du savon Thompson ou du savon Blagson, à l'aide d'un rasoir anglais ou d'une scie française ? — c'est là mon secret, il mourra avec moi : je n'ai que celui-là ; ayez donc la bonté de me le laisser.

Une fois ma barbe faite je m'écriai, frappé d'une idée non moins soudaine que spirituelle : — Parbleu, je vais profiter de l'occasion pour rendre visite... aux fortifications. Aussitôt, et sans prendre d'autres provisions de bouche qu'un paquet de cigares, je partis pour ce voyage d'exploration qui devait me conduire bien plus loin que le capitaine Cook lui-même, qui pourtant n'était pas une poule mouillée : — je me plais à rendre cet hommage à sa cendre.

J'avais formé le projet d'aller d'abord rendre visite au fort de Montrouge ; en conséquence je grimpai dans le premier omnibus qui se rencontra sous mes pas, et il me conduisit à l'arc-de-triomphe de l'Étoile.

Règle générale, quand vous courez après un omnibus, vous pouvez être certain qu'il vous mènera beaucoup plus loin que vous ne pensiez d'abord ; aussi, comme mon malheur n'était pas sans égal, je pris mon partie avec beaucoup de philosophie.

Cette philosophie me coûta trente centimes, — en conséquence de quoi je donnai *six sous* au conducteur, attendu qu'il n'y a peut-être pas trente *centimes* dans tout Paris ; et encore ces centimes valent-ils au moins quinze francs pièce, comme objets de haute curiosité.

Quand l'hôtel des monnaies se sera décidé à frapper une foule de centimes il sera probablement d'usage alors de compter par *sous*.

Séduit par la proximité du bois de Boulogne, j'allai faire une promenade dans ces lieux où fleurissent aujourd'hui les fortifications, et, assis à l'ombre d'une énorme pierre de taille, je me mis à regarder passer tous les *lions* qui venaient étaler leurs grâces et leur redingote d'Humann.

Ce spectacle enchanteur, mais monotone, ne tarda pas à produire son effet sur moi, — je m'endormis profondément, — non toutefois sans avoir pris la précaution d'ôter mes bottes, attendu qu'on ne doit jamais se coucher avec ses bottes, pas même au bois de Boulogne.



A peine étais-je endormi depuis une vingt-cinquaine de minutes, que je me sentis tout à coup mordu à l'oreille gauche par un petit lézard vert qui me réveilla en me tenant ce

DEUXIÈME LIVRAISON.

(*A quinze jours de distance.*)

propos : — Jeune homme ! ton air innocent me plaît... Dis-moi, aimes-tu les lapins ?.... — En gibelotte je ne les crains pas, — répondis-je aussitôt, sans même prendre le temps de me remettre de mon étonnement, qui pourtant était grand, car, vous me croirez si vous voulez, c'était la première fois de la vie que je tenais ainsi conversation avec un simple lézard.

— Eh bien ! tel que tu me vois, repartit le petit saurien en question (nous autres savants nous avons l'habitude d'écrire *lézard*, mais nous prononçons *Saurien*), — tel que tu me vois, dit-il, je suis un vieux lapin du bois de Boulogne condamné à être lézard pendant quinze ans par suite de la vengeance d'une vieille sorcière qui n'est pas mademoiselle Lenormand ; si tu veux

m'aider à reconquérir ma peau fourrée, je t'en serai très-reconnaissant.

— Que faut-il faire? repris-je de plus en plus stupéfait de la tournure que prenait ma conversation avec ce lézard vert.

— Fais-moi le plaisir de courir après un vieil enchanteur de mes amis que tu trouveras je ne sais où, car il change souvent de logement; — mais voici son médaillon pris au daguerréotype, et quand tu rencontreras ce monsieur dans la société, tu diras: C'est mon homme, — et tu n'iras pas plus loin.



1195

Après ça il serait possible que mon ami eût pris pour le moment cet autre *facies* qui lui est aussi assez habituel; je t'en livre également le portrait garanti ressemblant pour un an.



1194

Quant au discours que tu auras à te-

TROISIEME LIVRAISON.

(*Un mois plus tard.*)

nir à ce personnage, le voici; dis-lui: — « Monsieur, votre ami le lézard vert, qui est aussi le mien, aurait besoin de vos services, il vous attend à la porte Maillot depuis trois ans et demi avec une bien vive impatience; il vous aurait bien écrit un mot par la petite poste, mais diverses raisons et le manque de plume l'en ont empêché. »

— Très-bien, je pars, m'écriai-je, trop heureux de pouvoir vous être agréable en quelque chose... On dit depuis long-temps que le lézard est ami de l'homme! C'est bien le moins qu'aujourd'hui l'homme se montre un peu l'ami du lézard...

— Un instant, exclama le petit saurien (écrivez lézard); un instant, ne pars pas sans recevoir de moi ce talisman qui te donnera les moyens de reconnaître toutes les choses surnaturelles que tu rencontreras sur ton passage, — le voici: c'est un lorgnon fabriqué par l'ingénieur Chevalier, opticien, âgé de cent quatre-vingt-sept ans, qui, depuis ce même laps de temps, passe sa vie à regarder son baromètre, et qui n'a eu d'autres oscillations dans son existence que celles produites dans le tube de son instrument. — Ce lorgnon en argent, contrôlé par la Monnaie, et béni par un sorcier de mes amis, te sera de la plus grande utilité.

De plus, tes bottes vont devenir à la vapeur, et tu feras douze lieues à l'heure si bon te semble; ne crains pas de sauter, tu retomberas toujours sur tes pieds!

Enchanté de la possession de ce double talisman, je donnai une poignée de main à mon nouvel ami, qui me rendit une poignée de patte, et je me mis immédiatement en route pour chercher ce fameux sorcier que je n'avais jamais vu, mais dont j'ignorais complétement le nom.

J'eus quelque peine à boutonner ma redingote et à enfoncer mon chapeau, — en moins de quinze minutes j'avais pris énormément d'embonpoint, j'étais engraissé de joie; — vous le savez,



1196

de même que la tristesse maigrit, la satisfaction produit l'effet du racahout des Arabes. — Je modérai ces transports, car si je m'étais permis encore sept minutes de pareille allégresse, je n'aurais pu tenir dans mon gilet.

Je m'empressai donc de quitter le bois de Boulogne, et en passant à la porte Maillot, je fis un premier essai de mon lorgnon, je me mis à regarder mes lions de tout à l'heure; mais, ô surprise! je n'aperçois plus, à travers de mon binocle, que des lions à tête de dindon.



1197

Bien que m'attendant à ne voir désormais que des choses extraordinaires, j'avoue que ma stupéfaction fut grande.

Je rentrai immédiatement dans Paris, que je me mis à traverser avec la vitesse d'une locomotive, attendu que mes fameuses bottes s'étaient mises à faire leur jeu, — j'avançais avec une rapidité de douze lieues à l'heure!

A peine si, en passant sur le boulevart des Italiens, je pus jeter un coup d'œil sur les promeneurs; tous les Français ne m'apparaissaient plus que comme des ombres complétement chinoises qui se livraient à une danse effrénée.

Je ne suis pas sergent de ville, je n'ai même nullement envie de me coiffer un jour du tricorne de cette autorité constitutionnelle; mais j'avoue que dans ce moment j'aurais volontiers empoigné au collet un de ces intrépides sauteurs, tellement ils m'agaçaient les nerfs.



1198

Mais cette danse était un simple effet d'optique et qui tenait au mouvement infiniment trop accéléré que je me donnais moi-même. — Aussi, au train dont allaient mes bottes, je me disais : — Mes semelles seront bien vite usées, je vais me ruiner en frais de raccommodage; voilà un talisman qui va me coûter cher!

Vous voyez que les hommes ne sont jamais contents de leur sort.

Après trois semaines de marche pareille, je me trouvai dans un pays dont je n'avais jamais entendu parler; même par ma portière, qui pourtant parle beaucoup et sur toutes espèces de choses au monde.



1199

Comme j'allais toujours du même train dont j'ai fait mention plus haut, les indigènes de cette contrée inconnue furent étrangement surpris de mon apparition et se mirent tous aux fenêtres pour me voir passer!



1200

J'enfonçais complétement le Juif-Errant et je désespérais presque de pouvoir m'arrêter, lorsque tout à coup il me vint cette idée :

QUATRIEME LIVRAISON.

(*Trois semaines plus tard.*)

« Mes bottes m'emportent comme des coursiers fougueux, — dételons mes bottes et je serai sauvé! »

Je mis aussitôt cette idée à exécution, et à peine me fus-je débarrassé de cette chaussure par trop célérifère, que je pus enfin goûter les charmes du *statu quo*.

Les habitants de ce pays étaient naturellement fort gais, car à peine m'eurent-ils aperçu d'un peu près, qu'ils se mirent à me rire au nez.



1201

J'aurais pu me formaliser de cette jovialité, mais, sachant qu'en fait de politesse sociale tout dépend des usages et des conventions, je me plus à croire que rire au nez des gens était en ce pays la manière la plus honnête de leur témoigner la satisfaction qu'on avait de les rencontrer.

Ce raisonnement n'était pas déjà trop stupide pour un homme qui était à jeun depuis bien long-temps, car, le matin même de mon départ de Paris, je n'avais pris, avant de me rendre au bois de Boulogne, que pour douze sous d'omnibus!

Je m'approchai fort honnêtement d'un monsieur, qu'à sa chevelure et à ses longues moustaches je jugeai tout d'abord devoir être un des hommes de lettres du pays, et je le priai de vouloir bien m'indiquer un restaurant à trente-deux sous!



1202

Lorsque je suis en voyage, je ne regarde pas à la dépense, — trente-deux sous ne m'effraient pas, pourvu, toutefois, que pour ce prix on me serve un excellent repas.

Tout en attendant la réponse de ce monsieur chevelu, je le considérais attentivement pour voir si par hasard je ne reconnaîtrais pas en lui ce fameux sorcier que je ne connaissais pas.

J'appliquai donc mon lorgnon sur mon œil gauche, qui, comme on le sait, est le plus disposé à voir clair dans toutes les affaires tant soit peu diaboliques; et, tout à coup, — ô surprise! — je vis que ce monsieur était bien réellement l'ami de mon ami le lézard : — donc il était aussi mon ami, en vertu du proverbe que vous savez.

Avouez que j'eus du bonheur! d'autres personnages, lorsqu'ils sont à la recherche de quelqu'un, font quelquefois bien du chemin avant de pouvoir le rencontrer, et moi je n'avais pas fait plus de huit cents lieues que je tombais tout de suite sur mon homme!

Cette rencontre prodigieuse m'ôta dans le premier moment l'usage de ma langue, et ma stupéfaction dut au moins égaler celle qui s'empara jadis de la fille du roi Pharaon lorsque, se rendant sur les bords du Nil pour pêcher des goujons, elle s'aperçut qu'elle venait de pêcher le petit Moïse, qui faisait en ce moment une promenade aquatique.



1203

Ou bien encore, si vous préférez une autre comparaison biblique, égyptienne et aquatique, mon étonnement fut aussi grand que celui qui s'empara du roi Pharaon lui-même lorsque, se voyant englouti tout à coup par les flots de la mer Rouge, il jugea que s'il ne s'empressait pas de faire sa coupe, il ne serait pas blanc.



1204

— Tu me demandes un restaurant à 32 sous... mais avant que je réponde à cette question... dis-moi, jeune étranger .. aimes-tu le lapin?

Le dernier voile qui pouvait encore obscurcir mes yeux venait d'être arraché... ces mots cabalistiques... *aimes-tu le lapin*... me révélaient décidément à qui j'avais affaire... ce n'est pas le

premier venu qui viendra vous dire à propros de n'importe quoi :
— Aimes-tu le lapin !

Aussi m'empressai-je de répondre à ce monsieur dont le visage désormais ne m'était plus inconnu : — J'aime ton é..-

CINQUIÈME LIVRAISON. (*Beaucoup de jours après*)

trange question, — oui, j'aime le lapin ; et, qui plus est, j'aime le lézard aussi !

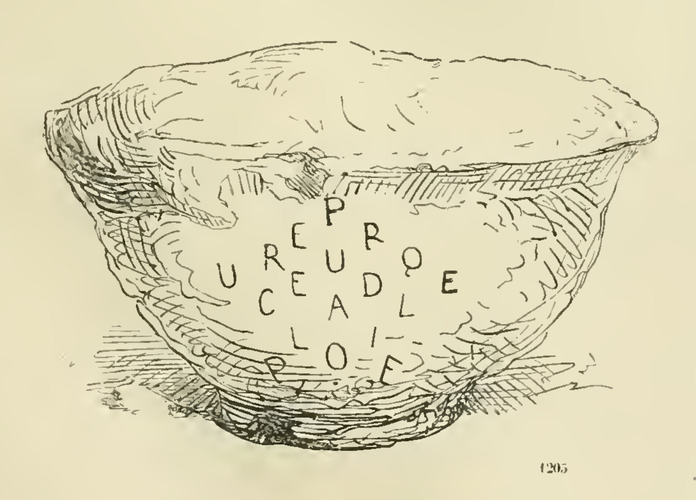
— *Sufficit*, et *motus !* — dit le sorcier en s'appliquant l'index en travers des lèvres.

A ces mots je reconnus que le sorcier avait fait ses études classiques, ce qui ne m'ôta pas la confiance en ses talents, quoiqu'en général les professeurs de l'Université ne soient pas de grands sorciers.

Comme j'avais aussi fait mes classes au collége jusqu'en *sixième* inclusivement, je compris facilement et à l'aide du geste que ce monsieur me disait de ne pas souffler mot. — Car, règle générale, en matière pantomime, toutes les fois que vous placez votre doigt sur votre bouche, c'est une espèce de verrou que vous placez sur vos lèvres, — du moins telle est l'explication qui nous a été donnée par M. Saint-Marc-Girardin, professeur d'éloquence au collége de France, et par Debureau, — deux hommes bien remarquables ! — mais c'est Debureau qui est le plus remarqué.

Alors me conduisant à son domicile, toujours en observant le silence le plus diplomatique, le sorcier, car c'en était un et des plus huppés, me montra un vieux saladier qu'il me pria de regarder comme un vase étrusque.

Ce vieil ustensile ne se contentait pas d'être fêlé, il portait encore, gravés sur son flanc, différents mots cabalistiques, comme tous les vieux saladiers qui servent à faire une cuisine du diable.



1205

Après avoir allumé dans ce récipient un grand bol de punch, composé d'esprit-de-vin, d'essence de térébenthine et de deux ou trois autres drogues analogues et qui servent de rafraîchissements ordinaires aux sorciers, ce monsieur, tout en m'offrant plusieurs petits verres de cet agréable liquide flamboyant, m'annonça enfin, sous le sceau du plus grand secret, — que je pouvais aller me coucher.

Le lendemain matin, il devait me révéler la manière de rompre le charme qui charmait si désagréablement mon ami le lézard.

J'allai donc me coucher, mais je fus tourmenté toute la nuit par un affreux cauchemar ! — Cela tenait peut-être à ce que j'avais commis l'imprudence de m'endormir en lisant le feuilleton du *Journal des Débats*, et le prince *Rodolphe* me taquina souverainement !



1206

Pour comble de désagrément, le petit *Tortillard* lui-même se mêla de la partie.



1207

Il est vrai que le reste de la nuit se passa d'une manière plus satisfaisante ; je rêvai que j'étais un joli jeune homme et que toutes les femmes se plaisaient à passer leurs doigts dans ma chevelure aussi peu blonde que bouclée.



1208

Vous voyez que cette situation ne manquait pas d'un certain charme.

SIXIÈME LIVRAISON.
(Très-longtemps plus tard.)

Le lendemain matin, mon hôte entra dans ma chambre et me réveilla en me tirant fortement le nez : — tel est l'usage en ce pays.

Dans d'autres contrées on vous tire par les pieds ; mais le nez est beaucoup plus à portée de la main, et me semble bien mieux choisi.

Ce sorcier n'était pas seul, il était accompagné d'un chien et d'un fusil ; — je ne m'étonnai pas outre mesure de ce fait, attendu que tous les jours on voit des fusils et des chiens ; — mais le prodigieux de la chose, c'est que ce fusil, quoique se chargeant par la culasse, ne se déchargeait pas par le même orifice, ce qui était un grand perfectionnement apporté à l'invention.

— Jeune homme, me dit mon sorcier, vous allez vous mettre en campagne pour détruire le grand *hibou noir*, cet ennemi déclaré de votre ami le lézard. — Marchez jour et nuit jusqu'à ce que vous ayez rencontré cet oiseau ; et, quand vous l'apercevrez, faites feu sans vous inquiéter de charger d'abord votre fusil, — j'y ai pourvu à l'avance.

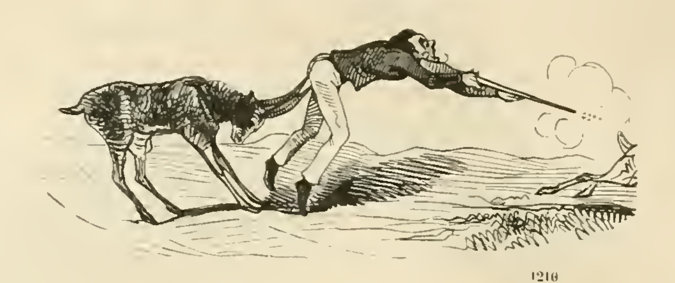
Si, après avoir chassé pendant quinze jours, vous commencez à être fatigué, reposez-vous un instant sous l'ombrage et dormez sans crainte ; votre chien veillera sur votre tête.



1209

Ravi de l'intelligence de mon chien, et non moins transporté de l'excellence de mon fusil, je n'hésitai pas un instant à me mettre en chasse ; mais, cette fois, en prenant la précaution de ne pas chausser mes bottes à la vapeur, qui me menaient beaucoup trop loin.

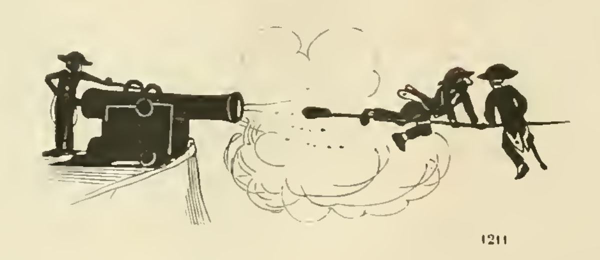
En outre, j'eus aussi bien soin de porter mon fusil de manière à ne pas me tuer avant d'apercevoir le moindre *hibou noir :* car, en général, quand des amis vont en chasse, ils ne rapportent guère au logis que les chasseurs qui se sont blessés dans cette partie de plaisir.



1210

La poudre est une invention fort spirituelle, mais elle joue quelquefois des tours bien stupides : — témoin les accidents qui arrivent aux artilleurs de la garde nationale lorsqu'ils s'avisent de vouloir tirer des salves dites de réjouissances, — mais qui réjouissent fort peu les canonniers qui se trouvent à portée de la pièce.

Ces petits désagréments arrivent même quelquefois aux artilleurs de l'esplanade des Invalides.



1211

Et puis, autre innovation que je me permis en fait de chasse, c'est que je n'imitai pas presque tous les autres chasseurs, qui commencent leurs courses par se rendre chez le marchand de gibier pour se procurer immédiatement un lièvre ou une paire de perdreaux, afin de bourrer leur carnassière.



1212

J'étais en route, le fusil sur l'épaule, depuis deux ou trois heures, lorsque tout à coup, au détour d'un sentier, j'aperçus...

SEPTIÈME LIVRAISON. *(Infiniment de jours après.)*

quelque chose de noir, qui, de loin, me parut ressembler infiniment à mon hibou ; et comme de loin on n'y regarde pas de si près, je lâchai immédiatement mon coup de fusil !

Mais, ô horreur ! lorsque je m'approchai pour ramasser ma

proie, je reconnus que je venais de manquer un lapin gris, qui se dressa gravement et m'apostropha en ces termes :



1213

DERNIÈRE LIVRAISON.

L'éditeur fait parvenir à ses souscripteurs un petit morceau de papier jaune sur lequel on lit ces mots :

« Vu le grand succès obtenu par sa publication, et désirant prouver à ses nombreux souscripteurs qu'il est disposé à tous les sacrifices pour leur être agréable, l'éditeur de la *Publication à la mode* a l'honneur de prévenir le public que la fin de l'ouvrage ne paraîtra pas! »

LE

PETIT-POUCET,

TRADUCTION LIBRE DE PERRAULT,

Par CHAM.

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne dont le ciel avait béni l'union, car il leur avait envoyé sept garçons.



1214

L'aîné avait dix ans et le plus jeune sept, ce qui fait une



1215

bénédiction de sept enfants en trois ans, ou deux moutards un tiers par an... fichtre!! quelle bénédiction!

Or, le bûcheron, trouvant que la Providence poussait très-loin ses bienfaits, commença à s'effrayer de la verve de son épouse; d'autant plus que la chère femme n'y mettait pas le temps et lui confectionnait des enfants de pacotille... le cadet surtout était stupide comme un troupeau d'oies : telle était du moins l'idée que le pauvre bûcheron se faisait de cet enfant.



1216

Mais le moutard qui paraissait si doublement bûche, était, au contraire, malin comme un singe et fin comme l'ambre.

Il vint une année *très-fâcheuse*, la famine fut si grande que ces *braves gens* résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que les enfants étaient couchés et que le bûcheron se chauffait au coin du feu avec sa femme, il lui dit : Tu vois que nos enfants se périssent, qu'ils ont besoin de prendre quelque chose... demain, nous leur ferons prendre l'air de la campagne, nous les

abandonnerons dans la forêt... Ah! credié! s'écria la bûcheronne, ah! credié! c'est du propre, ce que nous allons faire là! voilà le fruit de trois années de travaux perdu... elle était pauvre, mais elle était bonne mère et elle se confiait en la Providence qui pouvait encore rebénir son union, elle consentit...

Mais le Petit-Poucet (c'est ainsi qu'on appelait le jeune crétin, par ce qu'en venant au monde, il n'était guère plus gros que le pouce), le Petit-Poucet, qui flânait en chemise dans le salon de



1217

son père, avait tout entendu; il se recoucha sans rien dire, et le matin il courut au bord d'un ruisseau, ramassa des petits cailloux blancs et en remplit ses poches.



1218

On partit, on alla dans une hideuse forêt où l'on ne voyait pas à dix pas de distance.



1219

Le bûcheron se mit à couper du bois et les enfants à ramasser des broussailles pour faire des fagots. Le bon père et la bonne mère les voyant occupés, s'enfuirent par un sentier détourné et les plantèrent là pour reverdir.

Les larmes coulèrent bientôt sur toutes les faces, Poucet seul conserva son sang-froid, se mit à la tête de ses frères, et suivant la trace marquée par ses petits cailloux blancs qu'il avait semés sur la route, il revint au logis paternel.



1220

Ayant écouté à la porte, il reconnut que ses malheureux parents étaient plongés dans la plus atroce douleur, un seigneur avait mis le comble à leur infortune en leur envoyant dix écus qu'il leur devait. La mère regrettait ses sept crétins, le père avait une peur horrible que sa femme lui en fît immédiatement sept autres pour le dédommager, ce qui ferait quatorze au cas où il retrouverait les sept premiers.....



1221

Leur joie fut donc complète et sans arrière-pensée quand ils virent entrer leurs sept enfants. Les dix écus du seigneur firent les frais de la fête. Mais.....

(La suite à un prochain numéro.)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

41e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PARIS DÉVOILÉ OU LES MYSTÈRES SUS.

Quatrième Partie.



4222



4223



1224



1225



1226



(227)



(228)



(229)



1230



1232



1231



1233



1234





1235



1236



1237



(238)



(239)



(240)



(241)


1242


1244


1243

Les modes ridicules rentrent parfaitement dans le cadre du *Musée Philipon*, nous continuons d'emprunter au joli journal de notre éditeur (*les Modes Parisiennes*) l'article dans lequel un de nos collaborateurs se moque avec raison des chapeaux ballonnés.

MODES RIDICULES.



Les marchands de parapluies sont réellement fort à plaindre, et ils auraient parfaitement le droit de laisser tomber de leurs yeux une averse de larmes.

Depuis quelque temps ces honorables industriels, qui, depuis une éternité, étaient en possession exclusive de la vente de l'ombrelle et du riflard, se sont vu tout à coup faire une rude concurrence par les marchands de nouveautés, qui se sont mis presque tous à vendre aussi des parapluies. — Effectivement, c'était là une grande nouveauté.

La plupart des grands magasins d'étoffes de soie tiennent des parapluies à huit francs, à six francs, et même à cinq francs. — Bientôt ils les donneront par-dessus le marché lorsqu'on achètera une robe d indienne !

Comme si ce n'était pas assez de cette terrible concurrence, voici que les chapeliers eux-mêmes semblent s'être donné le mot pour achever de ruiner ces malheureux marchands de parapluies. Aujourd'hui certains chapeliers confectionnent des chapeaux à si larges bords, qu'en cas d'averse un mari peut abriter, sous ses ailes protectrices, sa femme et ses enfants; — ça peut être fort commode, mais ce n'est pas beau.

Voilà pourtant où nous a conduits le *ballon* poussé jusqu'au fanatisme. Il n'en est pas de lui comme du galon, il n'en faut pas trop prendre.

Je sais bien que les chapeliers se trouvent fort embarrassés pour créer des modes nouvelles, puisque la routine du public ne permet pas de sortir des éternels chapeaux de soie noire ou de feutre gris; mais encore ne faudrait-il pas modifier cette forme d'une manière qui la rende encore plus ridicule, — et certes elle l'était déjà suffisamment.

Le *ballon* des chapeaux s'élève de plus en plus, et bientôt les élégants ne pourront plus passer sous la porte Saint-Denis sans baisser la tête; — il est vrai que les élégants passent peu souvent sous la porte Saint-Denis, — ils ne connaissent guère que la porte Maillot, laquelle est une simple barrière.

Le cercle étroit dans lequel les chapeliers parisiens sont obligés de tourner sans cesse depuis une quarantaine d'années les force à se borner à abaisser et à relever alternativement la forme des chapeaux. — Le génie inventif peut médiocrement briller dans de pareils travaux, et au moins ces industriels devraient-ils chercher à ne pas adapter complétement la même mode à chaque tête qu'ils doivent coiffer, car un nez gigantesque paraît plus gigantesque encore quand les bords du chapeau sont très-petits, et le nez d'Odry est loin de demander un *sombrero* espagnol.



Un seul chapelier, jusqu'à ce jour, avait eu le bon esprit de confectionner un chapeau différent pour chaque genre de visage, et pour rien au monde il n'aurait contrevenu à la règle invariable qu'il s'était tracée, — à moins pourtant que vous n'eussiez manifesté le désir contraire.

Ce chapelier physionomiste est M. Jay, de la rue des Fossés-Montmartre, qui s'est rendu bien plus célèbre encore par l'invention de l'instrument qui porte son nom, et qui sert à prendre une mesure aussi exacte que possible de la forme de la tête. — Aussi le succès du *Jayotype* a-t-il été très-grand dès sa première apparition, et chaque jour il ne fait encore qu'augmenter.

Mieux que la Liberté, le Jayotype fera le tour du monde. — En attendant, il fait déjà très-bien le tour de la tête de toute personne à laquelle on l'adapte.

Et puis, autre qualité non moins grande chez le célèbre chapelier de la rue des Fossés-Montmartre, c'est que son bon goût lui défendra toujours de confectionner des *chapeaux-parapluies* tels que ceux que l'on rencontre de temps en temps sur le boulevard, — et que vous pouvez contempler ci-dessus.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

42e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES

CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LE BAL DE L'OPÉRA,

Saturnales de la Mi-Carême,

DESSINÉES PAR [illegible]. EUSTACHE.



1245

Couronnement de Musard Ier.

Le grand homme est élevé sur le pavois, porté en triomphe et proclamé chef des chefs, empereur et roi de l'orchestre, protecteur de la confédération des Chicards, Flambards et Balochards; il est salué par les acclamations d'un peuple enivré.

Son cortége se compose des princes du carnaval :

Chicard,	Floumann,	Carabine,	Minon-Minard,
Flambard,	Le Çovage sivilizé,	Le Commissaire,	Les débardeurs,
Balochard,	Pistolet,	L'Andalouse,	Les titis,
Pétrin,	Mousqueton,	Le Triton,	et autres chie-en-lit.

Napoléon n'a été couronné que deux fois, Musard Ier en est à son vingt-troisième triomphe, Musard est donc vingt et une fois plus grand que feu Napoléon. C'est une vérité que personne ne peut et n'oserait nier; elle est éclatante comme le soleil : insensé qui ne la reconnaîtrait pas! Aussi les images du grand Musard seront-elles bientôt plus populaires en France que celles de *Buonaparte*. Musard est déjà gravé, buriné, lithographié. Les chicards font, dit-on, frapper une médaille avec cet exergue :

TU RÈGNES PAR L'ARCHET COMME *il* RÉGNA PAR SON ÉPÉE.

Puisse le grand Musard n'être jamais coulé..... qu'en bronze!

Musard Ier sur son trône.

Poses du grand homme.



1246

Au repos.



1247

Dans les passages délicats.



1248

Dans les moments difficiles.

Ce qui se passe à la porte du Bal.



1249

LES MARCHANDS DE BILLETS.

Ils se précipitent sur vos pas, vous barrent le passage, vous prennent par le bras, arrêtent votre voiture, baissent les stores et vous passent par la portière des paquets de papiers, en criant : *Des billets de bal, monsieur ! des billets de bal ! moins chers qu'au bureau !... voilà des billets de bal !* — Ne les repoussez pas, ils vous injurieraient, mais n'achetez pas leurs billets, car vous risquez fort de rester à la porte, ou de payer deux fois : — ils vous vendront des billets de l'an dernier.



1250

LES DÉCROTTEURS.

Malheur aux masques qui, arrivant à pied, ne payent pas le tribut du décrotteur ! ils sont assaillis par les cris :

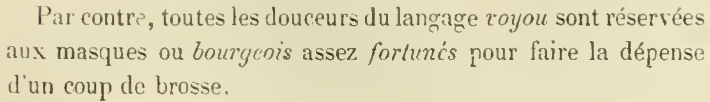
— Ohé ! les panés !

— Ohé ! les raffalés !

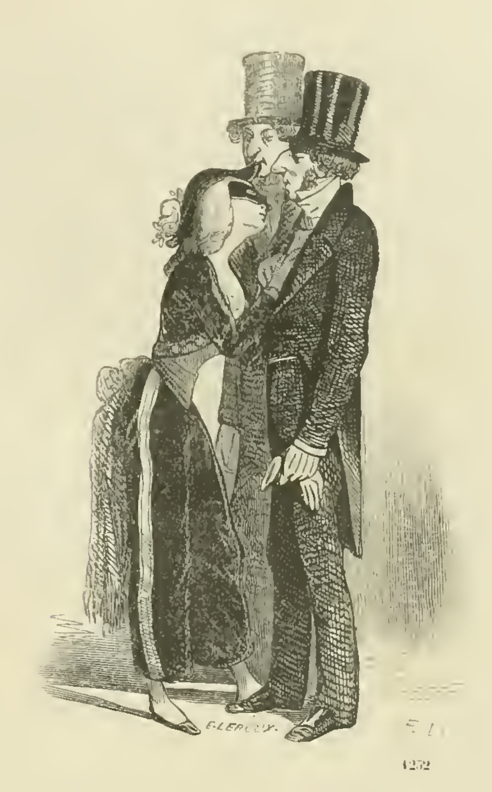
— Ohé ! les chie-en-lit crottés... — Ohé ! les poupées, ohé !



1251



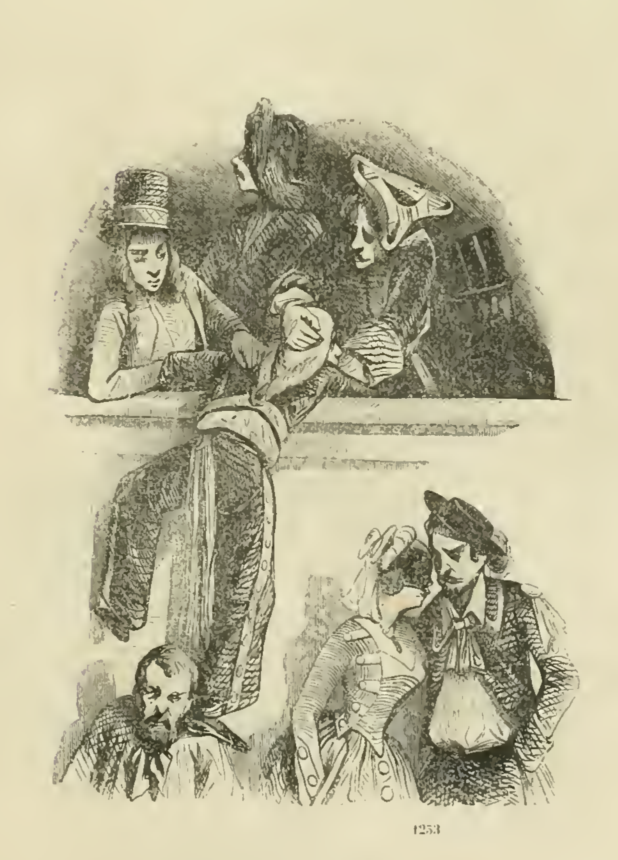
Par contre, toutes les douceurs du langage *voyou* sont réservées aux masques ou *bourgeois* assez *fortunés* pour faire la dépense d'un coup de brosse.



1252

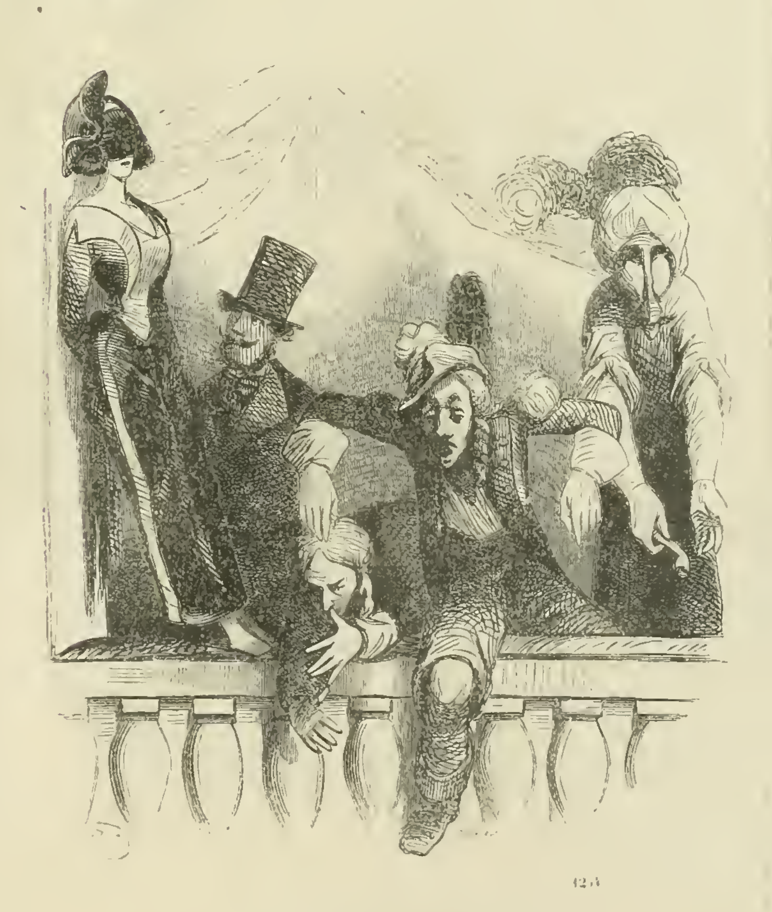
Avant même qu'il soit entré dans le bal, l'étranger, porteur d'une physionomie de banquier, de prince, ou même de jobard, rencontre une bonne fortune.

Intérieur du Bal.



1253

La première galerie.



1254

Loge d'avant-scène.



1255

Le corridor des premières loges.



1256

Les lions.



1257

Le bataillon des Carabines.



1258

La danse échevelée de ces dames.



1259

La danse de caractères.



LE DÉPART DU GALOP.

C'est un tourbillon, une avalanche qui refoule et renverse tout ce qui se trouve sur son passage. Malheur à ceux qui ne peuvent pas suivre le torrent! ils sont traînés, culbutés et souvent écrasés... C'est charmant!



LA DIGUE.

Il est rare que le galop se termine sans accidents, plus rare encore que les galopeurs ne soient pas troublés dans leurs joies par quelque bande de Chicards qui trouve plaisant de former une sorte de barrière humaine contre laquelle viennent se heurter les flots de la foule. C'est ce qu'ils appellent la *digue*.

Un pas fort à la mode dans la contredanse consiste, pour la figure du cavalier seul, à se jeter à plat ventre et à se relever par un saut de carpe. (*Voir plus loin.*)



1262

A quatre heures du matin bon nombre de danseurs ne figurent plus que sur les tables où même sous les tables de la buvette.



1263

D'autres vont achever au violon une nuit commencée au son de cet harmonieux instrument.



1264

Le plus grand nombre rapporte de cette délicieuse nuit un rhume, une fluxion de poitrine, ou tout autre chose, mais qu'importe!... on s'est tant amusé!...,.

LE

PETIT-POUCET,

TRADUCTION LIBRE DE PERRAULT,

Par CHAM.

(SUITE DE LA FAIM.)



Lorsque l'argent fut dépensé ils tombèrent dans leur premier chagrin et ne trouvèrent rien de mieux que de reperdre leurs sept enfants ; mais, afin de ne pas manquer leur coup, ils résolurent de les mener beaucoup plus loin que la première fois.

Poucet, trop bien élevé pour ne pas écouter aux portes, apprit ce qu'on projetait en sa faveur, et compta bien se tirer d'affaire comme il l'avait déjà fait. Mais son bon petit papa l'enferma dans sa chambre, et ne lui permit pas d'aller ramasser des cailloux blancs. Néanmoins, avant d'exposer ses enfants à mourir de faim dans la forêt, le bûcheron eut soin de leur donner à déjeuner, et Poucet conserva la mie de son pain pour marquer sa route le long du chemin.

Le père et la mère les conduisirent dans le plus sombre et le plus épais du bois et les plantèrent là pour reverdir.



1265

Le petit Poucet ne s'en chagrina pas, car il croyait retrouver son chemin à l'aide de ses petites boulettes de pain jetées sur la route. — Mais les scélérats de pierrots avaient fait un repas de corps avec les miettes de Poucet ; ils se carraient sur les arbres, étalant des ventres de chanoines et riant au nez du malheureux enfant.

Ce pauvre Poucet et ses crétins de frères étaient fort attrapés ; ils se souciaient peu de coucher à la belle étoile et moins encore de jouer aux *Jonas* dans le ventre des loups, dont les hurlements formaient une musique fort expressive mais peu harmonieuse...

Poucet grimpa au haut d'un arbre et aperçut une petite lumière qu'il prit d'abord pour la lanterne d'un omnibus ; mais ayant réfléchi que les omnibus n'étaient pas encore inventés, il reconnut son erreur et pensa que ce devait être la lumière d'une chan-

delle. Cette fois il avait deviné juste; aussi, ayant dirigé ses frères du côté de ce fanal, ils arrivèrent à une maison isolée, frappèrent à la porte, qui leur fut ouverte par une excellente


1266

femme : elle les reçut à merveille et leur annonça que son mari adorait les petits enfants.... qu'il en était tellement fou qu'il les mangeait tout crus....

Poucet lui répondit : « Madame, nous sommes cuits; si nous restons dans la forêt, les loups nous croqueront. nous serons bien plus flattés d'être agréables à M. votre mari. »

Bientôt l'ogre arriva; les enfants coururent se cacher sous le lit et se tinrent coi.

L'ogre se mit à renifler, à flairer et à chercher. — *Je sens la chair fraîche*, dit-il à sa femme. — Mon ami, c'est moi que vous sentez, lui répondit-elle, par ce sentiment d'humanité et de coquetterie qui fait le plus bel ornement de son sexe; *mon ami, c'est moi que vous sentez...* — *Je te dis que je sens la chair fraîche*, vieille bête, répliqua cet ogre malappris, et son instinct le conduisit à la cachette des enfants, d'où il les tira l'un après l'autre.


1267

Les pauvres moutards étaient plus morts que vifs : ils demandèrent grâce; mais l'ogre, armé d'un grand couteau, l'aiguisait tranquillement à leur nez sur une longue pierre.

Cependant sa femme obtint qu'il ne les tuerait que le lendemain, afin qu'ils fussent plus frais pour le repas du soir.

L'ogre les envoya donc coucher, et leur fit même donner à souper copieusement, pour qu'ils ne perdissent rien de leur saveur.

Le vorace avait sept petites filles, gentilles comme des amours; elles avaient le teint frais, le nez crochu, une grande bouche avec de longues dents aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Toutes petites qu'elles étaient, elles promettaient déjà beaucoup; car elles mordaient les enfants pour en sucer le sang. Ces beaux petits anges étaient couchés dans un seul lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête.

Les sept garçons furent placés dans la même chambre, mais dans un autre lit, et on leur distribua sept bonnets de coton.

Poucet, toujours ingénieux, prit les sept couronnes d'or et les remplaça sur la tête des petites ogresses, qui ronflaient comme des toupies d'Allemagne, par les sept casques-à-mèche de sa famille.


1268

Ce fut, ma foi! une excellente idée; car bientôt l'ogre, se souvenant de la maxime du sage :

« *Ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire la veille*, »

se leva de table, monta, muni de son grand couteau, dans la


1269

chambre des enfants, se mit à leur tâter le crâne, et coupa les sept têtes armées de bonnets de coton.

Après quoi, content de sa besogne, il alla se coucher et se mit promptement à dormir.

Poucet ne l'entendit pas plutôt bourdonner qu'il fit lever ses frères, et se hâta de quitter avec eux ce toit hospitalier.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES MODES RIDICULES (1).



Depuis plusieurs années les bandeaux régnaient d'une manière souveraine dans l'empire de la mode. — Cette coiffure, à la fois si noble, si simple et si élégante, semblait devoir briller encore long-temps dans les salons de Paris; et voici que tout à coup une mode nouvelle, ou plutôt une mode *renouvelée*, vient d'apparaître sur l'horizon. — Dans certains salons, les *boucles à l'anglaise* sont en grande faveur

Cette mode a fait sa première apparition au bal donné dernièrement par M. Guizot: presque toutes les dames qui parurent à cette fête ministérielle et diplomatique avaient adopté la coiffure qui semblait devoir plaire le plus à M. le ministre des affaires étrangères, et, dès cette soirée, les *anglaises* furent en grande faveur.

Quelques dames, encore plus profondément diplomates que les autres, poussèrent la flatterie jusqu'à s'armer d'anglaises qui leur tombaient sur le dos; — c'était pousser l'anglomanie jusqu'en ses dernières limites.



Rien n'est plus ridicule qu'une petite figure ronde perdue au milieu d'une forêt de cheveux.



Nous n'exigeons pas des Parisiennes une trop grande constance, mais du moins nous les supplions, avant d'adopter certaines modes nouvelles, qui trop souvent n'ont que la nouveauté du ridicule, de demander d'abord un avis bien franc au seul de leurs conseillers qui ne soit pas un vil flatteur, — à leur miroir!

(1) Extrait du charmant journal de notre éditeur, M. Aubert, les *Modes parisiennes*.

PARIS

ET SES ENVIRONS

DAGUERRÉOTYPÉS.



VUE DU DOME DES INVALIDES

Sous le titre de *Paris et ses environs daguerréotypés*, notre éditeur, M. Aubert, a publié un joli volume in-4°, contenant 60 vues de Paris exécutées d'après des épreuves daguerriennes et par conséquent tout à fait exactes : elles sont imprimées en deux couleurs, à la manière anglaise, et sont accompagnées de 60 notices descriptives, historiques et anecdotiques, rédigées par MM. Michelant, V. Ratier et ***, employé de la Bibliothèque royale. Prix du volume broché . 15 francs.



VUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Puisque nous parlons du joli livre de *Paris daguerréotypé*, nous devons rappeler que M. Aubert a édité plusieurs bons ouvrages sur Paris : — le PANORAMA DES BOULEVARDS, qui donne l'aspect parfaitement vrai des maisons, théâtres, monuments et établissements qui existent tout le long du Boulevard, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille; cet immense et fort beau dessin de M. Provost se vend 12 fr. cartonné et replié sur lui-même, comme une carte géographique : — le PANORAMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET DES TUILERIES, bel ouvrage du même genre, par le même artiste, et au même prix.

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LES BURGS INFINIMENT TROP GRAVES,

TARTINOLOGIE DÉCOUPÉE EN TROIS MORCEAUX,

Paroles de M. VICTOR HUGO, — Décors et costumes de M. EUSTACHE, — Intermèdes de Mlle MAXIME, — Musique du PARTERRE.

Le 7 mars 1843 tout Paris était dans l'attente d'un grand événement! on allait jouer une pièce de Victor Hugo!

Dès le matin de ce jour mémorable, tous les gardes nationaux désertaient leurs postes pour aller faire faction à la porte du Théâtre-Français, — toutes les femmes suppliaient leurs maris d'aller porter leurs diamants au Mont-de-piété, pour courir à la Bourse acheter un coupon de loge!

Toutes les têtes parisiennes ne songeaient qu'aux fameux *Burgraves* des bords du Rhin; au premier abord, quelques gens avaient bien l'air de s'occuper de leurs petites affaires comme par le passé. Ainsi, les restaurateurs fricotaient, les épiciers pilaient leurs denrées plus ou moins coloniales, les notaires faisaient des affaires et les filous faisaient des foulards; — mais tout ce monde-là n'en agissait ainsi que pour mieux déguiser sa pensée, car chacun se disait : — Voir les *Burgraves* ou mourir!

Mais formez donc des projets! — l'homme propose et M. Victor Hugo dispose! — Après s'être vus condamnés à huit heures de queue forcée, les Parisiens qui arrivaient enfin aux fameux bureaux du Théâtre-Français, se trouvaient en face d'une affiche qui leur annonçait la *non-ouverture* de ces mêmes bureaux!



Plus heureux que Socrate qui ne pouvait parvenir à remplir d'amis sa petite maison à un seul étage, M. Victor Hugo, lors de ses premières représentations, parvient à remplir complétement trois fois de suite la vaste salle du Théâtre-Français rien que de ses intimes les plus dévoués!

Cette indisposition du caissier fut contagieuse et les spectateurs désappointés furent aussi bien subitement indisposés contre l'auteur des *Burgraves*. — Mais n'anticipons pas sur les événements!

Supposons que nous avons fait queue pendant quatre jours de suite et entrons enfin avec le vrai public dans la salle du Théâtre-Français pour assister au fameux spectacle des *Boules graves*. — Attention! la toile se lève.

Premier morceau de la tartinologie. — (Pendant que la toile se lève, nous vous ferons observer une chose, c'est que nous n'avons absolument rien changé aux noms des personnages de la pièce; plusieurs parodistes se sont cassé la tête pour inventer des noms plus ou moins baroques, mais M. Victor Hugo s'était plu lui-même à donner à ces divers personnages des sobriquets délicieux. — Ainsi le *père Job*, *Hatto*, *Gorlois*, *Kuntz*, *Teudon*, *Haquin*, *Jossius*, *Cynulfus*, *Lupus*, *Gondicarius*, *Swan* et *Guanhumara* sont tous sortis de la plume facétieuse de l'auteur des *Burgraves*.)

Ceci posé, je vous apprends que nous sommes dans une salle du château des Burgraves, vieux nid de brigands situé sur le sommet d'un rocher des bords du Rhin.

Vous voyez cette vieille femme qui s'avance avec deux énormes pattes d'oie, — aux yeux, bien entendu; — eh bien, elle est âgée de cent sept ans et c'est la vieille Guanhumara, sorcière sachant composer une foule de potions malsaines, mais aussi pouvant en remontrer à dix herboristes et à vingt portières pour indiquer tous les remèdes convenables contre la colique ou le mal de dents, — enfin une femme remplie de moyens, mais n'ayant pas, à ce qu'il paraît, ceux de s'acheter un peigne, car ses longs cheveux gris lui tombent sur les épaules et sur le dos.

Après ça, vous me direz peut-être que toutes les sorcières se coiffent ainsi, — mais c'est là un usage qui me semble aussi distingué que malpropre.

Attention! — Guanhumara se gratte le front, je me plais à croire que c'est seulement une idée qui la démange... prêtons l'oreille à ce que va nous dire cette vieille femme qui a l'âge

d'une excellente bouteille d'eau-de-vie, mais qui, à l'instar du cognac, ne me semble pas s'être bonifiée en vieillissant. — Écoutons la femme de cent sept ans :



1273

Guanhumara nous révèle sous le sceau du secret qu'elle est esclave et qu'elle déteste cordialement tous les habitants du burg où elle se trouvre, — *burg*, en allemand, veut dire château, c'est pourquoi M. Victor Hugo, qui ne tient pas à écrire en français, emploie ce mot teuton; — ainsi donc, quand vous lirez *burg*, prononcez *château*.

La vieille sorcière en reste là de ses révélations, et se retire tout de suite pour laiser la place à une troupe d'esclaves qui viennent aussi raconter leurs petites histoires. — Ces messieurs s'appellent Karl, Kunz, Swan, plus cinq ou six autres noms qu'il m'est impossible d'éternuer en ce moment.



1274

Ces esclaves sont au nombre de douze, ils ont été pillés et enchaînés par les brigands, et comme ils ont tout perdu hormis la parole, pour se *consoler* ils bavardent comme des pies borgnes et font mille cancans sur les maîtres, — on se croirait dans un raout de portières.

L'un dit que le vieux père Job est excommunié et se rend toutes les nuits au fond d'un caveau, et quand on s'approche du soupirail, on entend ce vieux soupirer et geindre toute la nuit à l'instar d'un garçon boulanger; ce qui ferait croire qu'il s'est mis jadis dans quelque désagréable pétrin.

Un autre assure que l'empereur Frédéric Barberousse n'est pas mort comme on le croit généralement dans la société, mais qu'il vit en ermite dans un sombre désert, à l'imitation de saint Antoine, sauf qu'il a pris pour compagnons une cinquantaine de corbeaux.

Un troisième nous narre les aventures d'un nommé Sfrondati qui avait connu un Fosco, lequel Fosco avait eu des relations avec un certain Max!

Ce récit, palpitant d'intérêt, captive au plus haut point l'attention de Karl, Kunz, Swan, etc., et ils font tous leurs efforts pour suivre le fil de l'histoire; — mais, ils ont beau ouvrir les oreilles et la bouche, ils n'y comprennent pas grand'chose.



1275

Quant aux spectateurs du Théâtre-Français, c'est bien différent; ils n'y comprennent absolument rien du tout.

Fort heureusement qu'une espèce de garde-chiourme arrive avec son fouet à la main, et dit à tous nos conteurs : « Allons, allons, il faut que ça finisse! » En disant cela, il leur administre de grands coups de lanière; enfin il traite Karl, Swan, Kunz, absolument comme des chiens. — Gardez-vous de siffler, ils reviendraient, et ils seraient capables de recommencer à nous renarrer des relégendes.

Frappez fort! brave garde-chiourme; ces gaillards-là ont été par trop ennuyeux; ils méritent d'être punis!



1276

Les esclaves sont partis, et nous voyons arriver une jeune fille ayant une robe légère d'une entière blancheur, mais pas de chapeau de bergère ; elle s'appuie languissamment, d'un côté sur le bras de son jeune amoureux, de l'autre côté sur le bras d'un vieux fauteuil.

Cette jeune demoiselle est Régina, l'arrière-petite-fille du vieux père Job, dont elle est la coqueluche : — ce qui nous explique pourquoi elle tousse elle-même d'une manière déplorable.

Régina vient s'asseoir à la fenêtre pour jouir des derniers rayons du soleil d'automne, représenté pour le moment par une



1277

lanterne, et pour voir voler les hirondelles, car elle affectionne beaucoup les petits oiseaux. — Pour complaire à ce caprice de jeune poitrinaire, Otbert lui-même a eu l'attention délicate de faire broder en or sur ses vêtements une foule de petites volailles.

Autrement je ne pourrais pas m'expliquer ce singulier ornement; car ce costume est loin d'être joli, bien qu'il soit aux oiseaux.

Régina se lamente, car elle sent qu'elle va mourir; mais ce qui la console un peu, c'est qu'elle n'épousera pas Hatto, un mauvais petit drôle de burgrave, auquel elle était fiancée, tandis qu'elle n'aime qu'Otbert!

Cet Otbert pourtant n'est pas beau, et, d'après le peu qu'il nous a dit, il nous a l'air un peu cornichon; — et Régina l'aime : — toujours caprice de poitrinaire!

Otbert cherche à chasser les noires pensées qui viennent assiéger le front blanc de Régina; il lui promet de la guérir, dût-il inventer la pâte de Regnauld!

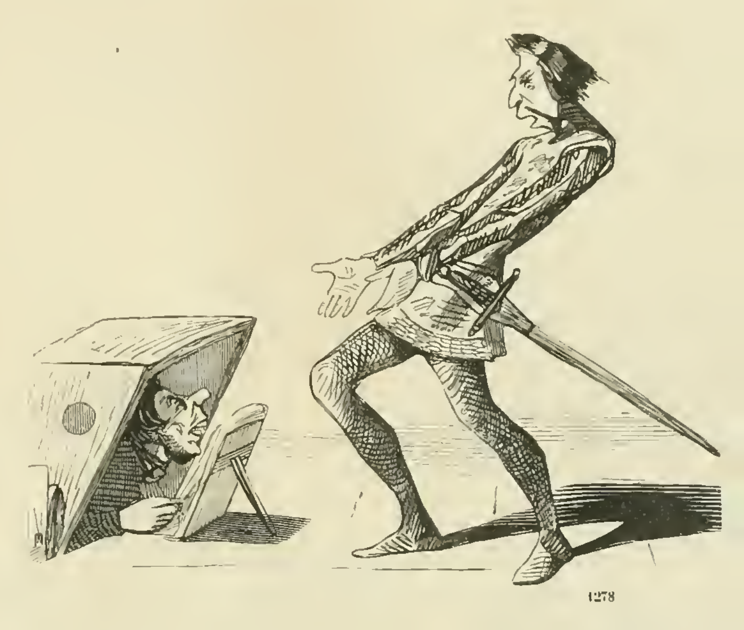
Régina, consolée par ces paroles, se retire dans son appartement, et Otbert reste seul pour ruminer son idée pharmaceutique, qui ne laisse pas que d'offrir bien des difficultés.

Puisque nous voilà en présence de cet Otbert, je vais vous expliquer ce qu'est ce jeune homme : — ce jeune homme n'est rien.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : il n'est même pas Otbert; c'est un enfant anonyme qui ne connaît absolument rien de ses aïeux, et qui est arrivé un beau matin au château du vieux père Job sans les moindres papiers; — ce qui explique tout naturellement pourquoi ce vieux père Job eut en lui la plus grande confiance et lui donna le commandement d'une compagnie d'archers.

En l'an 1200, ni les gendarmes ni les passe-ports n'avaient été inventés.

Otbert est donc en train de chercher comment il pourra rendre la santé à Régina; — mais personne n'a la bonté de lui souffler la moindre idée, — pas même le souffleur, dont c'est pourtant le métier.



1278

L'infortuné déclare qu'il se donnerait au diable pour trouver un pharmacien qui lui vendît de l'élixir de Longue-Vie pour Régina, lorsque la vieille sorcière Guanhumara offre à ce jeune homme une petite fiole, qu'elle tire de sa poche et qui doit guérir instantanément la malade, comme le font si admirablement toutes les petites fioles de ... M. Victor Hugo.



1279

Otbert est enchanté; mais ce qui calme sa joie, c'est que la sorcière exige de lui qu'il poignardera une personne qu'elle lui indiquera plus tard. — Otbert, qui est un jeune homme honnête et plein des meilleurs sentiments, refuse cet affreux marché.... puis, après trois secondes de réflexion, il s'empresse de l'accepter, et court faire avaler cette drogue à Régina.

La vieille sorcière quitte la scène de son côté, et je me plais à croire derechef qu'elle va employer ses fameuses connaissances

chimiques à se composer un pot de pommade, dont depuis soixante ans ses cheveux éprouvent le plus grand besoin.

Maintenant arrivent une foule de jeunes seigneurs, qui sortent d'une salle de festin où ils ont consommé effroyablement de veau froid et de vin chaud. — Ces aimables jeunes gens sont couronnés de fleurs et chantent des chansons folâtres.

Ce sont les fils des vieux burgs, au lieu de continuer d'imiter leurs aïeux en se battant courageusement, trouvent plus commode de passer leurs journées à voler les passants sur la grande route; — puis, quand ils ont récolté suffisamment de bourses et de foulards, ils rentrent dans leur *burg* (pour l'amour de Dieu prononcez *château!*) pour y boire à plein verre du vin du Rhin.

Du reste, ces charmants garçons ont tous des noms ravissants; ils s'appellent : *Lupus*, *Gilissa*, *Darnis de Lahneck*, *Cadwalla d'Okensels*, et *Zoaglio Giannilaro;* ils arrivent tous devant le trou du souffleur en continuant à boire et à chanter la *Mère Gaudichon*, — romance burgrave qui s'est transmise jusqu'à nous.



180

Tout à coup apparaît, au milieu de cette folle assemblée, une figure véritablement grave: — c'est le comte Magnus, qui, retiré dans une partie du château avec son père, le grand-père Job, vient tout-à-coup faire à ces mauvais garnements un sermon qu'ils n'ont pas volé; — c'est même la seule chose que ces petits filous de grands chemins n'aient pas volée



181

Le comte Magnus lave la tête à tous ces mauvais garnements, et leur parle pendant vingt minutes sans reprendre haleine; — jamais on ne vit pareil bavard, — même à la chambre des députés, où pourtant les bavards ne manquent pas.

Vous croyez peut-être que les sermons sont finis? — ah! bien oui! — Voici une seconde boule, encore plus grave que la première, qui arrive au milieu de la société : c'est le vieux père Job, âgé de cent trois ans, et orné d'une barbe comme on n'en a jamais porté sur les bords du Rhin, — même les vieux pâtés âgés de cent trois semaines.

Ce vieux, ou même cet archi-vieux père Job, tape sur l'épaule du petit Magnus, âgé seulement de soixante-dix ans, et lui dit : « Moutard, taisez-vous! »

Là-dessus, notre vieux, qui ne parle que tous les deux ans, mais qui, lorsqu'il s'y met, tient à rattraper le temps perdu, nous débite à son tour une légère tartine de trois cents vers.



182

Il parle de toutes choses, et notamment du respect que l'on doit aux vieux mendiants; ceci va directement à l'adresse des jeunes étourdis qui l'instant d'auparavant s'étaient approchés de la fenêtre pour jeter des pierres à un pauvre diable en guise de gros sous.

Non seulement l'archi-grand-père Job ne veut pas qu'on plaisante là-dessus, mais encore il prétend que, dans sa jeunesse, lorsqu'un mendiant se présentait à la porte d'un *château*, lisez *burg*, toutes les trompettes de l'établissement sonnaient à triple carillon, et on recevait le vieux bonhomme avec tous les égards dus à un roi! — Si ce n'eût été le respect dû aux cheveux blancs du père Job, on lui eût dit qu'il... craquait horriblement!

Ce n'est pas tout, voici que notre vieille boule-grave s'imagine de faire revivre cet ancien usage qui n'a jamais existé et il ordonne qu'on introduise le vieux mendiant avec le cérémonial dont il se servirait avec l'empereur d'Allemagne lui-même!

Vous voyez qu'il faisait bon à exercer la profession de mendiant sur les bords du Rhin en l'an 1200, les habitants des burgs se faisaient un véritable plaisir de remplir toutes les poches vides, — il est vrai qu'ils se faisaient un plaisir plus grand encore de vider toutes les poches pleines.

Les clairons sonnent, toute la dynastie des Boules-graves se



(28)

met en ligne, et la société entière se met à saluer profondément le vieux mendiant qui fait son entrée dans la salle avec une barbe grise et un air d'importance qui semblent également empruntés à Chodruc-Duclos.

Après avoir fait son entrée en marchant aussi lentement que la statue du Commandeur, ce vieux mendiant s'adresse à la société et profère ces paroles :

Princes, comtes, seigneurs, vous esclaves aussi,
J'entre, et je vous salue, et je vous dis ceci...

On croit qu'il va dire quelque chose de bien intéressant... pas du tout... Ce Chodruc-Duclos du douzième siècle se contente d'engager tous ces messieurs à bien rire et à bien boire, s'ils n'ont rien à se reprocher... sinon à penser à Dieu!

Vous voyez que cet étranger n'a pas seulement la barbe d'un capucin, il en a encore l'esprit.

Ce petit sermon vient clore la première pártie de la tartinologie, et la toile tombe au milieu des applaudissements les plus frénétiques.



(29)

Deuxième partie de la tartinologie. — Nous sommes dans la salle des *Panoplies*, — si vous ne savez pas ce que c'est que *Panoplie*, tant pis pour vous, — pourquoi diable alors vous mêler d'entendre les œuvres de M. Victor Hugo? vous savez bien que la plupart du temps ce n'est que du grec pour tout le monde.

Notre mendiant à longue barbe arrive tout d'abord sur le devant de la scène et comme il s'est rappelé que dans l'acte précédent il n'a débité qu'un petit discours, il a eu un remords de conscience et il vient nous servir une énorme tartine philosophique, patriotique et surtout géographique pour nous révéler que Francfort est sur le Mein et Cologne sur le Rhin, Berlin en Allemagne et Madrid en Espagne, etc., etc.; — de plus que l'empire, jadis si vaillamment gouverné par Barberousse, est aujourd'hui bien malade et qu'il est grand temps que toutes les guerres civiles aient un terme.

Quand notre homme a ainsi parlé pendant quinze minutes de Dantzick, d'Ausbourg, de Juliers, d'Anvers et de Lubeck, il commence à avoir fort mal à la gorge, attendu que des noms pareils grattent terriblement cet organe de la respiration. — Aussi notre homme quitte-t-il enfin la place pour aller boire un verre d'eau sucrée; — il sort donc après avoir prononcé cette phrase :

Allemagne! Allemagne! Allemagne! hélas!



(28?)

Quand le vieux est parti, nous voyons arriver en courant comme une biche légère, notre jeune fille qui était si malade au premier acte. — C'est Régina qui est guérie, complétement gué-

rie, la drogue de la sorcière a produit un effet que je ne crains pas de proclamer miraculeux. — Parlez-moi d'une petite fiole pareille, voilà qui enfonce complétement l'homœopathie elle-même. — Vous êtes phthisique au troisième degré, eh bien! vous n'avez qu'à avaler votre potion; puis, crac, vous êtes guéri, et en moins de deux jours vous devenez joufflu comme Lepeintre jeune, — ce qui fait même qu'à la rigueur vous pourriez vous trouver trop guéri.

Je vous laisse à penser si Otbert est heureux, en retrouvant Régina dans une situation aussi satisfaisante!



1286

Mais la jeune fille s'échappe aussitôt pour aller annoncer sa résurrection au vieux père Job, et nous voyons survenir la vieille sorcière Guanhumara, qui vient présenter sa facture à Otbert pour réclamer le prix de la drogue qu'elle a fournie. — C'est une véritable note d'apothicaire et le jeune homme est effrayé.

Il y a de quoi! — imaginez-vous que cette *Guanhu* etc. exige d'Otbert qu'il aille assassiner le soir même à minuit une personne qui se trouvera au fond du caveau du burg : — la sorcière a soif de sang, attendu qu'elle nous assure que le *sang désaltère;* et c'est Otbert qui doit lui préparer cette affreuse limonade.

Notre jeune homme veut au moins connaître le nom du personnage qu'il doit frapper, ne fût-ce que pour l'aborder poliment et lui dire : — Monsieur un tel, veuillez me pardonner la liberté grande que je vais prendre de vous administrer un coup de poignard, mais j'y suis forcé et j'espère que vous ne m'en garderez pas rancune!

Il coûte si peu d'être poli!

La sorcière satisfait aux désirs d'Otbert et lui révèle que la personne qu'il doit poignarder se nomme *Fosco*. — Comme notre jeune homme n'a jamais rencontré dans la société le moindre *Fosco*, il est toujours soulagé d'autant et bénit le ciel de ce qu'il ne sera pas obligé de faire une grande malhonnêteté à quelqu'un avec qui il jouait peut-être la veille aux dominos.

Notre esclave sort là-dessus (car vous remarquerez que s'il y a furieusement d'entrées dans ce drame, en revanche il y a aussi prodigieusement de sorties). — Arrivent aussitôt Régina et le vieux père Job. — Cette vieille boule, quelque grave qu'elle soit d'ordinaire, est en ce moment dans l'allégresse la plus grande, car en voyant Régina guérie ainsi tout à coup, le vieux père Job a éprouvé un étonnement égal à sa... stupéfaction.

Un Romain aurait dit : — Allons remercier les dieux! — Job s'est dit : — Allons remercier Otbert, puisque c'est lui qui a découvert ce fameux herboriste qui a préparé cette non moins fameuse potion.

Le vieux père Job aime d'autant plus Otbert, qu'il lui rappelle un fils qui aurait son âge aujourd'hui, et qui lui fut volé jadis par des bohémiens, les gueux le vendirent à des Juifs pour être massacré dans un jour de grand sabbat.

Le vieux père Job tenait d'autant plus à cet enfant, qu'il l'avait eu à l'âge de quatre-vingt-un an; — le mystère de paternité à un âge aussi avancé resterait inexplicable, si ce vieux bonhomme ne nous disait que sa femme, qui était la troisième en date, n'avait que vingt-sept ans. — Si une chose doit étonner dès lors, c'est que cette dame n'ait donné au père Job qu'un seul enfant.

Notre vieillard est si heureux de voir Régina sauvée, ou à peu près du moins, qu'il lui conseille de se sauver tout à fait en compagnie d'Otbert, et d'aller l'épouser à Francfort, puisqu'ici elle est fiancée au comte Hatto, qu'elle ne peut pas souffrir.


1287

Le père Job enseigne à Otbert une porte secrète, et il va en chercher la clef, qui doit être aussi celle des champs.

Vous croyez que tout s'arrange pour le mieux, et que notre jeune homme sera complétement heureux sans avoir le désagrément d'être assassin ; mais, vous n'y êtes guère, — Otbert comptait sans la sorcière, qui, grâce à son art et à son oreille, a tout appris, attendu qu'elle écoutait à la porte · aussi, dès qu'elle a su que le jeune homme allait partir ainsi avec Régina, sans payer sa petite dette, elle est allée prévenir le comte Hatto; qui arrête nos deux fugitifs, tout justement à l'instant où ils s'apprêtaient à quitter le milieu de la scène et les bords du Rhin.

Tout à coup donc la voix retentissante de Hatto lui crie : — Halte là !



1288

L'infortuné Otbert reste pétrifié... il donnerait l'impossible pour se trouver en ce moment aux *îles Marquises*.

Hatto ordonne aux archers de saisir son rival et Régina ; mais Otbert arrête d'un geste les soldats qui venaient eux-mêmes pour l'arrêter; et, s'adressant au comte Hatto, il lui débite une longue kyrielle d'injures que ce comte, infiniment débonnaire, écoute bien tranquillement en se disant : — J'aurai mon tour tout à l'heure.



1289

Car il faut rendre cette justice à tous les personnages de M. Victor Hugo, c'est qu'ils semblent tous avoir été élevés dans les principes les plus stricts de la civilité puérile et honnête ; — jamais ils ne se permettent d'interrompre, même par un éternuement, les discours de leurs adversaires, quelque longs et fastidieux qu'ils soient.

Otbert, après différentes injures préparatoires, finit par défier son rival ; et, pour péroraison, il lui jette son gant à ses pieds.

Hatto ne relève pas cette injure ; il déclare même que, d'après l'avis de M. Dupin, procureur-général à la Cour de cassation, il aura le *courage civil* de ne pas se battre en duel. — Il est vrai que, pour seconde raison, il dit aux seigneurs qu'il ne peut pas accepter la provocation de ce jeune homme parce qu'il n'est qu'un fils d'esclave, qui ne s'appelle même pas Otbert, et qui a tout bonnement nom *Yorghi Spadacelli !* — Je trouve ce comte bien dégoûté, car on n'a pas tous les jours occasion de se battre en duel avec un monsieur qui s'appelle *Yorghi Spadacelli !*

Du reste, Hatto fait sa tête, se met le poing sur la hanche et déclare hautement qu'il se battra volontiers avec tout noble qui voudra prendre la place de cet Otbert dit Yorghi Spadacelli, — ou plutôt de cet Yorghi Spadacelli dit Otbert ! — Car on s'y perd réellement, dans tous ces sobriquets différents.

Hatto, en parlant ainsi, a la ferme persuasion que personne ne se présentera comme champion du jeune homme ; mais voici que tout à coup notre vieux mendiant, qui est entré dans la salle sans qu'il fût aperçu, va décrocher une longue épée à la muraille et se pose fièrement en face du comte Hatto en lui disant : — J'ai quatre-vingt-douze ans ; n'importe, je suis ton homme !

Tout le monde trouve la prétention bouffonne, et l'on demande son nom, à ce vieux bonhomme à barbe grise.

Il répond : — Je suis l'empereur Frédéric Barberousse.

Je vous laisse à penser si cela produit un remue-ménage dans toute la société ; — et dans le fait il y avait de quoi, car on peut être surpris de trouver si bien conservé un homme mort depuis vingt ans, surtout à une époque où M. Gannal n'avait pas encore été inventé. — Toute la société en lève les bras de satisfaction ! ! !



1290

Frédéric Barberousse explique comment, depuis vingt ans, il s'est retiré dans un désert pour faire pénitence d'avoir violé la tombe de Charlemagne pour y prendre la fameuse croix de cet empereur, et comment depuis ce temps il n'a vécu que de l'eau du ciel et du cresson des fontaines !

Mais quand il a vu l'Allemagne à deux doigts de sa perte, il n'a pu résister au désir de la sauver encore une fois ; et, laissant là son cresson, il vient donner une salade soignée à tout le monde.

Chaque personne de la société a successivement son paquet, et l'abattement général est au comble lorsque après avoir laissé parler Barberousse pendant trois quarts d'heure, le comte Magnus, son ennemi intime, se décide enfin à s'adresser à l'empereur, et lui tient à peu près ce langage :

— Ah ! je te retrouve donc enfin, et tu viens te livrer de toi-même entre mes mains... Où sont tes gardes?... Où est ton armée, vieil imprudent?... Tu ne sortiras de cette salle que pour être pendu à un gibet fort élevé et digne d'un empereur !

Toute la société est si pressée de faire la queue à Barberousse, qu'elle n'a même pas la patience d'attendre que l'on dresse la potence en question, et chacun met l'épée à la main pour embrocher le dindon d'empereur, qui vient ainsi se livrer à ses ennemis.



121

Vous croyez Frédéric perdu ; eh bien, pas du tout ! — Voici que le vieux père Job survient et se mêle de la partie ; et, au lieu de prendre un espadon ou une colichemarde quelconque pour colichemarder ainsi quelque peu son vieil ennemi Barberousse, il arrête la hache de son fils et crie : — A genoux !



122

La société s'imagine que le vieux père Job a tout à coup perdu sa boule, si grave d'ordinaire ; mais il répète de nouveau : — A genoux ! — Et lui-même donne l'exemple en se prosternant aux pieds de son empereur, dont il a reconnu la houppelande grise !

Barberousse, qui vient de l'échapper d'une belle, ne se contente pas de cette marque de soumission ; il fait encore enchaîner tous ces nobles seigneurs, à l'instar des ours les plus vulgaires et les moins apprivoisés.

De plus, il dit tout bas à l'oreille du vieux père Job. « Trouvez-vous cette nuit au caveau où vous allez geindre chaque soir.... j'irai vous y rejoindre, mons Fosco ! »

Ce nom de Fosco produit un effet terrible sur le vieux Job ; car c'est sous ce sobriquet que jadis il commit certaines fredaines de jeunesse dont il se repent depuis quatre-vingts ans, et il croyait que ce nom n'était plus connu de personne au monde !

TROISIÈME PARTIE DE LA TARTINOLOGIE.

Le théâtre représente la cave obscure où le vieux Job se plaît à passer toutes ses nuits. Quand on voit ce lieu, on trouve ce goût bien singulier.

Du reste, on ne voit pas le moindre tonneau dans ce caveau, et même, en fait de cruche, on n'aperçoit dans un coin que le vieux père Job, qui est plongé dans des méditations très-profondes : — quarante-cinq pieds au-dessous du niveau du sol?

Le père Job se lève, et laisse voir toute la magnificence de son costume, composé d'un vieux sac en toile grise ; — puis il profite de ce qu'il est seul pour se tenir un petit discours de trois cents vers.

Il se parle de l'empereur Barberousse, qui va démolir son château ; puis, l'instant d'après, il se rappelle son erreur de jeunesse : c'est dans ce caveau qu'il y a quelque soixante ans, il assassina un nommé Donato, qui, ainsi que lui, était amoureux d'une nommée Ginévra ; puis, après l'avoir assassiné, il jeta son corps dans le Rhin, en le faisant passer par une fenêtre dont il n'a pas fait raccommoder les carreaux depuis ce temps.

Le vieux en est là de ses réflexions, lorsqu'une voix, qui sem-

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ble sortir de l'abdomen d'un ventriloque, lui crie : « Caïn! Caïn! Caïn! »



1293

Le père Job est fort effrayé; — c'est un homme excessivement courageux, mais il a peur des revenants. — Il voit enfin sortir d'un coin de la cave son interlocuteur, lequel est une interlocutrice, attendu que c'est la vieille sorcière Guanu etc.

Le père Job se croit arrivé à sa dernière heure; — il se rassure en voyant que cette femme est seulement armée d'une lanterne sourde. La sorcière, qui a pris sa lanterne pour jeter enfin un peu de jour dans toute cette pièce, se met à raconter une petite histoire au père Job : « Que faire en une cave, à moins que l'on n'y conte?... »

Cette histoire est terrible.... pour le père Job bien entendu, car pour toute autre personne elle est seulement terriblement ennuyeuse. — Notre vieille révèle donc à notre vieux que jadis une femme avait donné rendez-vous dans ce même caveau à son amant, et qu'un tiers étant survenu, il poignarda l'amant et vendit l'amante comme esclave!

Le père Job savait déjà parfaitement tout cela; mais ce qu'il



1294

ignorait, et ce que lui révèle la sorcière, c'est que le Donato assassiné par lui était son propre frère... (*mouvement d'horreur de Job*), et que la charmante Ginévra était elle-même.... Guanhumara (*nouveau mouvement de Job encore plus d'horreur que le précédent*)!

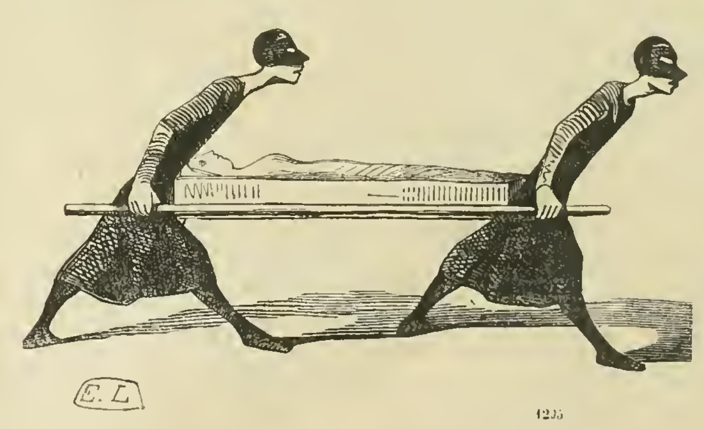
Voilà le beau de l'école romantique, c'est que chaque personnage a toujours deux ou trois noms : Otbert est Yorghi Spadacelli, jusqu'à ce qu'il prenne encore un autre nom, ce qui ne tardera pas d'arriver... le père Job faisait ses farces dans sa jeunesse sous le sobriquet de Fosco.... et l'ex-belle Ginévra se fait appeller Guanhumara.... Quant à Donato, c'est encore un autre personnage dont vous apprendrez la véritable qualification dans quelques minutes! — C'est charmant! — Pour mon compte, je suivrai cette mode burgravienne : je n'irai plus aux Variétés que sous le nom d'Oscar.... je me ferai inscrire au théâtre du Palais-Royal sous le sobriquet d'Arthur... quant au Théâtre-Français, c'est différent; je n'irai plus sous aucun nom tant qu'on jouera des pièces allemandes.

Ce n'est pas tout. La vieille sorcière annonce au père Job, ou Fosco, *ad libitum*, qu'elle a enfin trouvé la vengeance qu'elle cherchait depuis quatre-vingt-un ans et sept mois!.... ce qui dénote une grande patience.

Elle révèle au vieux bonhomme que son fils, qu'il a cru mangé par les Juifs, est vivant.... a fait ses trente-deux dents.... et se trouve aujourd'hui même dans le château paternel.... à preuve que c'est lui-même qui va tout-à-l'heure venir assassiner son père!

« Quoi?.... ce jeune capitaine, *dit* Jurghi Spadacelli, *dit* Otbert, *dit* je ne sais plus quoi encore, serait décidément un petit Job?.... — Tout justement, vous l'avez deviné! »

Le vieux Job ne veut pas qu'un fils se couvre du sang de son père, ce serait une conduite par trop malpropre; mais la sorcière va au-devant de son objection en lui montrant deux hommes masqués qui traversent le fond du caveau en portant un cercueil.



1295

Ce cercueil renferme Régina tombée en léthargie grâce à une autre drogue que Guanhumara lui a fait avaler, — si Job ne se laisse pas tuer, Régina ne reviendra pas à la vie, et Otbert sera malheureux à perpétuité.

Comme vous le voyez, la position du vieux Job devient excessivement embarrassante... et à force de réfléchir à cette situation désagréable, il se procure une migraine qui le force à se mettre la tête entre les deux mains.

Otbert arrive pour faire honnêtement sa petite besogne — la sorcière laisse le père Job se couvrir le visage de son foulard pour n'être pas tenté de regarder son fils, et pour que tout cela finisse plus vite.

Le vieux s'entortille effectivement la tête, et Otbert s'avance à tâtons dans ce lieu souterrain où on ne voit plus clair, car le

caveau est tellement humide qu'il a poussé un énorme champignon à la chandelle de la lanterne.

Le jeune homme va se heurter contre le vieux qui, gardant assez bien le silence qui lui a été recommandé, ne crie pas même casse-cou.

Otbert, sentant aux cheveux de l'obstacle qu'il touche que c'est là le monsieur qu'il doit assassiner, se met préalablement à lui faire toutes les excuses imaginables et à lui demander s'il ne lui a pas marché par mégarde sur un cor, — car il serait désolé de le faire souffrir autrement qu'en lui perçant la poitrine.

Tant de politesse produit son effet sur le sensible père Job... il n'y peut plus tenir et veut au moins contempler les traits de son fils avant de mourir... il lève donc son voile... puis il embrasse son assassin, lui souhaite mille prospérités... le bénit... le rebénit, puis se met à ses genoux en le suppliant de le décapiter le plus vite possible.



1296

Cette conduite semble bien étonnante à Otbert, ou plutôt au petit Job, puisque tel est son véritable nom, et comme le vieillard lui dit que ces marques de tendresse viennent uniquement de



1297

ce qu'il perdit jadis un fils qui aurait aujourd'hui son âge... il pousse *subito* une idée au petit Job et il s'écrie : — Ah çà, et si vous étiez mon papa ?

Le vieux père Job rejette bien loin cette plaisanterie et lui jure que son enfant chéri a été mangé jadis par d'abominables juifs de Strasbourg qui en ont confectionné un pâté.

Otbert, à cette révélation et surtout au souvenir de Régina, n'hésite plus et lève son bras sur la tête de sa victime, lorsque tout à coup l'empereur Barberousse accourt et lui crie : Arrête, malheureux, tu vas saigner ton père !



1298

Et nouvelle révélation encore plus surprenante que la première, — ce Frédéric Barberousse n'est rien moins que le propre frère du père Job, celui-là même que l'on crut complétement assassiné sous le nom de Donato et qui a été sauvé par des pêcheurs des bords du Rhin !

Ceci nous amène tout naturellement un tableau de famille excessivement touchant : et pour comble de bonheur, voici que Régina elle-même, ressuscitée pour la seconde fois par une potion de la sorcière, arrive soutenue par deux hommes masqués.



1299

Quant à Ginévra dite Guanhumara, comme elle a juré que le cercueil ne sortirait pas vide de ce caveau et qu'une sorcière n'a que sa parole, elle tire une dernière petite fiole du fond de sa poche, qui me semble être une véritable pharmacie, — et avant que son ex-amant Barberousse ait le temps d'arrêter son bras, elle avale le jalap que renferme ladite bouteille.

L'effet de ce poison terrible ne se fait pas attendre et la sorcière tombe pour ne plus se relever!



1300

Là-dessus les amis de M. Victor Hugo se mettent à rugir d'enthousiasme comme des lions. — mais en revanche les abonnés du *Constitutionnel* se mettent à siffler comme des serpents!

Je n'aurais jamais cru que le *Constitutionnel* comptât encore autant d'abonnés à Paris!

Mais tout ceci n'empêche pas que M. Victor Hugo ne soit un très-grand poète.



1301

LA MORALE EN IMAGES.

TROISIÈME VOLUME.



MM. Aubert et Cie ont publié, sous le titre générique de *Morale en images*, deux volumes excellents au point de vue de la moralité, excellents aussi au point de vue de l'amusement. Ces deux volumes portent pour titre particulier, le premier : *Contes de la bonne maman*; le deuxième: *Contes du bon papa*. Les éditeurs vont mettre en vente le troisième, sous le titre de : *Contes de ma mère*. Ces trois volumes formeront un charmant ouvrage et pourront, si l'on veut, se diviser en trois, car chaque livre est complet et ne se rattache aux autres que par le titre générique. Ce nouveau volume paraîtra, comme les autres, en 40 livraisons à 25 centimes; la première livraison sera publiée le 15 courant.

LE

PETIT-POUCET,

TRADUCTION LIBRE DE PERRAULT,

Par CHAM DE N...

Poucet et ses crétins de frères prirent leurs jambes à leur cou et coururent ventre à terre, ce qui veut dire qu'ils s'enfuirent prodigieusement vite.

L'ogre s'étant réveillé dit à sa femme : « Va-t'en là-haut préparer ces petits drôles d'hier au soir. » L'ogresse monta ; mais elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses charmantes petites filles égorgées. « Voilà du propre! s'écria-t-elle ; tout est à



1302

refaire ! » Et la malheureuse, effrayée de la besogne, s'évanouit. L'ogre ne tarda pas à monter aussi ; et trouvant sa femme pâmée et ses filles très-détériorées, il jeta une potée d'eau au nez de son épouse, prit ses bottes de sept lieues, et courut après les petits scélérats qui avaient si indignement méconnu les devoirs de l'hospitalité.

Comme il ignorait la route qu'ils avaient prise, il se mit à errer par monts et par vaux, passant par-dessus les montagnes, traversant les rivières, les fleuves, les forêts ; enjambant l'obélisque de Luxor, la colonne Vendôme et l'arc de l'Étoile, au grand ébahissement des populations qui n'avaient plus pour ciel qu'un fond de culotte, et ne comprenaient rien à cette singulière éclipse de soleil.

Les astronomes écarquillaient les yeux, suivaient l'astre nouveau dans tous ses mouvements, et bâtissaient de magnifiques systèmes. Les uns prétendaient reconnaître la lune ; d'autres affirmaient que c'était une comète dont la queue devait avoir trente cinq millions neuf cent vingt-trois mille lieues et quart de longueur.

Pendant ce temps-là, Poucet et ses crétins de frères couraient

toujours ; et ils étaient sur le point d'arriver chez leur papa, lorsque la comète vint planer sur leurs têtes...



1303

Les malheureux se blottirent dans le trou d'un rocher. L'ogre, fatigué de sa course vagabonde, s'assit précisément sur le roc où se cachaient les pauvres fugitifs, et s'endormit d'un profond sommeil. Ce monstre soufflait comme un buffle et ronflait comme un trombonne de Musard : les enfants n'étaient pas à la noce ! Poucet profita de l'engourdissement de son ennemi pour lui voler ses bottes.



1304

Cet enfant était rempli d'intelligence! Non content de prendre les bottes de l'ogre, il les mit à ses pieds ; et comme ces bottes étaient fées, elles se prêtèrent à la circonstance, et se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Poucet, on a pu le reconnaître, était pauvre, mais il était malhonnête ; aussi n'eut-il rien de plus pressé que de courir à la maison de l'ogre, où il trouva l'ogresse, sa bienfaitrice, qui se lamentait auprès des cadavres de ses petites filles.

« Madame, lui dit-il, votre cher mari est en grand danger ; il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur livre tout son or et son argent. Dans le moment où ils allaient le *chouriner* (1) il m'a rencontré et m'a prié, en qualité d'ami, de venir vous demander tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir ; et comme cela pressait un peu, il m'a dit de prendre ses bottes de sept lieues pour ariver plus vite.

(1) Pour l'explication de ce mot, voir le dictionnaire de M. Vidocq, le *Journal des Débats*, ou consulter les Mémoires de feu M. Lacenaire.



1305

La bonne femme lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait ; car elle aimait beaucoup son mari, qui, malgré son défaut de manger les petits enfants, était un excellent homme, d'un caractère égal, enjoué, et d'une fort grande amabilité dans le tête-à-tête.

Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de



1306

l'ogre, s'en revint chez son père, qui le reçut cette fois avec beaucoup de plaisir.

Poucet fit un noble usage de cette fortune acquise par son intelligence ; il se fit appeler M. le marquis de Poucet, vint à Paris, dépensa énormément d'argent dans les coulisses de l'Opéra, et, lorsqu'il fut vieux, cassé et presque ruiné, il épousa sa cuisinière.



1307

MORALITÉ.

Ce conte doit inspirer aux enfants le respect et l'amour pour les auteurs de leurs jours, — la reconnaissance pour les bienfaits qu'on a reçus, — l'horreur du mensonge et de l'improbité, enfin l'amour du travail, qui seul peut honorablement enrichir l'artisan.

LE

CHAT BOTTÉ,

DESSINS DE M. CHAM DE N....

Un meunier laissa pour tout bien à trois enfants qu'il avait : son *moulin*, son *âne* et son *chat*.



1308

Le partage entre les héritiers fut bientôt fait; ni le notaire, ni le procureur ne furent appelés : ils auraient eu bien vite dévoré le patrimoine.

L'aîné s'adjugea le moulin, le second prit l'âne, et il ne resta au plus jeune que le chat.



1309

« Je suis joli garçon! se disait-il, mes frères peuvent en s'associant faire une fortune colossale, et moi, quand j'aurai fait une gibelotte de mon chat et un bonnet à poil de sa peau, que me restera-t-il?.... zéro. »

Le chat était très-affligé de voir son maître plongé dans la tristesse; il se donna une peine de chien pour le consoler.

« Donnez-moi, lui dit-il, un sac et une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez de quel bois je me chauffe! »



1310

Le maître fut horriblement surpris d'entendre ainsi parler son chat à propos de bottes; mais il se remit de sa première émotion et consentit à la demande de Moumout. Celui-ci chaussa bravement les bottes, pendit le sac à son cou, et s'en alla dans une



1311

garenne où il y avait grand nombre de lapins; il mit du son et d'autres friandises dans son sac, et s'étendit, comme s'il eût été mort, attendant que quelque jeune lapin peu expérimenté et ne se doutant pas des ruses de ce monde vînt tomber dans le piége. A peine fut-il couché, qu'il eut contentement : un étourneau de lapin vint se prendre dans le sac, il l'étrangla sans miséricorde, et courut ensuite au palais du roi, demandant à parler à sa majesté.



1312

Il fut introduit dans la salle du trône, se prosterna, et, se relevant, il dit au roi :



1313

« Sire, le marquis de Carabas, mon maître, vous prie d'accepter ce lapin, qu'il m'a chargé de vous apporter de sa part. — Dis à ton maître que *je reçois toujours avec plaisir*, répondit le roi, » en faisant le plus gracieux de tous ses sourires.

Une autre fois Moumout alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert ; et lorsque deux perdrix y furent entrés, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il retourna chez le roi, et les lui présenta comme il avait fait du lapin de garenne.

Le roi lui dit : « Tu diras à ton maître que *c'est toujours avec plaisir que je reçois...* » Et joignant cette fois la générosité à cette grâce qui double le bienfait, sa majesté fit donner au chat un pourboire de deux sous.

Encouragé par ce succès inespéré, le chat continua pendant plusieurs mois à fournir le *palais* de tout ce que la *bouche* du roi pouvait consommer de gibier.

Un jour que le roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle personne de France, de Navarre et des îles Marquises, Moumout dit à son maître : « Si vous suivez mon conseil, votre fortune est faite. — Diable, dit le fils du meunier, ça me va ; parle vite, que faut-il faire ? — Il faut aller vous promener... sur le bord de la rivière, et vous baigner à l'endroit que je vous indiquerai. »



1314

Le marquis de Carabas (c'est le titre et le nom que le chat donnait à son bourgeois) courut se mettre à l'eau, et le chat, au moment où le roi passait, se prit à crier de toutes ses forces : « Au secours! au secours! M. le marquis de Carabas va se noyer! au secours! »

Sa majesté mit courageusement la tête à la portière, et, n'écoutant que son courage, elle ordonna à ses gens d'aller secourir le marquis.

Le marquis fut retiré de l'eau et porté dans le carrosse du roi, qui, par galanterie et malgré la simplicité de son costume de baigneur, le fit asseoir auprès de la princesse sa fille.

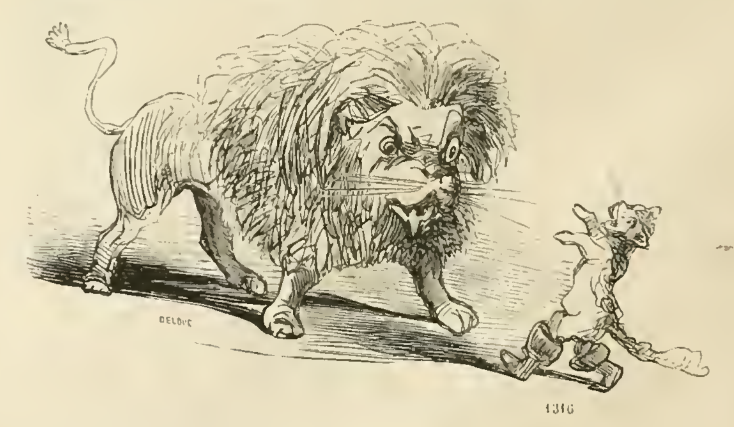
Le chat prit les devants, et arriva dans un champ où il trouva des moissonneurs occupés à couper les blés. « Manants! leur cria-t-il, si vous ne dites pas au roi que ces champs appartiennent au marquis de Carabas, vous serez hachés menu comme chair à pâté!... »



1315

Le roi, qui était curieux comme une pie, ne manqua pas de demander : « A qui donc est ce champ si *chicandard!* — Sire, répondirent les paysans, il est à M. le marquis de Carabas. » Moumout en agit ainsi sur toute la route, de telle sorte que le roi finit par se dire « Diable! diable! il paraît que j'ai là M. Rotschild ou M. Aguado dans ma voiture, » et cela le flattait infiniment.

Enfin le maître chat arriva devant le château d'un ogre extrêmement riche; car toutes les terres sur lesquelles le roi venait de passer étaient la dépendance de ce château. Moumout prit des informations ; et s'étant présenté au maître du logis, il lui dit : « On m'a assuré que vous aviez le don de vous transformer en toutes sortes de bêtes ; mais je ne le suis pas assez pour avaler cette bourde-là.. — Ah! vous ne le croyez pas, répondit le châtelain, » et il se transforma aussitôt en lion.



1316

Le chat eut une peur de chien ; mais il ne perdit pas la boule, et s'écria : « En lion, c'est facile; mais en souris... je parie bien cinquante centimes que vous ne vous métamorphosez pas en souris. L'ogre, imprudent et vaniteux, prit immédiatement la forme d'une souris ; mais Moumout ne lui laissa pas le temps de changer une troisième fois de nature, il se précipita sur lui et n'en fit qu'une bouchée.



1317

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.



Nouvelle tant soit peu vieille,

Texte de JEAN. -- Dessins de JACQUE.

Il y avait une fois un Juif qui avait deux fils; — après sa barbe, sa tirelire et ses vieux habits, ces deux enfants étaient ce que ce vieillard soignait le plus précieusement.

Cet excellent père de famille n'avait reculé devant aucuns sacrifices pour élever ses moutards, et, dès l'âge de quatre ans, il les avait envoyés bien régulièrement chaque jour à la salle d'asyle de son arrondissement.

Tant de soins finirent par porter leurs fruits, et le jeune Isaac, à peine arrivé à l'âge de quinze ans, était déjà le voyou le plus parfait de tout le boulevard du Temple, où pourtant il n'en manque pas. — Si vous en doutez, allez faire un tour devant le théâtre des Folies-Dramatiques, au milieu d'un entr'acte.

Un beau jour, notre père de famille prit son fils en particulier, et lui adressa ces paroles mémorables : « O mon enfant! tu sais jouer à la *pigoche* comme si tu l'avais inventée, tu es très-fort sur la toupie, et tu fais la roue mieux qu'aucun ministre; mais ça ne suffit pas, ô mon fils! — tout cela ne constitue que des talents d'agrément, il faut encore songer à ton avenir, et te rappeler que tout homme ici-bas doit se rendre utile à la société; il te faut un état honorable : — vends des chaînes de sûreté! »

Isaac accepta les soixante-quinze chaînes dont son père le gratifiait pour composer son fonds de commerce, et, pratiquant immédiatement le conseil que venait de lui donner l'auteur de ses jours, il se rendit chez le marchand de vin du coin, et lui vendit toutes ses chaînes de sûreté.

Ce calembour était déjà fort déplacé; mais notre fils mit le comble à ses torts en rentrant chez son père dans un état d'*émotion* qui n'est permis qu'aux chantres de paroisse après un enterrement première qualité, ou aux jeunes fils de pairs de France une nuit de bal Musard.



Comme le vin donne de la force, notre vaurien eut celle de demander à l'auteur de ses jours le règlement de tout ce qui lui revenait sur la succession de madame sa mère, qui de son vivant avait été cuisinière dans une forte maison, et qui par conséquent

avait dû laisser plusieurs bas bleus truffés de pièces de cent sous.



1327

A ce mot de comptes, notre vieillard, qui avait été jadis gérant de plusieurs sociétés en commandite, traita son fils en simple actionnaire, et lui donna sa malédiction. Isaac ne s'étant pas contenté de ce dividende, persista dans ses conclusions, et le vieux Juif, finissant par s'humaniser et reconnaissant qu'après tout son fils avait le Code civil pour lui, se décida à joindre six francs quinze sous à son premier don; mais ce fut à condition qu'il n'entendrait plus parler de cet enfant, qui désormais lui était devenu insupportable.

Notre jeune fils de famille, chargé de la succession de sa mère, alla mener grand train avec ses amis du boulevard, et Dieu sait si on a des amis quand on possède six francs quinze sous.

Mais, hélas! tout finit par s'épuiser dans la nature, et, à force de fouiller au fond de sa poche pour y chercher le métal qui devait solder les morceaux de galette et les chaussons de pomme, Isaac s'aperçut un beau matin qu'il ne possédait plus un seul monaco. — Cette découverte l'atterra pour un instant; mais il se consola en se disant que, lorsqu'on passait pour riche, on devait nécessairement trouver du crédit, et, comme il avait semé pendant plusieurs jours les pièces de deux sous avec une profusion toute sardanapalienne, il alla trouver un banquier de la rue du Pas-de-la-Mule pour contracter un emprunt.

Le banquier reçut affablement notre jeune fils de famille, et



1328

lui fit souscrire une lettre de change de trente-sept francs, en échange de laquelle il lui livra comptant une pièce de douze sous du règne de Louis XV, plus un panier de vieilles pommes de Châtigny, une anguille embaumée par M. Gannal, et une action de mille francs des mines de houille du baron de Wormspire.

Isaac fut un peu embarrassé de ces objets; car il ne savait trop où en trouver le placement, — hormis pourtant les pommes de Châtigny!

Mais cependant il finit par vendre l'action de la mine de houille à une couturière, qui en tailla un patron de corsage et qui paya ce grand morceau de papier trois sous; — puis il colloqua l'anguille gannalisée à un pharmacien, qui la transforma en un magnifique serpent pour orner la devanture de sa boutique : — car on sait que de tout temps le serpent qui se mord la queue a été l'emblème de la pharmacie et de l'immortalité, deux choses qui pourtant n'ont pas grand rapport ensemble.

Notre jeune homme recommença à mener une vie très-déréglée, et mangea sa lettre de change dans une foule d'orgies échevelées : — O jeunesse, jeunesse, que tu es imprudente et folle!



1329

Mais, hélas! — un beau matin, Isaac se réveilla de ses songes de marquis, et se trouva sur le pavé des Batignolles, à la porte



1330

de l'établissement qui avait été témoin de ses festins de Balthasar! — Du reste, quoiqu'il se donnât pour un prolétaire expirant de besoin, personne n'eut seulement la politesse de lui offrir un verre de vin!

Après avoir longtemps médité sur une borne et sur la fragilité des grandeurs humaines, Isaac, après six heures de réflexion, se rappelant qu'il avait mangé tout son or chez le père Latuille, crut qu'on ne pouvait manquer de lui offrir au moins un bouillon hollandais en souvenir de ses largesses passées; — mais, ô douleur, à peine s'était-il piteusement glissé dans la cuisine de l'établissement, qu'il en fut immédiatement expulsé d'une manière bien sensible pour son amour-propre.



1331

Dans le fait, mettez-vous à la place d'Isaac, — et je suis certain que vous ne vous y trouverez pas bien!

Rien ne rend misanthrope comme le manque absolu de toute espèce de monnaie, et Isaac aurait donné alors... beaucoup plus qu'il n'avait pour se trouver transporté tout à coup au milieu d'une île déserte, habitée seulement par des crabes, des huîtres, des homards et des crevettes. — Isaac n'était pas dégoûté, n'est-ce pas? — Après ça, l'île aurait en outre été habitée par un marchand de vin, que notre jeune misanthrope en aurait également pris son parti.

Mais, par malheur pour Isaac, il ne put se transporter dans ce paradis terrestre qu'en simple imagination.



1332

Si les *îles Marquises* avaient été connues à l'époque où vivait notre personnage, il s'y serait sans doute rendu immédiatement, fut-ce même en simple qualité de professeur de piano ou de dépositaire du *jayotype;* mais les îles Marquises n'avaient pas encore été inventées!...

Isaac était fort embarrassé de son individu; car lorsqu'on est arrivé à l'âge de dix-huit ans sans avoir appris rien autre chose qu'à jouer à la pigoche, il est fort difficile de trouver une place dans laquelle on parvienne à utiliser d'une manière lucrative ce talent de société. — On lui proposa bien de débuter au théâtre des Funambules en qualité de seconde jambe de derrière du chameau qui porte Deburcau en triomphe dans *Pierrot en Afrique*; mais Isaac avait de l'amour-propre, il ne voulut jamais consentir à débuter qu'en qualité de jambe de devant! — Le directeur tint bon, le futur artiste ne voulut pas en démordre, et l'engagement ne fut pas signé.

Après ça, comme Isaac, dans cet emploi, n'aurait gagné que six sous par soir et rien du tout par jour, il ne le regretta pas outre mesure.

Notre jeune homme, en passant devant la porte paternelle, eut bien la vague idée de frapper à cet huis et d'aller s'asseoir à la table de ses aïeux: — cette pensée nourrissante lui venait surtout vers quatre heures du soir, mais Isaac se mettait à songer que derrière cette même porte se trouvait placé un énorme manche à balai... — et il craignit de recevoir une remalédiction paternelle, accompagnée cette fois d'accessoires encore plus désagréables.

C'est que le père d'Isaac aimait son fils, voyez-vous; et « qui aime bien châtie bien! » C'est là un axiome aussi vieux que le monde — et que les manches à balai.

Isaac ne se décida donc pas à franchir cette porte redoutable, au moins aussi terrible que le passage des *Termopiles;* — et qui sait quand aurait eu lieu un terme à celles que son père lui aurait administrées?



1333

Ne pouvant supporter cette idée terrible, et pouvant encore moins supporter la faim qui le talonnait sans cesse à Paris, Isaac se mit à fuir cette ville immense, pour aller demander aux plaines fertiles de la Brie du pain, — et aussi du fromage, puisque cette province est réputée pour en produire tout naturellement.

Isaac fit dix lieues tout d'une traite; — les passants qui le rencontraient le prenaient pour un wagon du chemin de fer d'Orléans échappé de ses rails, ou au moins pour un spectateur du Théâtre-Français qui se sauve des *Burgraves*, et qui ne veut pas qu'on l'y rattrape une seconde fois.



1334

Dans le fait, on ne voit à ce Théâtre-Français qu'un tas de

vieux Allemands qui ne sont que médiocrement amusants, et autant vaut aller passer trois heures à l'hospice de la rue de Sèvres. — La barbe blanche est vénérable, mais souverainement ennuyeuse.



1335

Une fois arrivé dans la capitale de la Brie, un habitant de Meaux, aussi riche que bienfaisant, s'empressa de prendre Isaac à son service, à condition qu'il ne lui donnerait pas de gages, mais qu'il ne l'habillerait nullement.

Notre pauvre jeune homme accepta ces offres philanthropiques; tout ce qu'il désirait c'était un morceau de pain, car ses jambes seules lui étaient entrées dans l'estomac depuis son départ de Paris, et ce n'est pas suffisant pour vivre.

Le maître d'Isaac envoya son nouveau domestique à une ferme qu'il avait à trois lieues de Meaux, et il lui donna pour mission spéciale de garder une trentaine de ces animaux qui, jadis, firent pendant bien long-temps l'unique société d'un grand saint qui probablement tenait médiocrement à la conversation. — Isaac se résigna.

Du reste, entouré ainsi de ses quadrupèdes, notre infortuné jeune homme, à l'instar de saint Antoine, eut aussi souvent une terrible tentation. Ce fut d'égorger un de ses compagnons, et de s'en confectionner plusieurs grillades dont le besoin se faisait bien vivement sentir pour lui. — Mais le cri de la conscience fit taire le cri de l'estomac!

A cela vous m'objecterez qu'Isaac était enfant d'Israël, et qu'il eût commis un crime énorme contre les lois de sa tribu en mangeant de cet animal immonde; mais il redoutait encore plus la vengeance de M le procureur du roi que celle de Moïse, et il craignit pour les suites d'un assassinat avec circonstances aggravantes de grillades, et peut-être mieux d'indigestion.

Lorsqu'il voyait ses heureux animaux se repaître à leur gré, ce qui arrivait toute la journée, Isaac enviait leur bonheur et il aurait volontiers abdiqué sa qualité de bipède pour devenir quadrupède; — dans le fait, il n'aurait pas perdu au change.



1336

Après ça, il est vrai que bon nombre de rentiers se repaissent avec autant de satisfaction que les animaux; ils ne le cèdent en rien pour cela aux animaux les plus voraces. Leurs journées se composent de trois occupations: — à onze heures ils mangent, à cinq heures ils remangent, et à minuit ils reremangent.



1337

Notez, pour comble d'infortune, que le cochon n'est pas un mouton... — Je parle au moral, bien entendu, car, au physique, cette remarque serait puérile. — Lorsque le pauvre Isaac priait un de ses animaux de vouloir bien tourner à gauche, cet entêté ne manquait jamais de tourner à droite; et ne croyez pas que cette bête brute fût incapable de distinguer sa droite de sa gauche; elle se conduisait ainsi par malice, par pure malice, car les animaux ont encore plus d'esprit que les hommes; — lisez plutôt les fables de La Fontaine.



1338

Isaac avait d'abord essayé de prendre ses cochons par les sentiments, mais il se décida ensuite à les prendre tout bonnement par la queue, et il s'en trouva bien.

Ce n'était pas assez que le malheureux Isaac passât ses jours avec les désagréables compagnons que vous savez ; son maître impitoyable exigeait encore qu'il ne les quittât pas de toute la nuit. La mission spéciale de notre infortuné gardien était d'empêcher ces animaux voraces de se manger entre eux. — Le bourgeois de Meaux aurait bien mieux aimé qu'ils dévorassent Isaac lui-même, attendu qu'il aurait remplacé son domestique sans qu'il lui en coûtât un sou, tandis qu'un jeune marcassin lui revenait à deux francs.

O philanthropie! tu n'es qu'un vain nom! — du moins à Meaux en Brie.

Isaac avait eu déjà plusieurs désagréments pendant la nuit avec quelques-uns de ses quadrupèdes, qui ne se contentaient pas d'être somnambules purement et simplement, mais qui avaient encore la déplorable infirmité de vouloir toujours grignotter quelque chose, et qui prenaient quelquefois le nez d'Isaac pour une pomme de terre. — Erreur déplorable, et que du moins Isaac déplorait bien sincèrement pour son propre compte!

Chaque soir, il fallait employer vis à vis du gardien la même énergique obstination pour le faire entrer dans sa chambre à coucher, que lui-même déployait vis à vis de ses quadrupèdes.



1339

O vous, mortels de l'un et de l'autre sexe, qui trouvez quelquefois les nuits bien longues, lorsque vous les passez cependant mollement étendus sur un lit orné de trois ou quatre matelas plus ou moins élastiques et plus ou moins brevetés par votre gouvernement, imaginez-vous ce que devaient être les nuits du malheureux Isaac couché, non sur un lit, mais sur une litière! — C'est à dire que c'est non-seulement effrayant, mais encore malpropre d'y penser.

Isaac trouvait les heures tellement longues, qu'il se croyait transporté dans le Groenland ; dans cette contrée fabuleuse où les nuits durent six mois de suite, — ce qui fait qu'on doit s'approvisionner chez son épicier d'un fameux paquet de chandelles quand on voit arriver le coucher du soleil. — Notez avec cela que la lune ne se lève jamais dans ces contrées hyperboréennes, et je ne la blâme pas trop de cette paresse, car il doit faire furieusement froid dans ce pays, et la malheureuse serait transie.

Le malheureux Isaac, condamné à l'insomnie par suite des raisons majeures déduites plus haut, avait tout ce qu'il fallait pour songer à écrire un magnifique livre de philosophie : d'abord il n'était pas content, ce qui est une des premières qualités requises pour passer philosophe, et ensuite il avait la solitude, qui est si favorable à l'écrivain!... pourtant Isaac n'écrivit rien. — Du moins, M. Charles Nodier nous a juré qu'il ne connaissait aucun ouvrage de cet auteur.

Une seule maxime philosophique d'Isaac s'est transmise jusqu'à nous ; cette maxime, la voici : *Ce qu'il y a de plus désagréable dans l'homme, c'est le cochon.*



1340

Cet axiome nous semble éminemment juste et profond; nous croyons qu'il ne sera contesté par personne, — à moins pourtant que ce ne soit par quelque charcutier.

Un jour, lassé de souffrir, Isaac prit un grand parti. — Vous croyez qu'il prit peut-être le chemin de la rivière : — non pas, et pourtant nous ne l'en aurions pas blâmé s'il l'avait fait tout simplement avec l'idée d'aller se livrer à quelques ablutions qui devaient être bien nécessaires après un séjour de huit mois dans une étable.

Le parti auquel s'arrêta Isaac fut d'aller se jeter non dans un bras de la Marne, mais dans les deux bras de son père.

En conséquence, notre malheureux jeune homme, pour détourner les soupçons de ses compagnons, leur dit qu'il allait s'absenter pour un instant et qu'il reviendrait aussitôt. — Ceux-ci se contentèrent de répondre par un grognement sourd, qu'Isaac interpréta par : *c'est bon! c'est bon!* — Puis notre pauvre garçon, bien que costumé seulement d'un vieux pantalon garance et d'un bâton noueux, prit le chemin de Paris en se traînant comme il pouvait.



1341

L'aspect de ce misérable était réellement effrayant ; à sa vue, le diable et la garde nationale auraient pris les armes !



1342

Plusieurs fois, en route, les gendarmes arrêtèrent notre voyageur pour lui demander ses papiers ; mais il leur fit observer bien poliment que lorsqu'on n'avait seulement pas de chemise, on ne pouvait guère se donner des papiers, objets de luxe, — et les gendarmes, touchés de la force de ce raisonnement philosophique, laissèrent immédiatement circuler le voyageur : — il n'y a rien de sensible comme la gendarmerie française.

Quelques personnes prétendent, il est vrai, que si ces fonctionnaires à tricorne et à culotte de peau jaune n'arrêtèrent pas Isaac, cela tenait uniquement à ce qu'ils n'avaient su par quel bout le prendre pour ne pas se salir, — mais j'aime mieux accepter l'explication philanthropique donnée ci-dessus, je suis convaincu que vous serez de mon avis.

A la barrière de la Villette, les commis de l'octroi arrêtèrent bien Isaac, mais ce fut pour lui demander s'il n'avait rien à déclarer, — il leur déclara qu'il était le plus gueux des hommes !

Il faut vous dire que le père d'Isaac pensait très-souvent à son fils ; — rendons cette justice à ce brave, il ne se passait guère de semaine sans qu'il se félicitât hautement d'en être débarrassé. — De plus, il lisait attentivement les journaux à l'article *Tribunaux* pour voir si le jeune vaurien n'était pas condamné à cinq ans de prison pour vol de foulards avec toute sorte de circonstances aggravantes ; — mais jusqu'à ce jour les journaux avaient été complétement muets sur le compte du jeune Isaac. — Cela tenait uniquement à ce qu'ils ne s'occupaient pas de ce qui se passait dans les étables de la Brie. — Ces journalistes sont si mal renseignés !

L'enfant prodigue sentit son cœur battre bien violemment lorsque son poing frappa contre la porte paternelle ; il n'était pas certain de la réception qui l'attendait, ou plutôt il craignait d'en être trop certain ! — Ingrat, qui doutait des entrailles paternelles !

Le vieux Juif alla ouvrir, et Isaac, profitant de ce que les bras étaient ouverts en même temps que la porte, s'y précipita avec impétuosité, sans donner à l'auteur de ses jours le temps de refermer quoi que ce soit !

Le père, ne voyant pas moyen de reculer, prit bravement son parti et se laissa inonder de larmes, sans même trop se plaindre de ce que cet épanchement avait d'humide et de malsain.

Puis ayant consulté le Code civil et le commissaire de police, et ayant appris que la loi de la nature et la loi de Napoléon l'engageaient à se montrer généreux, il se décida à reprendre son fils, à le rembrasser et à le renipper.



1343

Isaac se crut dans le ciel lorsqu'il put enfin se mettre dans un paletot, et il consacra la première pièce d'un franc que lui octroya la munificence paternelle à s'acheter une paire de gants à dix-neuf sous ; il garda cinq centimes pour faire le garçon. — A Paris, il est toujours bon d'avoir de l'argent sur soi.



1344

Je dois ajouter, pour la morale de l'histoire, que le jeune Isaac, corrigé par son séjour chez les animaux, se conduisit désormais parfaitement. Son père en fut assez content ; il menait une vie réglée et rentrait au logis bien régulièrement, — surtout aux heures des repas !



1345

Ce qui nous prouve bien que pour apprendre à vivre avec les hommes, il n'est rien de tel que d'habiter pendant quelque temps avec des cochons !

VUES DE PARIS

Dessinées par M. Provost-Dumarchais.



PALAIS DE LA BOURSE.

(Vue prise du magasin de MM. Aubert et Cie.)



LES SERRES DU JARDIN DES PLANTES.

(Vue prise de la grande allée.)



ÉGLISE NOTRE-DAME.

(Vue prise du Parvis.)



CHATEAU DES TUILERIES.

(Vue prise de la grande allee des Marronniers.)



1350

PALAIS ROYAL.

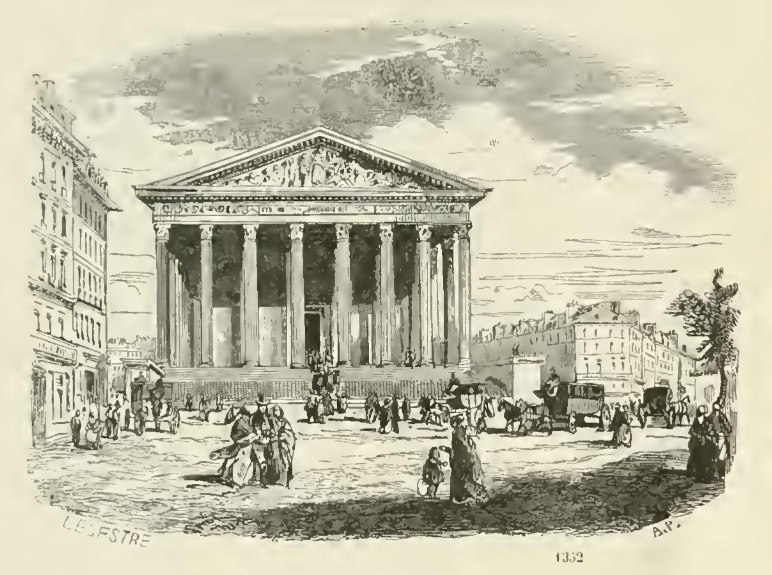
(Vue prise du jardin.)



1351

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

(Vue prise du quai des Tuileries.)



1352

LA MADELEINE.

(Vue prise de la rue Royale.)



1353

LE GARDE-MEUBLE.

(Vue prise de l'allée des Champs-Élysées.)



1354

COLONNE ET PLACE VENDÔME.

(Vue prise de la rue Castiglione.)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PARIS DÉVOILÉ ou LES MYSTÈRES SUS,

Cinquième Partie. — Par CHAM de N.

[illegible] Chouette [illegible] Maître d'école [illegible] cheval arriva à [illegible] le Bo[illegible]



1355

[illegible] Rodolphe [illegible] madame Georges [illegible] L[illegible] appartenait à *Cé[illegible]*

Par cette ruse [illegible] Georges et enfin [illegible] Rodolphe, était un [illegible]

Ce [illegible] pas tout.

[illegible] voulait aussi [illegible] sur madame d'Harville [illegible]



1356

[illegible] D[illegible] [illegible] ne pouvoir pas [illegible] adresses à la bonne comp[illegible] — qu'elle eût [illegible] nous, sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Tom s'était rendu à la rue du Temple [illegible] le lendemain du [illegible] marquis avait suivi sa femme dans la [illegible] lamant. Là, ce Tom avait appris [illegible] par l'adresse d'un [illegible] ingénieux.

Instruite de cette circonstance [illegible] une lettre anonyme ainsi conçue :

« Mon cher marquis,

» Il faut que vous soyez [illegible] jobard [illegible] bienfaisance de votre épouse. Le malheureux qu'elle [illegible] soulager, c'est le prince Rodolphe, qui [illegible] quatrième étage du no 17 de la rue du Temple. Informez-vous et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes, etc., etc., etc. »

Ce billet fut mis à la poste à cinq [illegible] minutes.

Permettez-nous de vous mettre [illegible] maison d'Harville [illegible] lettre.



1357

Le marquis et la marquise [illegible] expr[illegible] le marquis était affectueuse [illegible] avait [illegible] un fricandeau qu'il avait trouvé excellent.

— Que faites-vous ce soir? dit [illegible] à la marquise.

— Je ne sortirai pas, marquis [illegible] sortirez-vous?

[illegible] répondit la marquise [illegible] le [illegible] fricandeau me [illegible]nt. Je digérerai seul, [illegible] marquise.

— Pourquoi seul? répliqua la marquise, puisque je [illegible] sors pas [illegible] mar[illegible]. »

Le marquis regarda la marquise avec une surprise mêlée d'étonnement, de joie, de bonheur, et de plusieurs autres sentiments difficiles à décrire, car jamais sa femme ne lui avait rien [illegible]t d'aussi [illegible].

— O Clémence! s'écria-t-il avec transport, serait-il, Dieu possible que vous m'aimassiez, que je vous plusse et ne vous dégoutassiez pas! — Dieu de Dieu! est-ce bien vous que j'entends!... — Parole d'honneur, c'est moi! répondit-elle. » Ivre de joie, le pauvre marquis couvre de baisers les mains de son épouse, part de se commander une couronne de fleurs chez Constantin et se conduit comme un [illegible] dans le coup de feu de son premier amour.


1358

— Allons [illegible] lui dit la marquise, vous ne m'avez jamais comprise, et vous me comprenez moins en cet instant que jamais! Je serai toujours pour vous la plus tendre, la plus dévouée, la plus soumise des... sœurs [illegible] quant au reste... [illegible]! — Zut [illegible] zut! répéta l'infortuné marquis, qu'entends-je [illegible] eût en effet reçu toute la Pointe-à-Pître sur la tête qu'il n'eût pas été plus aplati qu'en ce cruel moment.

La situation des interlocuteurs était embarrassante, et leurs poses devenaient difficiles, lorsque heureusement un domestique les tira de peine en annonçant son altesse monseigneur le grand [illegible] Gérolstein.


1359

Le marquis rengaina son compliment, et Rodolphe commença le sien.

« Je suis mille fois heureux, madame, d'avoir l'honneur de vous rencontrer; je le suis même deux mille fois, puisque j'ai le plaisir de vous voir, mon cher marquis. »

Rodolphe fut [illegible] par l'arrivée d'un autre domestique [illegible] une lettre [illegible] marquis.


1360

— Plus tard, plus tard, dit M. d'Harville.

— Ah! [illegible] Albert, dit le prince, faites comme si vous étiez chez vous.

— Monseigneur.

— Oh!... [illegible] je vous en prie.

Le marquis, après ces petites formalités, se mit en devoir de [illegible] la lettre.

Rodolphe et Clémence causaient comme de vieux amis, ne se doutant pas du contenu de cette abominable missive.

Les traits du marquis restèrent calmes.


1361

Il avait tout lu, il relut encore pour sa pleine satisfaction, et, mettant tranquillement cette épître dans sa poche, il dit en souriant à Rodolphe :

« Au risque de passer pour un sauvage des îles Marquises, je vous demanderai la permission de me retirer... je songe à mes affaires... j'en ai par-dessus la tête. »

Comme on le pense bien, Rodolphe en fut charmé.

« Votre mari a l'air tout chose ce soir, dit-il à la marquise quand ils furent seuls.

— Il est un peu incommodé, le sang le travaille.

— Si vous lui faisiez prendre quelque chose?....

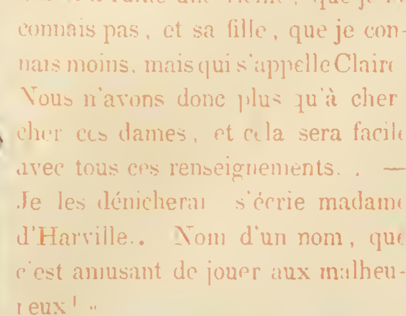
— Non, ça lui passera tout seul..

— Eh bien, n'y pensons plus, songeons à nos infortunes, je vous en ai trouvé d'un peu chicardes, allez.

— Déjà? quel bonheur!

— Nous avons d'abord la famille Morel, qui est très-gentiment malheureuse : le père est fou, la grand'mère est folle, la mère est paralytique, la fille aînée est en prison, la fille cadette est morte, les autres ne valent guère mieux. Mais ce n'est pas tout! J'ai déniché au Temple un petit papier ... un peu chenu! et un peu compromettant pour ce bon M. Jacques Ferrand, qui n'est qu'un filou, car il a ruiné une vieille, que je ne


1362



connais pas, et sa fille, que je connais moins, mais qui s'appelle Claire. Nous n'avons donc plus qu'à chercher ces dames, et cela sera facile avec tous ces renseignements. — Je les dénicherai, s'écrie madame d'Harville.. Nom d'un nom, que c'est amusant de jouer aux malheureux! »

Et les yeux de la marquise s'animèrent, son teint se colora, ses lèvres s'empourprèrent, ses dents blanchirent, ses cheveux noircirent, et le prince, ravi de tant de [illegible], la contemplait en silence.

La marquise [illegible] s'apercevant de cette muette contemplation [illegible] lui dit : « Ne me regardez donc pas comme ça, ça me rend bête comme tout. » — Et pour ne pas lui en faire attendre la preuve, après avoir rougi plus fort, baissé un œil et relevé l'autre, elle reprit : « Telle que vous me voyez, j'étais faite pour l'amour, et il faut, hélas! que je m'en prive, car je déteste mon excellent mari et vous me plaisez infiniment... la moindre de vos paroles [illegible] au cœur... où donc avez-vous pris tous vos moyens?

— Dans ma douleur... car j'en ai une, de douleur... ouff!

— Ah bah! fit la marquise.

— Oui, le sort m'a battu comme plâtre... ami, dans la personne [illegible] ami, [illegible] fils, dans mon père, — dans ma mère, [illegible] dans [illegible] — dans toute la boutique.

— Je croyais que vous n'aviez pas d'enfant...

— Bah! laissez donc, j'en ai un qui aura dix-sept ans bientôt [illegible] est mort en venant au monde.

— Et sa mère?

— Sa mère! ne m'en parlez pas! [illegible] c'est un affreux bipède, [illegible] bronzé premier numéro.

— Infortuné! [illegible] dit la marquise fondant en larmes.



1363

[illegible] marquis avait tout entendu par le trou de la serrure [illegible] la conversation de son épouse avec le prince; mais [illegible] satisfait, il alla se coucher.

Après une nuit dans laquelle les idées les plus folles, les plus [illegible] les plus passionnées et les plus raisonnables l'agitèrent [illegible] calme et radieux [illegible] valet de chambre, qui fut



1364

émerveillé de trouver M. le marquis chantant [illegible] comme un simple particulier :

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

— Oh! la jolie voix! exclama le vieux serviteur.

Tonton, tonton, tonton, tontaine.

— Oh! les jolies paroles!

— Tu me flattes, Michel, c'est égal, je te pardonne. — Et le bon marquis s'occupa tranquillement d'un déjeuner qu'il voulait donner le matin même à ses amis, [illegible] déjeuner [illegible] lequel il se proposait de leur servir un plat de sa façon.

Madame d'Harville sortit pour se rendre à Saint-Lazare [illegible] [illegible]



1365

Bientôt les amis du marquis arrivèrent [illegible] babilla [illegible] banqueta, M. d'Harville était d'une humeur fort enjouée. Après boire on passa dans le cabinet, et chacun se mit à examiner une des curiosités que le maître de la maison avait réunies en ce lieu.

M. d'Harville prit un pistolet, et tout en jouant, tout en batifolant, il l'approcha de ses lèvres [illegible] et se fit sauter la cervelle.



1366

Il y avait, certes! préméditation, mais le monde [illegible] les journaux barbotèrent, pataugèrent et firent de belles tartines sur le danger de jouer avec les armes à feu.

Quant à madame d'Harville, ignorant le terrible [illegible] passait chez elle, elle s'était rendue à Saint-Lazare. — Saint-Lazare [illegible] ce nom ne vous effraie pas [illegible] songez [illegible] que nous vous avons fait visiter le *tapis-franc* [illegible] de la Goualeuse, vous pouvez bien visiter la prison [illegible] allons, vous allez vous retrouver en pays de connaissance [illegible] à Saint-Lazare que les *filles soumises* [illegible] [illegible] chose [illegible]

La marquise fit [illegible]



1367

[illegible] ses jeunes [illegible]

Nous en avons de fort intéressantes [illegible] la bonne [illegible] qui sont [illegible] les plus [illegible] qualités [illegible]



1368

[illegible] Mère

[illegible] dames [illegible] prison. Il est deux heures [illegible] recluses [illegible] elles poussent et entou[illegible] souffre-douleur



1369

[illegible]

Sans pitié [illegible] misère [illegible] arrachent les [illegible] dont elle a fait à grand'peine une misérable layette, et les jettent au vent.



1370

Mais Fleur de Marie [illegible] vieille bossue et ramène la foule à de meilleurs sentiments. Cependant la plus méchante des détenues, celle qu'on surnommait la *Louve*, [illegible] bientôt [illegible] retour à l'humanité [illegible] Goualeuse à l'écart pour [illegible]



1371

Que me voulez-vous? [illegible] méchante.

— Ce que je te veux? tu vas le savoir [illegible] je t'abomine [illegible] antipathie, je te trouve ridicule, stupide et [illegible] D'ailleurs, qui es-tu? — d'où viens-tu?

— Et vous, la *Louve*, qui êtes-vous?

— Je vais te le narrer. [illegible] fille finie, mais un brave garçon qui se nomme Martial, c'est son nom de guerre. — J'ai eu une mère, une forte tête, si forte [illegible] mon père [illegible] plusieurs fois [illegible] sans pouvoir [illegible] — Ma mère [illegible] se voyant

rompue par mon père, qui avait deux maîtresses [illegible] trois amants. Sur [illegible] trois, deux sont aux galères et le troisième a perdu la tête à la barrière Saint-Jacques [illegible]. Une des maîtresses de mon père, qui avait du crédit à la cour, m'a présentée chez M. le préfet de police et m'a fait obtenir une place dans une maison de tolérance où l'on peut prendre des renseignements sur [illegible].

Fichtre! dit Fleur-de-Marie, [illegible] pas de la petite bière que vos parents! Voyons, à mon tour je [illegible] vous faire des châteaux en Espagne, ça vous [illegible].

[illegible] que vous épousez Martial. Martial devient garde [illegible] une position



1372

V[illegible] habitez [illegible] peuplé [illegible] loups affamés. Le [illegible] votre [illegible] première année vous avez deux enfants, [illegible] quatre et votre bonheur va toujours croissant [illegible]

La Goualeuse fut interrompue par l'arrivée [illegible] qui venait la chercher pour [illegible] à madame d'Harville.



137[illegible]

La marquise interroge Fleur-de-Marie [illegible] de lui [illegible]-ler ses aventures [illegible] prostitution [illegible] lui raconte jusqu'au moment où elle fut enlevée par la Chouette et le Maître-d'école [illegible]

[illegible] les exc[illegible]

qui la conduisirent en fiacre. [illegible] que la Chouette voulait lui laver le *fa[illegible]* avec du vitriol, mais que le Maître-d'école s'y opposa; elle voulut ensuite lui broyer la tête sous les roues de la voiture, le Maître d'école ne le voulut pas; enfin cette [illegible] Chouette voulut la noyer dans la cave de Bras-Rouge, mais l'entêtement ridicule et incroyable du Maître-d'école ne le permit pas davantage, et cet affreux brigand mit le comble à sa générosité [illegible] son humanité en la laissant libre d'aller [illegible]. Ce qu'elle fit, comme on voit, puisque nous la retrouvons [illegible] Lazare.

La narration était heureusement finie lorsqu'[illegible] vint dire à madame d'Harville qu'on [illegible] demandait [illegible] L'on prit sa canne et son chapeau et partit.

[illegible] vous la douleur de dire qu'il est arrivé à M. [illegible] grand malheur, un malheur qui plonge ses amis dans la [illegible] L'auteur des *Mystères de Paris* est retombé [illegible] *Cabrion*. Cette fois, il est plus malade que [illegible] s'en relèvera pas.



137

Madame Séraphin [illegible]



137[illegible]

pour partir à M. Bradamanti, prêtre, accoucheur, dentiste et [illegible] de vétérinaire. Ce [illegible] est parti [illegible]

... madame Pipelet ... de le croire sorti seule ... pour quelques heures et fait jaser madame Séraphin, qui ... dit entre autres choses que M. Ferrand éprouve le ... besoin d'avoir une bonne pour tout faire.

Rodolphe survient. Le Pipelet lui fait part du besoin de M. Ferrand. — C'est bon, dit-il, j'ai son affaire, je lui en donne ... bonne bonne.

— M. Bradamanti? dit une jolie voix à la porte de la loge.

— Votre nom, s'il vous plaît?

— Madame d'Orbigny.

— Madame d'Orbigny, s'écrie intérieurement Rodolphe, épouse ...



377

— Madame d'Orbigny ... la belle-mère de madame d'Harville! ... voilà de la belle ouvrage!... »

Et ... cela, il monte chez Rigolette.

La chambre de Rigolette était toujours étincelante de propreté; le soleil se promenait joyeusement dans ce petit palais ... les chaises, éclairant le lit, se mirant dans la petite glace ... les estampes. Cependant les deux oiseaux étaient



378

sombres ... profondément affectés ... secouaient la tête d'un air très-significatif.

Que se passait-il donc?

Leur maîtresse, mademoiselle Rigolette, venait de leur lire ... lettre de François Germain, datée de la Conciergerie. ... malheureux, victime d'une erreur, reconnaissait parfaitement ... vole, mais il protestait de ses excellentes intentions, et Rigolette n'en doutait pas, par cette raison plus claire, plus ... que toutes les preuves du monde : elle l'aimait.



379

Rodolphe lui ayant demandé la cause de sa tristesse, elle lui montra la lettre de Germain.

— Brigand de notaire! s'écriait Rigolette.

— Brigand de notaire! avaient l'air de dire les autres serins (papa Crétu et Ramonette), car ils portaient de grossissimes coups de pied aux barreaux de leur cage, s'arrachaient les plumes du haut de la tête et donnaient tous les signes d'un désespoir extravagant.

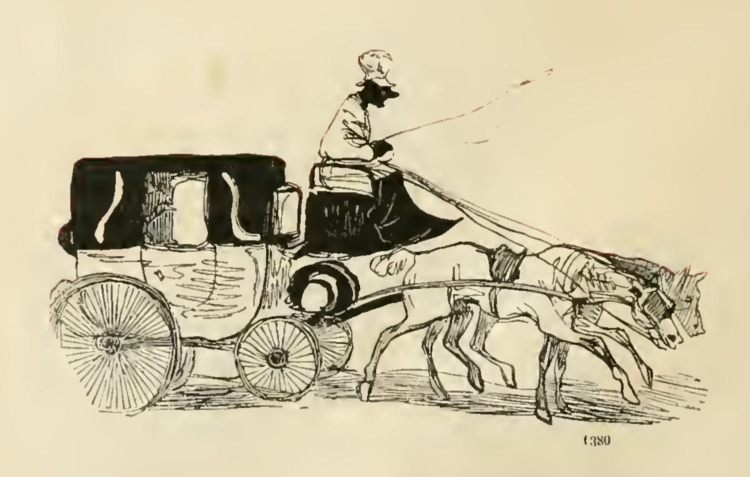
— Qu'allez-vous faire? reprit Rodolphe.

— M'acquitter des commissions que le pauvre garçon me donne.

— Je vous offre mon bras et le sacre de l'amitié.

— J'accepte. »

Ils se mirent en route.



380

François Germain demeurait boulevard Saint-Denis, n° 11. C'était aussi dans cette maison que logeait madame Mathieu, la courtière de diamants pour qui travaillait le malheureux Morel.

Puisque M. Sue prenait l'excellent parti de tant rapprocher ses personnages, nous regrettons qu'il ne les ait pas tous logés dans la même maison : cela eût été plus commode pour lui et pour eux.

Rigolette et Rodolphe montèrent chez l'honnête voleur. Il, paraissait évident que les meubles de François Germain étaient restés dans l'état même où ... les avait laissés la dernière fois. Cette remarque toucha ... Rodolphe. Les ...

[illegible] — les meubles [illegible] se composaient d'un secrétaire [illegible] le poche et d'une paire de mouchettes. Le mouchoir de poche avait été si souvent baigné de larmes que la marque [illegible] trouvait effacée.

Rigolette ouvrit le secrétaire et découvrit un testament [illegible]



1381

[illegible] tous ses biens, tous — le [illegible] la carafe, le mouchoir de poche et la paire de mouchettes.

Quel cœur! voilà [illegible] de son innocence!

Pan pan! On frappe à la porte. Rodolphe crie : «On y va.» Il ouvre en effet et se trouve nez à nez avec un drôle qui demande madame Matthieu. — E[illegible] le grand prince [illegible]

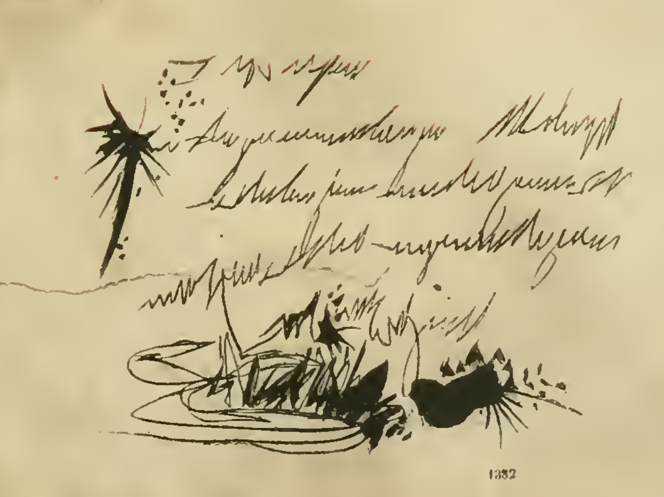
[illegible] en face, remet la lettre [illegible] attendait au bas de l'escalier..

[illegible] lecteurs, [illegible] ce qu'il lui dit [illegible]

[illegible] de l'histoire.

[illegible] dans [illegible] point à [illegible] ses dirarles et nous [illegible]

[illegible] la maison de François Germain, [illegible] *accident* arrivé à M. d'Harville, [illegible] s'empresse d'écrire à la marquise le billet de condoléance [illegible]



1382

Suivant le conseil [illegible] exprimé dans la lettre [illegible] madame d'Harville partit avec sa fille pour la Normandie.

MODES RIDICULES.

(Extrait du journal d'Aubert, *les Modes parisiennes.*)



Nous assistons en ce moment à des luttes nombreuses et acharnées : — la canne à sucre se bat contre la betterave, M. Victor Hugo ferraille contre la critique, et voici que le jupon en crinoline a reçu une attaque directe de la part de la petite jupe sans empois.

Nous ne nous occuperons pour le moment ni de la canne à sucre, ni de M. Victor Hugo ; mais nous vous parlerons seulement de la discorde qui s'est élevée parmi les femmes à la mode au sujet de la crinoline, qui, après avoir brillé quatre ou cinq ans, est tout à coup menacée de retomber dans le délaissement le plus complet. — Après cela, nous devons être juste, et reconnaître qu'enivrée par ses succès, la crinoline s'était par trop gonflée d'importance : et si on l'avait laissée faire, incessamment il n'y aurait plus eu de portes assez larges pour elle ; pas même la porte Saint-Denis, qui cependant jouit d'une immense réputation sous ce rapport.



L'exagération sans cesse progressive devait immanquablement nous ramener aux *paniers* des marquises du temps de Louis XV, ou aux petites jupes étriquées du temps de l'Empire ; — il paraîtrait qu'en ce moment la balance penche beaucoup du côté de l'Empire.

Cette alternative nous semble également déplorable, car peu de femmes sont assez bien faites naturellement pour ne pas demander quelques légers secours à l'art de la couturière, ou, si vous aimez mieux, de la *juponière* : et, le jour où nous verrons toutes les tailles françaises nous apparaître dans leur beauté naïve et primitive, nous serons moins fiers d'être Français que lorsque nous contemplons la Colonne, — qui, elle au moins, possède une belle taille!

M. Planard a beau dire que :

« Toujours la nature
» Embellit la beauté! »

cette maxime d'opéra-comique nous semble aussi vieille que désolante ; et si on venait à l'adopter un jour, elle causerait la ruine en France de dix mille modistes, de vingt mille couturières,

sans compter en outre, hélas! qu'elle causerait la ruine de presque toutes nos illusions.

C'est surtout en fait de jupons qu'on doit suivre les excellents conseils de l'illustre philosophe M. Cousin, qui nous engage fortement à prendre dans tout système ce qu'il y a de bon, et à allier ainsi légèrement la crinoline à la jupe plate. — Ce système éclectique ne saurait trop être mis en pratique.

La crinoline, employée sagement, est un des bienfaits de la civilisation moderne! — Cette réflexion est toujours de M. Cousin. Peut-être ne la trouvera-t-on pas dans ses écrits, mais à coup sûr elle lui est venue souvent à l'esprit; ne fût-ce qu'en contemplant de sa fenêtre une de ces femmes qui, suivant à la lettre les déplorables conseils de M. de Planard, aurait eu la folie de confier à la seule nature le soin d'embellir sa beauté!



Galerie royale de Costumes.



1383

Les 11e et 12e livraisons de la *Galerie royale de Costumes* viennent de paraître chez MM. Aubert et Cie : — l'une, dessinée par M. Roubaud, se compose de dix costumes très-exacts, qu'il a peints d'après nature en Algérie; — l'autre livraison est formée de dix costumes persans et afghans rapportés par M. Flandin, dessinateur qui fut attaché à l'ambassade française en Perse.

La Galerie royale se compose donc déjà de 120 Planches, et, par la beauté de son exécution, elle justifie pleinement le titre ambitieux que les éditeurs lui ont donné.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

L'ESPRIT DES LOIS,

PAR M. DES O.....

Dessins par CHAM de N...

Montesquieu, ce grand homme qui, parmi toutes ses gloires, compte celle d'avoir donné son nom au fameux bal des coiffeurs, Montesquieu a fait un livre sur l'esprit des lois. A l'époque de son apparition le succès de cet ouvrage fut prodigieux, et la vogue du *Musée Philipon* pourrait seule donner une idée de la vogue qu'il obtint! Malheureusement la manière dont les lois sont envisagées dans ce livre, les principes qui y sont émis, les maximes qu'on y rencontre, tout cela est aujourd'hui entièrement dépourvu d'*actualité*, tout cela paraît tant soit peu suranné, et, franchement, s'il faut lâcher la conclusion, cet ouvrage était *bon pour son temps*.

Or donc le besoin se faisait généralement sentir d'une nouvelle façon d'interpréter les textes, et de considérer la législation actuelle sous un point de vue plus en harmonie avec les idées progressives de l'époque, et plus en rapport avec le caractère éminemment français qui nous distingue des autres peuples du globe... Ce besoin a été senti, et nous venons le satisfaire!

Un publiciste jurisconsulte, qui n'est ni Napoléon Bacqua ni Napoléon Landais, et qui n'a d'autre rapport avec Napoléon que d'être un homme de génie, un digne élève de la science des Barthole, des Cujas et des Ducaurroy, un jeune professeur aux idées larges et synthétiques, prépare en ce moment un ouvrage qui va révolutionner toute l'Allemagne en la personne des Niebuhr, des Savigny, et autres docteurs d'outre-Rhin! Il va sans dire qu'en France il excitera la sympathie de toutes les facultés du royaume, y compris même celle de Paris au grand complet, vu le touchant accord d'opinions qui n'a cessé de régner un seul instant entre tous ses membres!

Il est inouï, tout ce qu'il a fallu d'études profondes et de travaux immenses pour élaborer cet ouvrage aussi complet qu'on puisse le désirer! Les lois de la République, les décrets de l'Empire, la Charte de 1830, les Codes civil, de procédure, de commerce, les Codes pénal, d'instruction criminelle, tout l'arsenal de nos lois a été scrupuleusement visité, chaque pièce a été repolie et remise à neuf, et enfin, pour que rien ne manquât à la gloire de cette œuvre, les artistes les plus à la mode (ceux du *Musée Philipon*) y sont venus répandre de gracieuses illustrations.

L'auteur a bien voulu nous communiquer à l'avance quelques fragments de son *Esprit des lois*, et nous sommes heureux de pouvoir faire jouir nos lecteurs de cette nouveauté dans toute sa fraîcheur.

CHARTE DE 1830, ART. 1er.

« Tous les Français sont égaux.... »



1384

Fiction légale qui a pour but de dissimuler l'inégalité des conditions.

CONSTITUTION DE L'AN VIII.

« Les femmes ne sont point aptes à exercer les droits politiques. »



1385

Madame Poutret de Mauchamps et les autres Saint-Simoniennes prouvent par cet article que les scélérats d'hommes ont voulu se réserver tous les honneurs.

Loi du 3 septembre 1807.

« L'intérêt ne peut excéder en matière civile cinq pour cent, et en matière commerciale six pour cent. »



1386

Conséquence. — Une portière dépose sa montre *chez ma tante;* au bout de huit jours elle la retire, et paye cinquante pour cent d'intérêt annuel.

Loi de l'an XI.

« Les notaires sont assujettis à un cautionnement, spécialement affecté aux condamnations prononcées contre eux. »



1387

Un notaire qui n'enlèverait à ses clients qu'une somme égale à son cautionnement ferait une affaire détestable . *le pauvre homme* est donc forcé d'enlever beaucoup plus.

Code civil, art. 274.

« La femme est obligée d'habiter avec le mari, et de le suivre partout où il juge à propos de résider.... »



1388

Ceci veut dire que la fidélité des femmes est confiée à la garde de la gendarmerie du royaume, et que, si une femme s'enfuit du toit conjugal, elle y est ramenée de brigade en brigade; et que



1389

si elle se réenfuit, les gendarmes vont la rerechercher et la ramènent à son remari.

Nota. — Cet article est également l'objet des rigoureuses attaques du parti *bas-bleu*, composé, comme chacun sait, des femmes libres, des femmes les plus libres de la société.

CODE CIVIL, ART. 312.

« L'enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari. »



Cet article satisfait tout le monde : le mari, la femme et ses amis. — Il donne d'ailleurs l'explication des ressemblances frappantes qu'on remarque si souvent entre le père et ses enfants.

CODE CIVIL, ART. 1733 ET 1734.

« Les locataires sont responsables de l'incendie. »



Les législateurs, se trouvant tous propriétaires, ont trouvé commode de laisser le ramonage à la charge des locataires, qui n'ont d'autre recours contre cette rigueur que la voie de *la pelle*.

CODE CIVIL, ART. 714.

« Il est des choses qui n'appartiennent à personne et dont l'usage est commun à tous. »

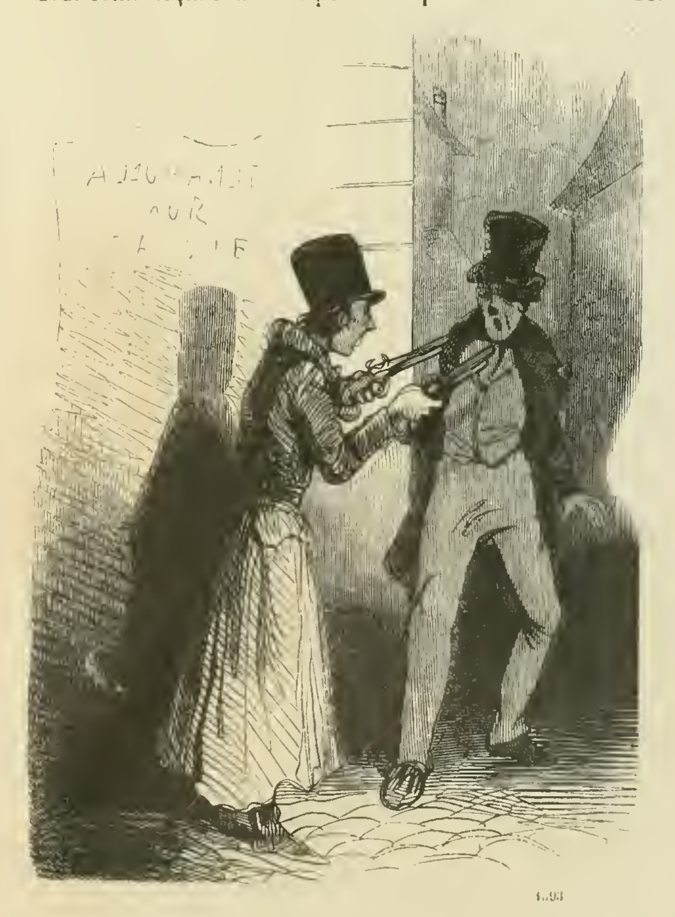


Exemple. — L'air appartient à tout le monde, et vous êtes libre de percer dans votre mur autant de portes et de croisées que cela vous fait plaisir, à la condition de payer tant pour les portes et tant pour les fenêtres.

L'eau n'est la propriété de personne, vous pouvez boire l'eau de toute la Méditerranée si cela vous est agréable; mais n'en prenez pas une potée pour saler votre pot, les commis y viendraient fourrer leur nez....

CODE DE COMMERCE, ART. 614.

« Nul commerçant failli ne pourra se présenter à la Bourse. »



Disposition trop rigoureuse!... On a vu souvent certains industriels, pour qui la privation de la bourse était une question de vie ou de mort, demander au coin d'une rue la *bourse ou la vie*.

Code de procédure civile, art. 781.

« Le débiteur ne pourra être arrêté avant le lever et après le coucher du soleil. »



1394

Toujours équitable, mais tolérant pour les écarts de la jeunesse, le législateur n'a point voulu priver les fils de famille des joies du bal masqué.

Code civil, art. 1702.

« L'échange est un contrat par lequel les parties se donnent respectivement une chose pour une autre. »



1395

L'explication qui a lieu ci-dessus nous dispense de donner celle de cet article, pour lequel tout commentaire est superflu.

Code d'instruction criminelle, art. 310.

« L'accusé comparaîtra libre et seulement accompagné de gardes.... »



1396

Ingénieux et malin, le législateur a voulu laisser à l'accusé la satisfaction de se croire libre.

Charte, art. 11.

« La conscription est abolie. »



1397

Cet article veut dire que dans le langage des lois on éprouve le besoin de changer de temps en temps les noms en maintenant la chose.... il n'y a plus de conscription, il y a le recrutement. Les ci-devant conscrits sont aujourd'hui des recrues : la loi n'a changé que la lettre; elle a conservé l'esprit. — Ces gaillards-là en ont toujours autant qu'autrefois.

Maxime générale de droit.

« Le mort saisit le vif. »



1398

Cette maxime n'est pas neuve, mais elle est effrayante ; heureusement qu'elle n'est pas juste, car elle épouvanterait les héritiers. — Selon nous, il est plus exact d'en prendre le contrepied et de dire : *le vif saisit le mort.*

Code pénal, art. 12.

« Tout condamné à mort aura la tête tranchée. »

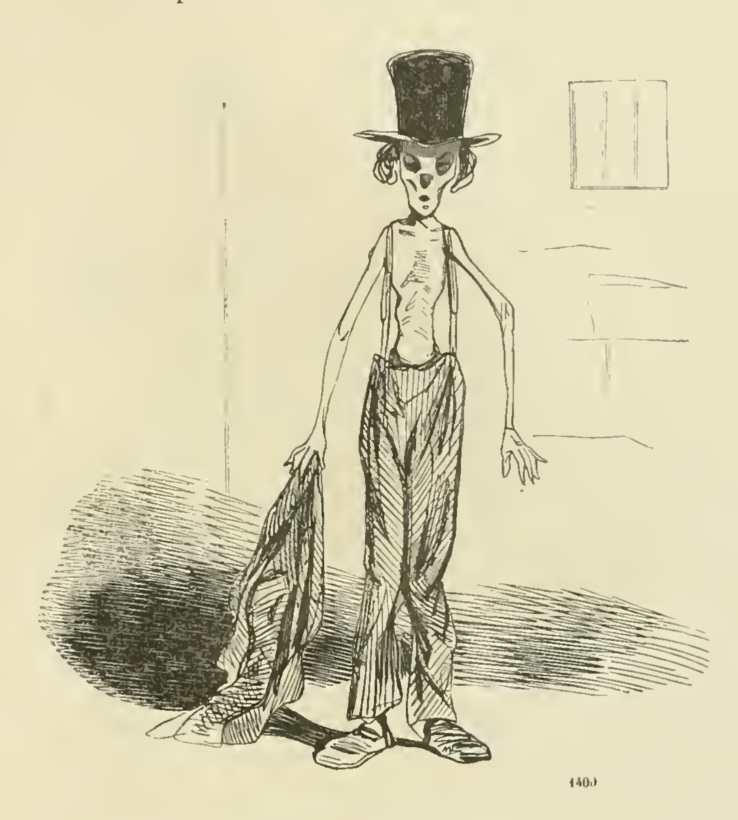


1399

Erreur! erreur!!... Cet article a vieilli : il n'est pas d'hommes, parmi ceux qui se portent le mieux, qui n'aient été une ou plusieurs fois condamnés à mort... par la faculté.

Loi du 17 avril 1832, art. 31.

« Le débiteur élargi faute de consignation d'aliments ne pourra être incarcéré pour la même dette. »



1400

Il y a erreur évidente dans la rédaction de la loi : — un débiteur privé d'aliments ne peut se trouver élargi!... ses habits, à la bonne heure!

Code civil, art. 1160.

« On doit suppléer dans les contrats les clauses qui sont d'usage, quoiqu'elles ne soient pas exprimées. »



1401

Article plus traître qu'on ne pense!

Exemple. — Vous achetez quelques bûches pour passer votre hiver; le concierge saisit la plus belle, et la garde pour son usage.... Vous n'aurez rien à dire : c'est l'usage.

CODE CIVIL, ART. 1184.

« La condition résolutoire (*celle qui remet les choses au même état que si la convention n'eût pas existé*) est toujours sous-entendue pour le cas où l'une des parties ne satisfait pas à son engagement. »



1502

Exemple. — Vous consentez à servir de remplaçant à une recrue, vous partez à sa place ; mais la recrue ne vous payant pas le prix convenu, vous regardez le contrat comme rompu et vous décampez du régiment.... personne ne peut y trouver à redire. — Non ; mais la gendarmerie court après vous, vous ramène : on vous juge, et vous êtes fusillé....

Vous n'avez vu que du feu dans la condition résolutoire.

CODE PÉNAL, ART. 136.

« Tout individu qui aura participé à l'émission, ou exposition, ou introduction en France de monnaies étrangères altérées, sera puni des travaux forcés à temps. »

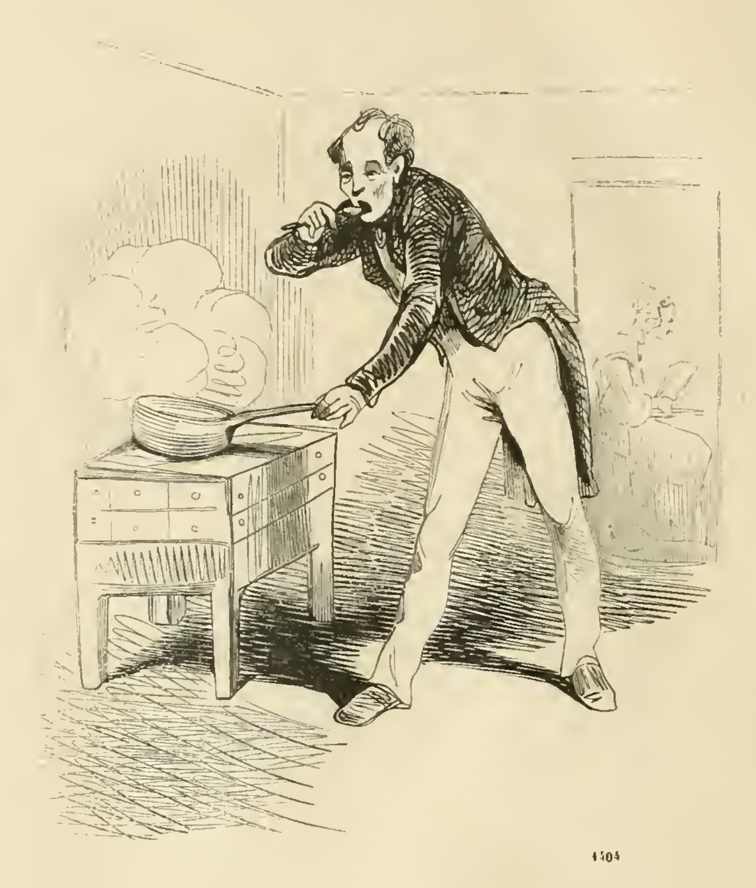


1503

Feu le prince de Monaco comprenait fort bien l'esprit de cet article.... aussi, n'ayant pas le moindre goût pour les travaux, quels qu'ils fussent, il ne se montrait jamais à l'Opéra qu'abrité sous un faux nez.

MAXIME GÉNÉRALE DE DROIT.

« Le mari est le chef de la communauté. »



1504

Maxime fort sage, que les maris de femmes incomprises devraient suivre exactement. — S'ils remplissaient plus souvent l'office de *chef*, les procès Lafarge seraient plus rares.

CODE D'INSTRUCTION CRIMINELLE, ART. 606.

« Les gardiens des maisons d'arrêt seront nommés par le préfet. »



1505

Après avoir fait fermer la barrière du Combat, M. le préfet devait bien cette consolation aux malheureux bouledogues.

Code civil, art. 213.

« Le mari doit protection à sa femme, — la femme obéissance à son mari. »



1406

Les lois sont l'expression de leur époque ; celle-ci était évidemment révolutionnaire : elle a vieilli, elle est tombée en désuétude, aujourd'hui elle n'a plus de sens.

Code civil, art. 552.

« La propriété du sol emporte celle du dessus et du dessous. »



1407

La Chine étant l'antipode de la France, cet article pourrait bien, tout petit qu'il est, être un jour une pomme de discorde entre ces deux grandes nations, et amener entre elles une guerre mieux fondée que celle de l'opium, car elle serait basée sur un principe de droit.

Code pénal, art. 302.

« Tout coupable d'assassinat sera puni de mort. »



1408

Cet article est fait pour donner un excellent motif de ne pas se battre à ceux qui n'ont aucune envie de le faire.

MODES RIDICULES.

(Extrait des *Modes parisiennes*, journal publié par la maison Aubert.)

L'ANGLOMANIE ENFANTINE.

Depuis quelque temps l'anglomanie est tellement à l'ordre du jour, que les enfants eux-mêmes subissent la loi de cette mode qui nous fait copier tout ce qui fleurit sur les bords de la Tamise; — quand on aurait dû se contenter d'exporter en France uniquement ce qu'il y avait de bon chez nos voisins d'outre-Manche, c'est-à-dire leur bifteck à l'anglaise et leur rosbif aux pommes.

A l'heure qu'il est, ce qu'il y a de mieux porté en fait de culottes pour les petits garçons, c'est un jupon écossais! On n'accorde plus les pantalons aux jeunes gens qu'à l'âge de raison, et l'habit ne remplace la petite veste ronde qu'au moment de tirer à la conscription. Bientôt, à force de renchérir sur cet usage britannique, on verra des Français n'accorder à leurs enfants le droit de porter culotte que le jour de leur mariage, — on mettra un pantalon d'Humann dans la corbeille en même temps qu'un cachemire pour la jeune femme; — et peut-être la mariée se permettra-t-elle de confisquer la culotte à son propre profit, afin de la porter seule dans le ménage : cela s'est déjà vu, même ailleurs qu'en Angleterre!

Je ne sais si l'usage du jupon écossais est favorable à la santé en général; mais il est bien funeste pour le nez des enfants en particulier, car jamais ils n'ont été affligés de plus de rhumes de cerveau que depuis l'importation de cette mode légère.

Les familles de la vieille souche francaise, celles qui ont une haine farouche contre la domination de l'étranger, même en fait de coupe de redingote ou de jupon, n'ont pourtant pas pu se soustraire entièrement à l'influence de l'anglomanie enfantine, et, tout en conservant à leurs jeunes enfants la petite culotte de nos aïeux, elles ont adopté, en fait de coiffure, la casquette de jockei.

Aujourd'hui, lorsqu'on se promène à la *Petite-Provence*, on se croirait à *Hyde-Park*, tellement on est environné de petits *gentlemens* âgés de quatre à six ans.



1309

Toutes ces imitations sont ridicules, et, puisque le ciel nous a fait naître Français, restons Français — sans pourtant pousser l'amour de la nationalité jusqu'à un fanatisme qui nous fasse affubler d'un énorme chapeau *à la Henri IV* un jeune moutard âgé de six mois.

Le long panache blanc nous semble même parfaitement déplacé sur le feutre d'un jeune homme de deux ans.



1310

Conseil de M. Prudhomme

DONNÉ EN PASSANT.



1311

— Prenez donc garde! vous allez tomber sur quelqu'un.....

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

Histoire chronologique, philosophique et morale



Texte par un Membre de l'Institut historique. — Dessins par Eustache.

Les Français qui n'ont reçu qu'une éducation fort négligée, c'est-à-dire qui ont simplement fait leurs classes au collége, sont médiocrement instruits sur une foule de choses intéressantes, et s'imaginent, par exemple, que les sergents de ville sont d'invention moderne, que les cols en crinoline ne remontent pas à plus de dix ans, et que nos aïeux ignoraient complétement l'usage de la chemise; — tout cela parce que M. Gisquet, M. Oudinot et M. Longueville se sont posés comme seuls inventeurs de la *spécialité !*

C'est déplorable; et si nous avions assez de temps et de papier Weynen, nous nous ferions un véritable plaisir de vous prouver, avec l'aide de trois cent quatre-vingt-sept auteurs grecs et romains, que les anciens connaissaient tout au monde, — excepté les sous-pieds, et encore cela tenait-il peut-être à ce que les pantalons n'avaient pas encore été inventés.

Une des choses dont la jeunesse actuelle se montre le plus fière, c'est le cancan, et l'ex-étudiant en droit qui pense avoir créé ce pas chorégraphique dans le courant du mois d'août 1831, à la Grande-Chaumière du Mont-Parnasse, se croit le droit de marcher l'égal de Guttemberg, de James Watt, de M. Gibus, et autres célèbres inventeurs anciens et modernes.

Vanité des vanités, et tout n'est que vanité! — Cet étudiant en droit, auquel le conseil municipal de sa ville natale songe peut-être en ce moment à voter une statue, n'a pas plus inventé le cancan que vous la Pâte de Regnault; — en m'adressant à vous, je suppose toutefois que je n'ai pas l'honneur de parler pour le moment à l'un des propriétaires du *Constitutionnel;* car vous n'ignorez pas que la *Pâte de Regnault* a été ainsi dénommée parce que c'est M. *Véron* qui en est l'inventeur.

Pour vous prouver que le cancan date d'une époque assez reculée, je me contenterai de remonter au déluge, — des renseignements précis me manquant complétement sur les temps antérieurs à ce mémorable et humide événement.

Vous savez que Noé, ayant échappé, par un miracle et par un bateau, à cette catastrophe aquatique, se trouva fort isolé quand il mit pied à terre; aussi, pour se distraire de ses ennuis, il se mit à cultiver différents pieds de fontainebleau qu'il trouva sur le mont Arara, et dont il fabriqua du vin de Champagne.

Ayant goûté de ce liquide capiteux, Noé vit tout à coup danser autour de lui — les chèvres, les moutons et les arbres, les montagnes elles-mêmes se livrèrent instantanément à une folle sarabande; et le vieux patriarche crut n'avoir rien de mieux à faire que d'imiter l'exemple qui lui était donné par toute la nature : — en conséquence il se livra à la danse la plus folâtre qu'il put imaginer. — Désormais le cancan était retrouvé!



Nous disons *retrouvé*, parce que nous avons tout lieu de croire que Noé lui-même n'avait pas inventé ce pas de caractère; les aïeux de ce patriarche ayant été punis par le déluge à raison de leur conduite décolletée, il est plus que probable que le cancan, poussé à ses dernières limites, faisait partie des divertissements favoris de ces peuples primitifs : — or, jugez de ce que devait être le cancan chez des nations qui ne connaissaient pas encore les gardes municipaux et le tribunal de police correctionnelle!

Les historiens les plus graves nous apprennent que la tribu d'Israël, dans sa promenade de quarante ans à travers les déserts de l'Arabie, — pays où elle pouvait à juste titre se dire *en Pétrée*, — se mit un jour, sur les pernicieux conseils d'Aaron, à dresser un autel orné d'un veau d'or et plusieurs tables ornées de veau froid.

Après ce festin, tout le peuple se mit à danser en rond, ce qui nous indique que cette fois ils se livrèrent au plaisir de *la Boulangère* et non du cancan. — Moïse, qui du haut de sa montagne était aux premières loges pour voir ce désobligeant spectacle,

descendit en toute hâte pour gronder son peuple chéri, — qui, après ce savon, redevint blanc comme neige à ses yeux.



1413

Quelques siècles après cet événement mémorable et chorégraphique, les jeunes filles de Silo furent un jour enlevées par les jeunes gens de la tribu de Benjamin; et, si nous en croyons l'histoire, ce fut au milieu d'une fête où ces jeunes vierges naïves se livraient candidement aux ébats d'une contredanse — que les cavaliers profitèrent d'un *dos à dos* pour emporter leurs danseuses. — Ce procédé était fort leste.



1414

La danse du roi David devant l'arche est trop connue pour que nous en parlions longuement, et nous n'avons pas besoin de vous prouver que cette danse, accompagnée de gestes vifs et animés, était un véritable cancan. — Ce n'est pas le menuet qui aurait amusé le peuple d'Israël, qui était déjà furieusement blasé.

Si des Hébreux nous arrivons aux Grecs, nous trouvons, dans l'histoire de Pausanias, que les guerriers du Péloponèse se livraient très-volontiers à une sorte de danse nommée *pyrrhique* par les uns et *memphitique* par les autres; ce pas chicard se dansait avec *armes et bagages*, ce qui nous laisse supposer que les tourlourous grecs étaient moins pesamment chargés que les fantassins français, et ne portaient pas sur leurs épaules un poids de trente-cinq kilogrammes, non compris une *clarinette* ayant cinq pieds de long.

Un bas-relief, retrouvé tout récemment dans Athènes par un savant voyageur qui n'est pas M. Piscatory, nous représente des guerriers de la troupe d'Agamemnon se livrant à un pas de *trois* devant la ville de ce nom.

L'éditeur du *Musée Philipon*, ne reculant devant aucun sacrifice pour plaire aux nombreux souscripteurs de son consciencieux ouvrage, a fait reproduire par le daguerréotype ce morceau de sculpture, afin qu'il se gravât fidèlement sur bois et dans votre esprit.



1415

A Rome, l'art de la danse fut porté au plus haut degré de perfection, et était cultivé avec honneur et plaisir par les empereurs eux-mêmes : témoin Néron, qui se livra aux plus grands écarts en ce genre, en plein théâtre.

Un bon danseur gagnait facilement cent mille francs dans une année, et *Bathille* aurait rendu une foule de points et d'entrechats



1416

à M. *Petipa*, sans compter qu'il jouait la pantomime avec une telle expression qu'un certain roi de Pont, assistant à la représentation de je ne sais plus quel ballet, fut si émerveillé de ses gestes qu'il supplia Néron de lui accorder ce Bathille pour lui servir d'interprète auprès des nations barbares qu'il voulait aller subjuguer et dont il ignorait complétement la langue. — Ce monarque était convaincu qu'avec la seule puissance de ses gestes Bathille se ferait parfaitement comprendre des Bédouins les moins civilisés, et qu'il saurait leur indiquer que le conquérant qui s'approchait désirait les mener désormais par le bout du nez.

Les Grecs du temps de Sophocle et d'Eschyle mêlaient toujours quelques intermèdes de danses à leurs représentations les plus tragiques, et il y eut, entre autres pas de caractère, une certaine entrée d'*Euménides* qui produisait toujours le plus grand effet, tellement ces horribles sorcières savaient cancaner d'une manière infernale.



1417

Nous manquons de renseignements bien précis sur la grandeur ou la décadence du pas chicard pendant les siècles qui se sont écoulés depuis Clovis jusqu'à Louis XIII; — l'histoire ne nous disant rien à ce sujet, nous imiterons l'histoire.

Sous le gouvernement du cardinal Richelieu, les Français commencèrent à reprendre le goût de la danse; mais ce divertissement devait nécessairement manquer d'entrain à une époque où les dames étaient costumées de longues robes traînantes, — les danseuses en étaient réduites à danser plutôt avec leurs bras qu'avec leurs jambes.



1418

« Louis Quatorze vint, et le premier en France
Fit sentir dans ses pas une juste cadence. »

Honneur à ce grand roi! — Si sa gloire est immortelle, ce n'est pas pour avoir inventé Versailles, la porte St-Denis, ou les perruques gigantesques; — non pas vraiment: c'est pour avoir restauré en France l'art de la danse; — c'est surtout en fait d'entrechats et de jetés-battus que le grand monarque avait la légitime prétention de dire: — *Nec pluribus impar !*

Louis-le-Grand aimait à jouer son rôle dans les ballets représentés à Versailles, et toujours il y déployait cette grâce particulière qui s'alliait si heureusement avec l'aimable expression de sa physionomie et la noble distinction de ses traits!



1419

Sous la régence et sous Louis XV, le menuet fut en grand honneur dans tous les bals où l'on tenait son quant à soi; — mais en petit comité les dames ôtaient leurs paniers, et alors la danse était nécessairement beaucoup plus décolletée.

Du reste, le menuet lui-même ne manquait pas d'un certain charme et permettait une foule de poses agréables. — Or, qu'est-ce qu'on cherche d'ordinaire dans le cancan lui-même? — des poses, rien que des poses!



1420

J'ai entendu dire à quelques-uns de mes aïeux que la Camargo dansait le menuet à ravir; — néanmoins je suis fort aise de n'avoir pas joui de ce coup d'œil, attendu que si j'avais existé à cette époque je serais aujourd'hui dans un état de vétusté bien déplorable, et bon tout au plus à être mis dans une boutique de marchand de bric-à-brac en regard avec de vieux trumeaux.

C'est ce qui vous explique pourquoi je préfère avoir vu danser M. Chicard plutôt que mademoiselle Camargo, quelque grâce qu'elle ait su déployer dans sa profession.

Le professeur de menuet et de belles manières était un personnage de première nécessité, et un jeune homme qui se respectait un peu ne se serait jamais présenté dans le monde sans savoir préalablement sur quel pied il devait danser.

C'est ce que se chargeait de démontrer, à trois livres le cachet, un professeur qui avait fait de la pirouette l'étude de toute sa vie.



1421

Sous l'Empire les fêtes publiques du Vauxhall et de Tivoli ranimèrent la passion des Français pour la contredanse, et le fameux *Trénis* inventa même à cette époque la figure qui porte son nom.

Les vieux grognards de la garde cultivaient aussi l'art des Vestris, mais d'une autre manière; ils se plaisaient surtout à faire danser les autres, notamment les Prussiens, les Autrichiens et autres *kaiserlics*, comme ils les appelaient.

Vers 1812 les traditions de la véritable trénis commencèrent à se perdre, et, les jours de grandes fêtes nationales, les jeunes bourgeois se permettaient la *gigue*, sorte de danse qui se rapprochait furieusement de la *chaloupe* de notre époque.



1422

En 1815, l'apparition des Cosaques à Paris changea l'aspect des bals publics, et les sauvages enfants des bords du Dnieper apportèrent sur les rives de la Seine les différents pas de *bourrée* qu'ils avaient appris de leurs aïeux, — lesquels aïeux étaient des Scythes, — lesquels Scythes avaient eu de fréquents rapports avec les Grecs qui leur avaient enseigné la *danse pyrrhique*, ou si vous aimez mieux le cancan du temps de Thémistocle.

Et voilà par quelle suite d'enchaînements les badauds parisiens purent un jour contempler des Cosaques qui dansaient la pyrrhique tout comme si on leur avait appris le cancan.



1423

Une fois les Cosaques sortis de France, ils semblèrent avoir emporté avec eux leurs traditions chorégraphiques; car, de 1815 à 1832, le cancan ne se manifesta plus dans les bals publics que par quelques rares symptômes. — On voyait bien de temps en temps quelques petits balancés insolites hasardés par des commis de nouveautés, — mais cette nouveauté semblait plaire médiocrement au public.



1424

Ce ne fut guère qu'en l'année du choléra que les Parisiens, éprouvant le besoin de se distraire par tous les moyens possibles,

se mirent à demander à la danse des plaisirs et des pas nouveaux.

Cette tendance fut singulièrement favorisée par l'apparition à l'Opéra de danseurs espagnols qui initièrent le public français à tout ce que la cachucha possède de charmes et de laisser-aller.



1425

Il est certain que M. Trénis lui-même était furieusement éclipsé par des danseurs qui se livraient à un en-avant-deux avec tant de vivacité et qui avaient toujours le coude-pied à la hauteur de l'œil.

L'étudiant en droit comprit, le premier, l'heureuse alliance qu'on pouvait effectuer entre la danse française si guindée et la danse andalouse si dégingandée. — Un conservatoire chorégraphique ne tarda pas à s'établir boulevard Mont-Parnasse, à la Grande-Chaumière, et une foule de jeunes élèves de M. Blondeau vinrent là pour professer à leur tour!

L'École de médecine ne tarda pas à se mettre de la partie, et une heureuse émulation qui tourna entièrement au profit de l'art ne tarda pas à s'établir entre les deux Facultés.

Hâtons-nous de dire que ces rénovateurs trouvèrent d'intelligentes danseuses dans le corps si intelligent des modistes de la capitale.



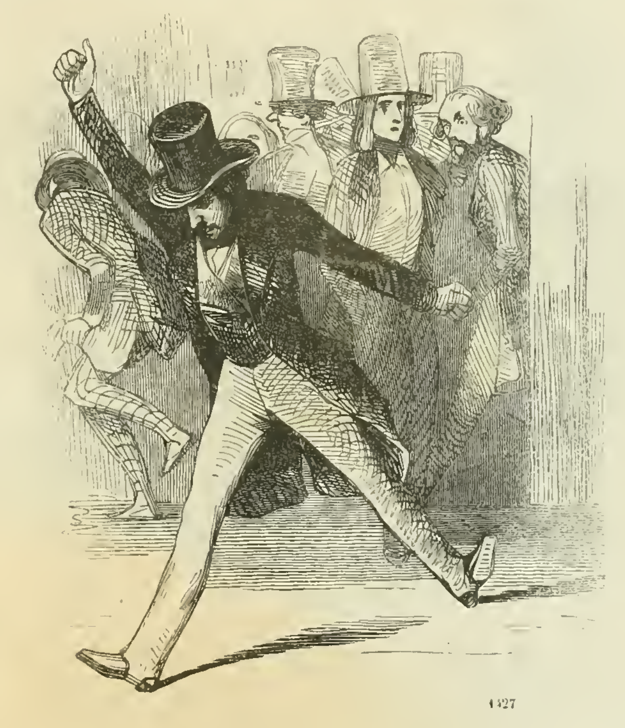
1426

Depuis lors chaque année a été signalée par quelques nouveaux perfectionnements, car les habitués de la Chaumière savent parfaitement que l'art ne peut pas rester stationnaire, et qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste encore quelque chose à faire.

Or, en fait de cancan, il y a toujours à inventer du nouveau ou à rajeunir de l'ancien. — Par malheur ce génie créateur est contrarié bien souvent par les observations déplorables de certains inspecteurs chorégraphiques délégués par le gouvernement, — gens arriérés, et qui ne comprennent absolument rien à la poésie du cancan : — j'ai nommé les sergents de ville.

L'année 1838 vit naître le *grand écart!* Cette pose, qui témoigne chez son inventeur d'études classiques aussi fortes que consciencieuses, est une heureuse imitation d'un des monuments les plus remarquables de la Grèce ancienne, — car le grand écart n'est rien autre chose que la pose du fameux *colosse de Rhodes*, — pose remarquable, et à laquelle les autorités les plus pudibondes de l'époque n'avaient jamais rien trouvé à reprendre.

Néanmoins quelques sergents de ville trouvèrent à redire au *grand écart* lors de sa première apparition et menacèrent d'en référer à leur gouvernement ; — mais le gouvernement, qui a fait ses études, autorisa à Paris la pose du colosse de Rhodes.



1427

L'année 1840 fut signalée par l'apparition du *pas du croyant;*



1428

— cette création eut lieu au bal de la Chartreuse, boulevard du Maine.

Le croyant s'arrête subitement au milieu de son avant-deux, et lève tout à coup les bras vers le Ciel avec l'air le plus inspiré qu'il peut se procurer. — Feu Josué devait avoir cette posture lorsqu'il arrêta le soleil.

Tel encore devait être Mahomet lorsqu'il se posait comme ayant tout à coup une illumination céleste, laquelle consistait la plupart du temps à faire trancher la tête à quelques personnages dont la conduite ou même dont simplement le nom lui déplaisait.

Si vous me demandez à quelle chose croit notre fanatique de la Chartreuse, je vous dirai qu'il croit bien fermement au cancan.

En 1841, certains danseurs tentèrent d'apporter quelques changements au grand écart ; mais ces innovations ne furent pas toujours heureuses, et, en voulant lever la jambe à la hauteur de l'épaule, il arrivait trop souvent qu'ils levaient tout bonnement le pied à la hauteur du nez de leurs danseuses.

On renonça donc à ce divertissement, qui tenait trop du polichinelle mal élevé.



1429

En 1842, la Grande-Chaumière brilla d'un éclat inaccoutumé, et fut plus que jamais le rendez-vous de tous les véritables amateurs de la danse nationale dont nous nous occupons pour l'instant.



1430

Une foule de pas, tous plus nouveaux les uns que les autres, furent essayés, censurés, approuvés ou prohibés ; car, on a beau dire, ce n'est toujours qu'à la Grande-Chaumière qu'on trouve toutes les véritables traditions de l'élégance et des belles manières.

Parmi les créations chorégraphiques et cancanières qui signalèrent le cours de l'été dernier, nous devons mentionner spécialement le pas des *taureaux indomptés*. — Cette façon d'aller, ou plutôt de se précipiter en avant-deux, nous semble avoir un cachet tout particulier.



1431

Bien que le gendarme départemental soit encore plus intolérant que le garde municipal parisien, le cancan, qui a résolu de faire son tour du monde, s'est mis en route pour ce long voyage en faisant des stations dans toutes les fêtes patronales des environs de Paris.

Aujourd'hui on cancane à Passy, à Auteuil, à Vincennes, et généralement dans tous les villages. — On trouve même une légère nuance de cancan dans les pas pudiques des jeunes filles de Salency, cette célèbre contrée qui produit tout naturellement des rosières, comme Montreuil des pêches, et la rue Grenetat des briquets phosphoriques.

Par exemple, le jeune campagnard qui veut aussi donner un peu de décolleté à sa danse, imite tout bonnement l'ours Martin dans ses plus joyeux ébats.



1432

Le cancan, l'audacieux cancan, ose même se glisser dans les salons du grand monde, et plus d'une demoiselle commence à trouver que son cavalier, au lieu de marcher froidement comme cela se pratiquait naguère, commence maintenant à danser beaucoup trop.

De temps en temps même, entraîné par une musique trop folâtre et qui lui rappelle la Chaumière, un jeune fils de pair de France se permet d'aller en avant-deux d'une manière qui scandalise la société.



1433



1434

Le cancan n'a pas encore dit son dernier mot; cette danse nationale n'est pas encore arrivée à l'apogée de sa gloire. — Nous savons de bonne source que les plus hautes notabilités du carnaval préparent, pour les bals de l'Opéra de l'année 1843, différents nouveaux pas de caractère qui causeront une révolution générale dans tout Paris, et même, je ne crains pas de le dire, dans toute l'Europe. — Ainsi donc, apprêtez-vous à faire galerie pour assister à ces créations chorégraphiques.

Toutes les célébrités du genre, *Carabine*, *Sabretache*, *Mousqueton*, et autres danseuses émérites, ne pourront pas contenir leur dépit en voyant ces nouveaux pas, dont nous allons commettre l'indiscrétion de vous offrir un léger spécimen!



1435



1436

Nouvelles considérations philosophiques et humanitaires

SUR LES CHEMISIERS.



La chemise c'est l'homme! — Tel est l'aphorisme aussi profond que philosophique dont notre grand écrivain, M. de Buffon, n'aurait pas manqué d'enrichir la langue française, si à son époque la chemise avait été connue; — mais en 1720 on ne portait que des manchettes et des jabots : voyez plutôt tous les portraits de cet homme illustre.

Aujourd'hui la chemise est réellement ce qui touche le plus l'homme comme il faut, et on peut juger la position sociale de tout individu rien qu'à la finesse de son linge; quelquefois même il est si fin qu'il est imperceptible. Ce fait se remarque surtout chez les hommes de lettres humanitaires à longues figures fort maigres et à petites redingotes noires très-grasses.

Jusqu'en 1838 la chemise n'existait pas en France. Les indigènes de notre belle patrie portaient bien à la vérité des espèces de sacs en toile blanche; mais ces vêtements étaient si ridicules que personne n'aurait osé se présenter en société avec ce seul costume.

Depuis quatre ou cinq ans plusieurs génies réformateurs se sont élevés, qui ont porté dans ce vêtement les ciseaux de la réforme et l'aiguille de la restauration. — Aujourd'hui la France continue à marcher en tête de la civilisation européenne, car seule elle peut se vanter de posséder dans son sein des vaudevillistes et des chemisiers. — Nulle part ailleurs, même dans les capitales les plus éclairées, vous ne pourrez trouver des hommes capables de coudre les scènes d'un vaudeville et de tracer le plan d'une chemise.

Je suis infiniment plus fier d'être Français lorsque je contemple un mannequin du chemisier Longueville que quand je regarde la colonne Vendôme, — et cela se conçoit facilement; car à Rome je pourrai voir une colonne Trajane, à Londres une colonne de Waterloo, à Berlin une autre colonne quelconque, tandis qu'à Paris, et à Paris seulement, je pourrai me trouver face à face avec un monsieur en carton vêtu d'une chemise qui semble taillée et cousue par la main des fées. — On ne se met pas à genoux devant, parce qu'on se trouve dans la rue Richelieu et qu'on salirait infiniment son pantalon ; mais on regrette vivement de n'avoir pas en ce moment un paillasson sous la main, ou plutôt sous le genou, pour faire ses génuflexions tout à son aise. — O chemises! un paillasson s'il vous plaît!

En créant leurs établissements qui répondaient si bien aux besoins du siècle, car franchement je ne connais rien dont le besoin se fasse plus sentir que celui d'une chemise quand on n'en a pas, — les chemisiers parisiens ont tous écrit au-dessus de leurs magasins ce mot, qui à lui seul leur sert presque d'enseigne : — SPÉCIALITÉ.

Depuis l'année 1841, nous avons remarqué qu'une révolution nouvelle s'est opérée non-seulement dans les magasins de ces célèbres industriels, mais encore dans la langue française. — Jusqu'à ce jour *spécialité* voulait dire *chose spéciale*, une industrie exclusive; et voici que, depuis quelques mois, presque tous les chemisiers se sont mis à profiter de leur spécialité pour vendre, l'un des gilets de flanelle, — l'autre des bonnets de coton, — et un troisième de la *bougie de l'Étoile*.

Je sais bien que la chemise et le gilet de flanelle se touchent, et que lorsqu'on se couche on fait usage du bonnet de coton et d'un bougeoir; mais alors pourquoi les chemisiers ne tiendraient-ils pas aussi tout ce qui a quelque rapport avec la toilette et les besoins nocturnes, c'est-à-dire, des objets tels que les briquets phosphoriques, les pantoufles, les mouchettes, les veilleuses, les théières et autres vases d'une porcelaine encore plus nocturne?

Avant peu alors les chemisiers mettront au-dessous de leur fameux mot de SPÉCIALITÉ : — *M. un tel tient tout ce qui ne concerne pas son état*.

En fait de bizarrerie, nous aimons mieux celle qui a poussé certain chemisier à porter tous ses soins les plus exclusifs sur la coupe.... des mouchoirs. — Chez ce célèbre industriel de la rue Richelieu, on trouve une collection de tous les genres de mouchoirs connus jusqu'à ce jour, depuis ceux dont se sert la reine Victoria d'Angleterre jusqu'à ceux dont ne se sert pas la reine *Pomaré* des îles d'Otaïti.

Aujourd'hui, tout nez qui se respecte rougirait de se moucher ailleurs que dans un mouchoir de Longueville; — et rien n'est plus laid qu'un nez qui rougit, surtout lorsqu'il appartient à un visage de jolie femme.

Nous avons vu dans le curieux musée de la rue Richelieu un mouchoir ayant appartenu à Cléopâtre, puis un autre venant de la défroque du roi Dagobert, puis enfin une manche de la veste du célèbre marin Jean-Bart, laquelle manche nous a confirmé dans la favorable opinion que nous avions de ce fameux loup de mer en nous prouvant qu'il ne se mouchait pas du pied.

Nous engageons vivement tous les Parisiens à visiter les magasins du chemisier en question, et notamment ceux qui sont enrhumés du cerveau. Ils y trouveront tout ce qui peut apporter quelque adoucissement à leur déplorable situation, moins les bâtons de réglisse pourtant; car ce chemisier, ou plutôt ce *mouchoirier* ne pousse pas encore l'amour de la spécialité jusqu'à vouloir aller sur les brisées des épiciers.

Autre observation importante : c'est que pas un seul mouchoir ne vous sera vendu dans ce magasin de confiance, sans qu'on ne vous donne en même temps et gratis.... la manière de vous en servir.

(Extrait des *Modes Parisiennes*, journal d'Aubert.)

AUX SOUSCRIPTEURS

DU

MUSÉE PHILIPON.

Les folies les plus courtes sont les meilleures; nous avons craint que la nôtre fût trouvée trop longue, et nous l'avons arrêtée court. Si nos souscripteurs sont aussi contents de nous que nous le sommes d'eux, ils continueront la faveur dont ils nous ont honoré à *la Lanterne magique*, album publié par notre éditeur, M. Aubert, et dessiné par les artistes du *Musée Philipon*.

La Lanterne magique sera composée de 24 livraisons, qui formeront un recueil très-varié; car le croquis terminé, le paysage et le dessin gracieux y figureront près de la caricature; en un mot, ce sera un album de salon, — un livre d'images encore, — un joujou toujours.

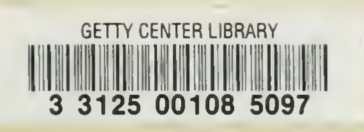
TOUT SOUSCRIPTEUR AU MUSÉE-PHILIPON A DROIT A LA PREMIÈRE LIVRAISON DE LA LANTERNE-MAGIQUE. — CETTE PREMIÈRE LIVRAISON EST JOINTE A LA QUARANTE-HUITIÈME DU MUSÉE.

Le prix pour Paris est de 12 francs.

On souscrit en adressant à M. Aubert, place de la Bourse, 29, un bon de poste de 15 francs, pour les départements.

On peut souscrire aussi chez tous les correspondants de MM. Aubert et Cie, et chez les correspondants du Comptoir central de la librairie.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00108 5097

